14e Année — N° 156

Fiction

Chaque mois — Nov. 1966

SCIENCE-FICTION

Damon Knight — L'arbre du temps — 9

P. M. Hubbard — Ce que dit la Mère — 66

Jim Harmon — Les profondeurs — 74

FANTASTIQUE

Jack Vance — Le castel d'Iucounu — 87

Jean-Louis M. Monod — L'appel — 122

CHRONIQUES

Demètre Ioakimidis — Quatrième festival de Trieste — 146

Anne Tronche — Les grands transparents — 151

RUBRIQUES

Revue des livres — 129

Revue des films — 139

Courrier des lecteurs — 156

En bref — 158

Photo-montage de couverture de Jean Alessandrini.

Deux chefs-d'œuvre par l'auteur de "Shambleau"

Pour la première fois depuis sa création, le Club du Livre d'Anticipation inscrit un volume entièrement inédit à son catalogue. Cet ouvrage est composé de deux romans de Catherine L. Moore, l'un des auteurs les plus prestigieux de l'Age d'Or de la science-fiction, déjà réputée en France pour son inoubliable SHAMBLEAU et pour son recueil L'AVENTURIER DE L'ESPACE.

Le premier de ces romans, **LA NUIT DU JUGEMENT,** donne à l'anticipation scientifique les dehors d'une fresque épique. Sur la toile de fond d'un Empire galactique menacé d'écroulement, guetté par une guerre imminente, Juille, princesse à l'âme de guerrier, poursuit une étrange aventure personnelle depuis les méandres de Cyrille, le satellite à illusions, jusqu'aux profondeurs des temples où gîtent les anciens dieux. L'amour et la mort la poursuivent au long de ce périple qui s'achève dans un climat de cataclysme.

Avec **LA DERNIERE AUBE,** l'auteur se rapproche des grands classiques américains contemporains : Steinbeck, Faulkner. Le roman est dur, âpre, violent, avec une certaine tendresse sous-jacente. L'action se situe dans le proche avenir des Etats-Unis, alors que le pays entier est soumis à la dictature de « Comus » (Communications U.S.). Nous assistons au combat des Américains pour retrouver leurs libertés à travers l'histoire de la troupe théâtrale de Howard Rohan. Howard Rohan qui porte tous les espoirs de la révolution naissante, mais aussi tous les espoirs de son ami Ted Nye, le maître de « Comus ».

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA « F »

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs Français	Francs suisses	Francs belges
☐ *Les Armureries d'Isher* *Les Fabricants d'Armes* par A.-E. VAN VOGT	30	30	300
☐ *Demain les chiens* *Le Pêcheur* par CLIFFORD D. SIMAK	30	30	300
☐ *Le monde du non-A* *Les joueurs du non-A* par A.-E. VAN VOGT	30	30	300
☐ *La nuit du jugement* *La dernière aube* par CATHERINE L. MOORE	29	29	290

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : .... PRÉNOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- — un chèque bancaire ou un mandat-poste
- — un virement chèque postal
- — un mandat de versement

C.C.P. OPTA Paris 15.813.98

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Si vous avez aimé ce numéro, conseillez-en l'achat à un ami qui ignore notre revue

Dans notre prochain numéro

La révélation de l'année

ROGER ZELAZNY

En cet instant de la tempête

Le retour d'un grand ancien

ROBERT BLOCH

Fondus enchaînés

Un auteur français prestigieux

NATHALIE HENNEBERG

L'opale entydre

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

P.M. HUBBARD	18	La bouteille à l'espace
	41	Le banni
	118	La brique d'or
DAMON KNIGHT	2	Sans éclat
	38	Tu ne tueras point
	53	En scène !
	64	Contact avec l'inconnu
	68	Quelle apocalypse ?
	69	La nuit des mensonges
	72	Tout avoir
	79	Suite au prochain volume
	88	L'ennemi
	134	Une fille sur mesure
	155	L'arbre du temps (1)
En collaboration avec Kenneth Bulmer	65	Le jour où tout s'écroula
JEAN-LOUIS M. MONOD	77	La brute
	80	Double vue Le but Signe de mort
JACK VANCE	124	Magie verte
	149	Le Monde Supérieur
	150	Les Montagnes de Magnatz
	152	Pharesme le Sorcier
	154	Les pèlerins

Un roman de

DAMON KNIGHT

L'arbre du temps

(2ème partie)

RESUME

« *Qu'est-ce qu'un Zug ?* »

Est-ce là une phrase dépourvue de sens ? Quoi qu'il en soit, Gordon Naismith ne peut la chasser de son esprit. Cette question lui a été posée par une jeune fille, Miss Lall, originaire des Indes Orientales, à l'issue de l'un de ses cours à l'Université. Chose curieuse, en dépit de leur apparente banalité, ces simples mots ont suscité en lui un trouble intense... comme s'ils éveillaient des résonances profondes au sein de son subconscient... des échos qui sont le reflet d'une réalité mystérieuse et vitale.

Ont-ils quelque rapport avec cette période obscure de sa vie, avec ces trente et une années précédant la chute du bombardier qui a annihilé sa mémoire ?

L'après-midi du même jour, Ramsdell, l'économe de l'Université, lui remet une machine de la part d'un nommé Churan — un coffret de métal bleu, à la texture satinée, aux courbes subtiles. A quoi cet objet peut-il bien servir ? Pour quelle raison le lui a-t-on fait parvenir ?

Le soir même, une entrevue avec le Dr. Wells, le psychiatre de l'Université, fournit une réponse partielle à ces questions. Mais soudain, la sonnerie du visiphone retentit : sur l'écran apparaît le doyen Orvile qui, dans un état d'exaltation quasi hystérique, annonce à Wells la mort de Ramsdell, atrocement brûlé. Or, Naismith est le dernier à l'avoir vu vivant ! « Je vous envoie la police ! » hurle-t-il. « Ne le laissez pas s'échapper ! »

Surpris et furieux, Naismith n'attend pas plus longtemps. Il quitte le cabinet de Wells, prend un taxi et part à la recherche de Churan. Il trouve bien le bureau du personnage, mais il est vide... abandonné — et un relent bizarre traîne dans les pièces...

Une autre surprise désagréable l'attend à son appartement. Mrs. Becker, sa femme de ménage, gît atrocement brûlée sur le parquet... morte de la même façon que Ramsdell.

Naismith apelle la police... et c'est lui qu'on arrête. Trois heures plus tard, un avocat inconnu obtient sa mise en liberté sous caution. Lorsque Naismith s'enquiert de l'identité de son client, l'homme de loi répond : « Votre ami Churan... »

Les deux morts ont un commun dénominateur... la machine. Ramsdell et Mrs. Becker avaient dû la manipuler tour à tour. Naismith, qui l'a laissée sur la table, l'a retrouvée dans un placard fermé. Et pourtant, en ce qui le concerne, la machine s'est montrée inoffensive !

Le lendemain, bouillant encore d'une colère contenue, il retourne à l'Université pour retrouver Miss Lall. Un Zug, lui déclare-t-elle, est un monstre, à la fois très féroce et très intelligent. Quelques-uns atteignent une dizaine de mètres de long. On attend de lui qu'il tue l'un de ces monstres qui se trouve dans un lieu pratiquement inaccessible. Lorsqu'il sera « prêt », on le conduira sur place. Elle refuse d'en dire davantage. Pris de fureur, Naismith la saisit par le bras mais relâche aussitôt son étreinte. Sa peau est froide comme celle d'un reptile... ou d'un cadavre...

Une seule chance lui reste : élucider le mystère de son passé. Il revient consulter Wells, le psychiatre, le contraint à faire usage d'une technique dangereuse d'exploration profonde du subconscient. L'épreuve terminée, Wells est mort... le corps complètement désarticulé. Poursuivi par la police, Naismith se réfugie dans le métro et trouve Lall et Churan qui l'attendent. Désormais, il n'a plus d'autre ressource que de les accompagner ; il est « prêt ».

Les deux étrangers, utilisant une bulle de force transparente, engendrée par la machine qu'ils ont remise à Naismith, le transportent dans le futur et l'introduisent dans un vaisseau spatial enseveli sous un tertre, non loin de la ville de Denver. Leur propos, prétendent-ils, est de lui faire subir un entraînement en vue de la tâche qui l'attend. Après lui avoir appris leur langue au moyen d'un éducateur mécanique, ils le conduisent encore plus avant dans le futur et le font pénétrer dans une caverne sous l'emplacement d'une cité qui a été autrefois Chicago. Là se trouve, lui disent-ils, le prototype du premier véhicule temporel — barre fuselée de deux mètres de long, comportant deux couples transversaux. L'engin est inachevé et l'appareil propulseur manque. « Si vous montiez à bord de la machine actuellement, » lui déclare Churan, « vous tomberiez simplement à travers la Terre sans qu'il soit possible de vous arrêter. »

La tâche de Naismith consiste à terminer la machine en se référant aux plans demeurés sur place et à se rendre ensuite à la cité où l'attend le monstre.

Où se trouvent les techniciens qui ont construit l'engin ? « Ils sont morts, » lui répond Lall. « Ils ont succombé dès la première attaque. Ce nuage que nous avons vu, immédiatement avant d'arriver, c'était le bombardement. »

Lorsqu'il sort de l'œuf-fantôme, l'expression des étrangers a changé. « Elle a oublié de vous dire quelque chose, » lui dit Churan avec un sourire déplaisant. « La seconde attaque va se déclencher dans trente secondes. Elle pulvérisera la ville jusqu'à une profondeur de cinquante mètres. »

Les étrangers lui ont raconté deux histoires contradictoires, dont l'une est un mensonge. Mais laquelle ? Dans les ultimes secondes, Naismith prend sa décision. Il bondit sur la machine squelettique, découvre un levier sous sa main et l'actionne à fond.

Aussitôt le monde paraît s'enfoncer dans une brume grisâtre. L'engin pique du nez, plonge dans le sol et amorce une descente en chute libre, comme si la terre et le roc n'étaient plus qu'une illusion.

Un ultime regard avant de disparaître dans les ténèbres a permis à Naismith d'entrevoir le sourire triomphant des étrangers.

CHAPITRE SEPT

NAISMITH vit le sol se refermer au-dessus de lui avec un sentiment de rage impuissante. Contractant ses muscles, il détendit les jarrets et redressa son corps... mais un mur élastique le renvoya brutalement à son point de départ. Il vint heurter avec violence la structure de métal qui se mit à tourner lentement sur elle-même, lui donnant une sensation de vertige. Cependant la descente continuait.

Il venait de perdre sa dernière chance ; pendant un moment, cette seule pensée accapara son esprit. S'il avait pu bondir hors du champ de la machine pendant les premières secondes de sa chute... Mais il était impossible de sortir du champ sans couper le dispositif, comme il venait de le constater à ses dépens.

En fait cette chance avait été illusoire. Son sort était décidé dès l'instant où il avait actionné le levier. Maintenant il tombait en chute libre, sans fin... vers quel destin ?

Les étrangers avaient proféré une vérité et un mensonge et il avait pris le mensonge pour la vérité ainsi que les deux complices l'avaient prévu.

Fou de rage et de désespoir, il se cramponnait à la carcasse métallique qui plongeait interminablement dans l'obscurité et le silence. Il voulait vivre !

Il palpa les boutons de commande sur le couple transversal et sentit renaître un léger espoir. Puisque les étrangers avaient menti une première fois, ils pouvaient aussi bien l'avoir trompé sur les caractéristiques de l'appareil... Avec prudence, il actionna les boutons l'un après l'autre, laissant de côté le levier qui avait provoqué le départ de l'engin. Il n'obtint aucun résultat notable, si ce n'est un souffle d'air frais lorsqu'il enfonça le troisième bouton.

C'était là un détail qu'il n'avait même pas envisagé : du moins ne serait-il pas rôti en s'approchant du feu central... Par contre, il ne réussit pas à arrêter la chute de l'appareil, ni à modifier sa trajectoire, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu.

La pensée du gouffre au sein duquel il plongeait était terrifiante. Quelle était, en somme, sa situation présente ? La réponse lui vint aussitôt : Il appliquait l'un des principes les plus connus de la physique, que le dernier des novices ne pouvait ignorer — celui du tunnel imaginaire creusé au travers du globe terrestre.

Son corps n'était pas autre chose, à bien y réfléchir, qu'un oscillateur harmonique. En assumant que la terre fût d'une texture homogène, et que le mobile n'opérât pas un mouvement de rotation sur son axe, il décrirait une ellipse longue et étroite autour du centre de la terre. Il resserra convulsivement son étreinte sur la barre transversale. C'était l'évidence — et si l'effet de frottement ne venait pas trop ralentir sa course, il émergerait aux antipodes en un point rigoureusement symétrique de sa station de départ !

Attention... il était parti d'une chambre souterraine située à quelque trente mètres de la surface... *à quel endroit du globe reverrait-il le jour ?*

Dans l'instant même où cette question se présentait à son esprit, il en comprit l'importance vitale. Il avait pénétré dans la Terre aux environs du lac Michigan, sans doute à peu de distance de Chicago. En supposant qu'il traversât la planète en ligne droite, il ressortirait quelque part dans l'océan Indien... et Chicago, il en était persuadé, se trouvait à plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer !

Minute... il ne tenait pas compte du mouvement de rotation de la Terre ; celui-ci le déporterait à quelque distance en direction de l'Ouest... et cette direction dépendrait à son tour de sa vitesse de translation.

Le rayon de la Terre est égal à six mille kilomètres en chiffres ronds. L'accélération g à la surface du globe égale, en moyenne, à 9 mètres 81 par seconde. La racine carrée de six millions de mètres (six mille kilomètres) multipliée par 9 m 81 égale deux cent cinquante fois la racine carrée de *pi* multiplié par dix... soit deux mille cinq cents secondes. Soit en gros quarante-cinq minutes. Il refit une seconde fois les calculs et ne décela aucune erreur.

Au bout de quatre-vingt-quatre minutes, en principe, il émer-

gerait aux antipodes de la planète. Dans l'intervalle, la rotation terrestre aurait déporté son point de sortie de vingt et un degrés environ en direction de l'Ouest... par conséquent il se trouverait toujours dans l'océan.

Il poussa un profond soupir. Du moins avait-il la consolation de reprendre contact avec l'atmosphère, au lieu de tourner indéfiniment à l'intérieur du globe jusqu'à épuisement de son inertie. Si ses calculs étaient exacts...

Depuis combien de temps tombait-il ?

Maudissant son étourderie, il palpa sa montre. Le cadran n'était pas lumineux, mais avec sa lime à ongle il souleva le verre et repéra du bout du doigt la position des aiguilles. Elles marquaient à peu près 9 h 10... Il lui semblait qu'une demi-heure au moins s'était écoulée depuis son départ, mais le temps réel ne devait pas excéder cinq minutes. En supposant que la chute ait débuté à 9 h 5, heure locale de la Californie en l'an de grâce 2002 — en passant, il remarqua combien il était étrange que sa montre eût fidèlement enregistré les minutes d'une époque ensevelie dans un passé vieux de plusieurs milliers d'années... mais là n'était pas la question — il émergerait aux antipodes à 10 h 29, du moins si le coefficient de frottement n'atteignait qu'une valeur négligeable, et il n'avait guère la ressource de calculer autrement. Dans ces conditions, il s'élèverait à une centaine de mètres environ au-dessus de l'océan... Beaucoup trop haut, hélas ! Il lui faudrait donc traverser de nouveau le globe de part en part, atteindre l'apogée de la courbe et replonger de nouveau dans l'épaisseur du globe terrestre en espérant que ces deux trajets supplémentaires auraient suffisamment ralenti sa course pour lui permettre de se poser sans trop de dommage sur la surface.

Heureusement, ce n'était pas la place qui manquait sur l'océan. Cette nouvelle révolution complète ne le ferait progresser vers l'Ouest que d'une quarantaine de degrés...

Une sensation de malaise attira son attention. Avait-il négligé un paramètre ? Etait-ce que le coefficient de frottement n'était pas négligeable ?

Il devait frôler le centre du noyau dont la température atteignait, pensait-on, *quatre mille* degrés...

Il se passait quelque chose d'anormal. Il tendit la main et palpa la surface courbe de la coquille de force. Elle n'était ni chaude ni froide au toucher. Mais il avait parcouru... il posa le

doigt sur les aiguilles de la montre : plus de six minutes... *t* au carré... soit environ cent trente mille fois la moitié de l'accélération, soit six cent mille mètres ou *six cents kilomètres environ.*

Tandis qu'une partie de son esprit assimilait ce chiffre, l'autre poursuivait froidement ses calculs.

La température du globe s'accroissait de trente degrés par kilomètre. Et la capsule où il se trouvait enfermé était transparente. Donc... il avait franchi la croûte terrestre et se trouvait à présent dans le manteau.

Il aurait déjà dû atteindre le stade du rouge cerise, et s'enfoncer dans celui du rouge blanc. Et pourtant...

De nouveau, il porta la main sur la coque. Elle n'était toujours ni froide ni chaude. L'obscurité était toujours aussi profonde.

Il eut un doute. Se trouvait-il réellement en chute libre ? Et si jamais il avait atteint un stade d'équilibre dans une région d'apesanteur... dérivant tel un esprit désincarné dans les sombres arcanes de la Terre ?

Ses poings se serrèrent sur la barre transversale. L'Univers était régi par certaines lois, au nombre desquelles se trouvait l'attraction mutuelle des corps matériels et l'équivalence des forces de gravitation et d'inertie. Ses sens lui disaient qu'il tombait et dans le cas présent c'était la vérité... il tombait.

Il toucha de nouveau les aiguilles de sa montre. Elles lui donnèrent l'impression d'avoir à peine bougé. Il l'approcha de son oreille pour voir si elle marchait et perçut le tic-tac familier. C'était donc sa notion du temps qui était en défaut.

Si seulement il avait possédé une lampe... Il aurait pu contempler ce qu'aucun œil humain n'avait jamais aperçu, les roches dont était composé le manteau interne. Dans quelques minutes il franchirait l'écorce externe du noyau central, dans cette région insolite où le ferro-nickel était réduit à l'état de liquide sous l'influence de la pression colossale...

Sous son doigt, l'aiguille s'était déplacée de façon à peine perceptible. Dans sa chute dans l'obscurité, Naismith ne pouvait s'empêcher de songer aux esprits perdus, errant pour toujours à l'intérieur de la Terre. Les Grecs avaient imaginé l'enfer sous cette forme, les Egyptiens également. Une phrase lui revint en mémoire, souvenir de quelque lecture : « L'ourobouros chthonique. »

Il frissonna et se cramponna fermement à la barre. *Je suis un homme et non un fantôme.*

Il se demandait si quelqu'un s'était jamais trouvé dans une situation semblable à la sienne, si un être vivant avait déjà accompli ce plongeon fantastique. Il imaginait le malheureux, entraîné par un éternel mouvement de pendule... jusqu'au jour où son cadavre viendrait enfin s'immobiliser au centre de la Terre.

Que se serait-il passé lorsque la réserve de puissance de la machine aurait été épuisée ? Une explosion gigantesque dont la violence aurait suscité une série d'éruptions volcaniques sur toute la surface de la planète, compromis l'équilibre des continents... Donc, l'événement ne s'était jamais produit.

Mais si l'énergie ne s'était *pas* épuisée ? Les restes de l'homme étaient alors suspendus aux environs du noyau... ou bien dont chacun demeurait isolé dans sa coquille de force...

Le temps s'écoulait. Dans l'obscurité et le silence, Naismith devenait intensément conscient de sa propre substance physique — de l'attitude de son corps, de ses jambes légèrement infléchies et même de son métabolisme. Quelle chose curieuse, presque incroyable, qu'un homme vivant !

Pendant quatre ans il avait cru être un certain Gordon Naismith. Puis on était venu lui dire que cette identité n'était rien d'autre qu'un masque, qu'il était en réalité un être d'une race différente, originaire d'un monde futur distant de vingt mille années... Mais cette seconde identité n'était, à ses yeux, pas plus réelle que la première.

Où était la vérité ? D'où venait-il et quel était ce but vers lequel il se sentait irrésistiblement attiré ?

Des formes floues, totalement illusoires, naissaient devant ses yeux. Ses paupières étaient irritées. Il les ferma, mais les formes demeurèrent. Une sorte de torpeur s'empara de lui.

Il se réveilla en sursaut avec le sentiment que le temps avait passé. Il palpa les aiguilles de sa montre. Il était 9 h 30. Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées, mais... Soudain une pensée traversa son esprit et lui glaça le sang dans les veines. Dans vingt-deux minutes, il aurait atteint le centre de la Terre. Il n'était pas douteux qu'à cette profondeur la température s'élèverait à l'intérieur de la capsule !

Il tendit la main et palpa la coque. Elle était tiède.

Il attendit délibérément cinq minutes et il toucha à nouveau la paroi. Cette fois, la température avait nettement augmenté.

La capsule possédait-elle la faculté de freiner la transmission de la chaleur ? Aurait-il mis plus de vingt-deux minutes pour atteindre le centre du globe ? Non, cette éventualité était tout à fait impossible.

Cinq autres minutes s'écoulèrent avant qu'il ne renouvelât l'expérience. Cette fois, pas d'erreur possible : la paroi était chaude.

Au bout d'un instant l'atmosphère de la capsule elle-même se fit plus lourde et plus étouffante. Naismith s'aperçut qu'il était en sueur ; ses vêtements lui collaient à la peau.

Cinq minutes plus tard, il n'était plus nécessaire de toucher la paroi. Elle avait pris une teinte rouge sombre.

Deux minutes s'écoulèrent, interminables. La coquille devenait de plus en plus brillante. Elle atteignit le rouge cerise, l'orange, le jaune et enfin le blanc.

Naismith endurait une véritable agonie. Même les paupières closes, l'éblouissement et la chaleur étaient insupportables. Il était en train de se consumer vivant.

Il enfouit son visage dans ses bras. La chaleur l'attaquait implacablement de tous les côtés à la fois. Elle pesait comme une lourde chape sur ses vêtements. Il sentait ses cheveux se dessécher et grésiller.

L'armature métallique devint trop chaude pour qu'il fût possible de la toucher. Naismith s'en écarta autant qu'il put, s'arc-boutant sur les traverses avec les semelles de ses souliers, mais il ne réussit, ce faisant, qu'à se rapprocher davantage de la coque brûlante.

Il ne put retenir un gémissement.

Il lui sembla, au bout d'un moment, que la chaleur s'était quelque peu atténuée. Il ouvrit les yeux prudemment. Il ne s'était pas trompé ; la coque avait viré du blanc à l'orange et bientôt il la vit passer lentement au rouge.

Il poussa un soupir de soulagement. Le point critique était franchi... Il vivrait !

L'heure... Il devait noter l'heure. Sans souci de la douleur que lui causait sa peau roussie, il palpa les aiguilles de sa montre. Il était exactement 10 h 44.

Son passage dans l'enfer avait duré environ quinze minutes.

10 h 44. 99 minutes s'étaient écoulées depuis le départ. Si ses

calculs avaient été justes, il aurait dû émerger aux antipodes depuis un quart d'heure.

Or il venait seulement de franchir une zone de chaleur qui ne pouvait être autre chose que le noyau central !

L'air, à l'intérieur de la capsule, devenait plus frais d'instant en instant. La coque perdait progressivement de sa chaleur. Au bout de quelques minutes Naismith se hasarda à la toucher. Elle était encore chaude, sans doute, mais pas au point de le brûler.

Cependant le professeur se sentait complètement désorienté. La traversée de la Terre aurait dû demander environ quatre-vingt-quatre minutes et cela quelle que fût la hauteur de chute. Sa montre aurait-elle pris un tel retard ? A moins que le temps ne s'écoulât, dans la capsule, à un rythme différent de celui qui régnait à l'extérieur...

La chute se prolongeant, Naismith ressentit les premières atteintes de la faim et de la soif. Il n'y avait guère plus d'une heure trois quarts qu'il était enfermé dans la capsule et il pouvait encore attendre ; mais combien de temps durerait cette infernale randonnée ? Combien de temps résisterait-il ?

Une fois de plus, par un effort de volonté, il réussit à se calmer. La coquille continuait à se refroidir régulièrement ; à part cela, aucun changement n'était perceptible.

En assumant que l'absorption et la déperdition de chaleur par la capsule s'effectuaient avec un temps de retard, on pouvait supposer qu'il avait parcouru la moitié de son orbite dans le double environ du temps prévu. Il fallait alors en déduire que le rythme temporel était différent à l'intérieur de la capsule de ce qu'il était à l'extérieur, à moins qu'un autre facteur ait subi une réduction pour des raisons inconnues...

Quelle vengeance exercerait-il sur les étrangers, si par on ne sait quel hasard miraculeux il se tirait vivant de cette aventure et qu'il venait de nouveau à les rencontrer ? Mais il repoussa ces idées oiseuses. Il se sentit de nouveau envahi par une irrésistible somnolence et s'y abandonna volontiers.

Il reprit ses sens avec un sursaut. Depuis combien de temps sommeillait-il ?

Les aiguilles de sa montre l'avertirent qu'il était 11 h 35. Il tombait en chute libre depuis deux heures et demie.

L'anxiété reprit de nouveau possession de lui. A moins d'une erreur grossière de sa part, la zone de chaleur qu'il venait de

franchir était nécessairement le noyau central de la Terre ; et sa période de révolution était le double de celle qui résultait de ses calculs. Mais pour quelle raison ?

Le temps passait. 11 h 40 ; 11 h 47 ; 11 h 50. Naismith attendait toujours avec angoisse. 11 h 52.

Maintenant, si jamais... Il était toujours dans l'obscurité la plus totale. L'instant d'après, les étoiles jaillirent au-dessous de lui, par millions, scintillant dans la sombre calotte céleste. Au-dessus de sa tête, un disque opaque qui masquait l'autre côté du ciel et dont il s'éloignait rapidement.

Eberlué, Naismith se demanda s'il n'était pas le jouet d'une illusion, puis il comprit qu'il venait d'émerger du côté opposé au soleil, dans la nuit, et qu'il était sorti de la mer les pieds en avant.

Il se reprit à respirer librement, et les larmes montèrent à ses yeux. Enfin, il se trouvait à l'air libre ! Il tenta instinctivement de se retourner, mais y renonça immédiatement : sa position n'avait aucune importance.

Ce qui en avait, par contre, c'est qu'il montait trop haut ! La surface tumultueuse de la mer éclairée par les étoiles s'éloignait de plus en plus au-dessus de sa tête... cent cinquante mètres, trois cents mètres et l'engin ne semblait nullement ralentir sa course.

La durée du trajet avait été trop longue ; sa vitesse était trop importante.

Lorsqu'il retomberait, pensa-t-il avec horreur, son mouvement de translation serait bien trop rapide pour qu'il pût songer à couper le champ énergétique de la machine...

Il lui faudrait de nouveau poursuivre sa course, franchir cet enfer de chaleur — une fois, peut-être deux. Comment survivre après une nouvelle épreuve de ce genre ?

Au-dessous de lui, le globe continuait à s'éloigner. Un instant il affectait une forme concave, tel un gigantesque bol argenté, pour devenir convexe l'instant d'après. Sous ses pieds, le ciel, de bleu sombre virait au pourpre puis au noir d'ébène. Les étoiles prenaient un éclat de plus en plus dur.

Des voiles de nuages défilèrent à ses côtés comme la fumée d'un train et s'évanouirent dans le lointain. Comment se faisait-il qu'il montait à une telle altitude ? Il ne devait plus être loin de la stratosphère.

Sa vitesse commençait à décroître. Il avait atteint le sommet de sa trajectoire et demeura un instant suspendu dans l'espace, puis la terre commença de nouveau à se rapprocher. Sur la vaste calotte sphérique de l'océan, il n'apercevait pas une seule lumière, pas le moindre navire. Son ascension avait duré tout au plus une minute et demie ; dans le même délai il replongerait au sein de la mer.

Naismith considérait le gigantesque globe qui s'enflait à vue d'œil. Cette anomalie devait bien comporter une explication ! Un corps tombant en chute libre ne pouvait en aucun cas dépasser de quinze ou vingt-cinq kilomètres l'apogée symétrique au point de départ... A moins que...

Soudain Naismith se souvint de l'instant initial de sa chute, de la lenteur invraisemblable de sa progression tandis qu'il s'efforçait de franchir le champ de force où il se trouvait prisonnier.

Il pouvait supposer que le rapport de la machine avec les lois régissant l'univers physique était tel que les interactions gravitationnelles étaient réduites selon une proportion déterminée... de telle sorte que l'accélération due à la pesanteur était ramenée au quart de sa valeur normale.

Il reprit ses calculs de fond en comble avec une ardeur nouvelle et les résultats lui donnèrent une durée de cent soixante-dix minutes, ce qui correspondait pratiquement à la réalité.

Le principe de la conservation de l'énergie ou celui de l'équivalence se trouvaient apparemment mis en défaut, mais il n'y avait pas lieu de s'en préoccuper pour l'instant... En conséquence, il aurait tendance, au cours de sa chute, à s'écarter du soleil, ce corps céleste exerçant sur lui une attraction inférieure à celle de la Terre. Le centre de son orbite se trouverait, de ce fait, déplacé de quelques kilomètres, ce qui expliquerait son ascension dans la stratosphère...

Le globe terrestre se ruait à présent à sa rencontre. Naismith l'observait farouchement, songeant qu'au moment où il approcherait de sa surface, la prochaine fois, il se trouverait quelque part dans le Pacifique, à environ quatre-vingt-quatre degrés ouest du lac Michigan. Quatre-vingt-quatre nouvelles minutes de trajet. Cette fois il apparaîtrait quelque part aux environs du 63e méridien, toujours dans l'océan Indien.

Sa meilleure chance s'offrirait à lui après deux traversées successives, faisant suite à la précédente. La première l'amènerait

au nord du Pacifique, l'apogée de sa trajectoire se situant à quelque trente mètres au-dessous de la surface de l'eau. Mais la seconde le ferait émerger à quelques centaines de kilomètres au large du cap de Bonne Espérance, quelques instants avant l'aube.

Le soleil se trouverait alors dans une position perpendiculaire à sa ligne de translation et le déplacement serait horizontal et non point vertical — il ne s'élèverait que de quelque cent cinquante mètres au-dessus de l'eau; s'il était encore vivant à ce moment, il pourrait couper le champ d'énergie immédiatement au-dessus de la surface, et survivre sans trop de peine à sa chute dans l'océan.

Le reste serait une affaire de chance; mais du moins aurait-il mis tous les atouts de son côté. Le jour serait levé et il se trouverait dans des eaux très fréquentées...

Du moins si la guerre n'avait pas anéanti toute vie sur Terre...

Et s'il restait encore quelques navires sur l'océan...

Maintenant la surface sombre se précipitait à sa rencontre à la vitesse d'un train express. Naismith contracta instinctivement ses muscles, bien qu'il sût pertinemment qu'il ne se produirait aucun choc.

Un éclair bleu jaillit au-dessus de sa tête, s'enfla, fonçant vers la terre. Il écarquilla les yeux; sa bouche s'ouvrit, puis il y eut un choc énorme...

L'univers pivota majestueusement autour de lui ; il ressentit une douleur diffuse au plus profond de la tête. Les étoiles s'obscurcirent lentement et s'éteignirent.

Il revint à lui avec le sentiment de sortir d'un profond évanouissement. Il avait la tête douloureuse et l'angoisse qu'il éprouvait était telle qu'elle l'avait ramené à la conscience.

Ses yeux contemplaient un golfe de ciel bleu émaillé de nuages. Une chape de plomb lui comprimait le dos; l'air qu'il respirait était frais et pur. Un objet sec et flexible lui effleura la joue et il tourna la tête ; une forme vague évoquant une tige jaunâtre masquait son champ de vision. Il poussa un soupir, se retourna et se dressa sur son séant.

Il était assis sur la terre ferme, avec tout autour de lui de hautes herbes montant à hauteur d'épaule. A quelques pas, dans l'herbe foulée, gisait une petite machine en acier bleui.

Naismith la considéra un instant avec une surprise médusée, avant de s'apercevoir qu'elle n'était pas du même type que celle dont les étrangers avaient fait usage : la forme en était similaire, mais non pas identique.

Il tendit le bras pour s'en emparer, et se sentit retenu en arrière. Pourtant il n'avait devant lui aucun obstacle visible ou palpable. Incrédule, il fit appel à toutes ses forces et, s'arc-boutant sur le sol, il poussa avec rage au point que le sang rugit dans ses oreilles ; mais il ne réussit pas à progresser d'un pouce.

Las de ses vains efforts, il se dressa prudemment sur ses pieds et ne rencontra aucune résistance dans ce mouvement ; mais lorsqu'il voulut à nouveau se rapprocher de la machine, la même impalpable barrière s'opposa invinciblement à son avance.

Il se redressa une fois encore, jetant un regard par-dessus la mer des hautes herbes. Il ne vit tout d'abord que les ondoyantes vagues jaunes, quelques arbres disséminés çà et là dans le lointain et une ligne de collines brumeuses à l'horizon.

Puis un objet mouvant attira sa vue.

A quelques centimètres de distance, dans la plaine, une forme humaine se déplaçait lentement à travers les herbes. C'était une jeune fille. Son buste était nu ou du moins recouvert d'une étoffe très légère ; ses jambes, à partir des hanches, disparaissaient dans la végétation. Elle marchait avec une grâce nonchalante, s'arrêtant de temps en temps, le visage tourné vers le soleil. Il ne distinguait pas ses traits, mais les lignes de son corps et la souplesse de sa démarche lui faisaient pressentir qu'elle se trouvait dans la fleur de l'âge.

Elle n'avait pas remarqué sa présence. Naismith reporta son regard sur la machine gisant sur le sol puis, s'accroupissant à l'abri des hautes herbes, il tenta un effort ultime et désespéré pour s'en approcher. Il s'aperçut qu'il pouvait se déplacer en rond autour de la machine à condition de ne pas franchir une certaine limite. Il enfonça ses talons dans le sol et poussa, comptant faire reculer le coffret devant lui, mais sans aucun résultat.

Il s'arrêta, haletant, et jeta un nouveau coup d'œil par-dessus les hautes herbes. La jeune fille s'était considérablement rapprochée et, cette fois, elle l'avait aperçu.

Naismith s'immobilisa et attendit.

La jeune fille avançait sans se presser. Elle avait la peau hâlée et ses cheveux d'un blond cuivré brillaient au soleil. Elle

était vêtue de façon sommaire de plaques de métal galbées et de tissu qui adhéraient par endroits à sa peau suivant une disposition plus esthétique que fonctionnelle. Elle marchait en fermant les yeux à demi comme si elle ne se préoccupait que de la caresse du soleil et de l'air sur son corps.

Elle attendit de se trouver à quelques mètres avant de lui adresser la parole. « Déjà réveillé ? » dit-elle. Elle s'exprimait en langage BoDen.

Naismith ne répondit pas. Vue de près, elle possédait une beauté remarquable et provocante. Elle avait la peau satinée et comme recouverte d'un tissu quasi invisible d'une finesse arachnéenne et qui se terminait sans bordure visible au ras de ses lèvres et de ses yeux. Le rouge violacé de sa bouche pouvait aussi bien être naturel qu'artificiel. Ses yeux avaient une nuance vert pâle, ses paupières étaient frangées de cils noirs et faisaient un contraste frappant avec son visage hâlé.

Elle l'observait avec une expression amusée. « Eh bien, ne restez pas là ! Reculez ! »

Naismith ne fit pas un mouvement. « Qui êtes-vous ?... Où sommes-nous ici ? »

— « Sur Terre, naturellement. Maintenant reculez, que je puisse entrer. »

Naismith regarda d'abord la machine, puis la jeune fille.

— « Et si je refuse ? »

— « Je vous laisserai là jusqu'au moment où vous aurez faim. »

Naismith haussa les épaules et recula de quelques pas dans les hautes herbes. La jeune fille attendit puis s'élança vers la machine. Elle s'assit par terre à côté du coffret en repliant soigneusement ses jambes et leva les yeux vers lui avec un sourire moqueur. « C'est bon, vous pouvez revenir. »

Naismith la regarda, puis promena ses yeux sur la plaine paisible et silencieuse sous le soleil.

Machinalement il passa ses doigts entre les tiges sèches.

Au loin, un oiseau s'élança du sommet d'un arbre isolé ; il suivit son vol à travers le ciel et le vit se poser de nouveau.

— « Quel beau paysage, » dit-il.

Son rire le fit se retourner. « Voudriez-vous voir à quoi il ressemble réellement ? » dit-elle. Elle lança un objet dans sa direction. « Tenez ! »

Instinctivement, Naismith leva la main pour le renvoyer, se ravisa au dernier moment et le saisit au vol.

C'était une sorte de poignée bleue faite d'une substance plastique et cireuse. Lorsque sa main se referma sur elle, un disque de couleur foncée apparut immédiatement au-dessus de l'objet.

Il observait le disque avec perplexité lorsqu'il s'aperçut que son regard plongeait à travers cette sorte de lentille et découvrait une scène tridimensionnelle dont l'image venait se former sur sa rétine. Il tourna la poignée dans toutes les directions et constata que les lignes générales du paysage — horizon, collines, plaines — concordaient bien avec l'image qu'il avait devant lui mais sous un aspect complètement différent.

L'herbe et les arbres avaient disparu pour faire place à une terre nue, parsemée de roches noircies, tavelée d'innombrables cratères, sous un ciel pourpre éclaboussé d'étoiles. Le soleil se trouvait bien au firmament, mais pas sous sa forme habituelle. C'était une masse monstrueuse d'où s'échappaient des flammes concentriques. Déconcerté, Naismith abaissa le disque.

— « Qu'est-ce là ? Un autre plan temporel ? »

— « Je vous l'ai dit, » répondit-elle d'un ton serein, « c'est la réalité. Tout ce que vous voyez de vos propres yeux n'est que le résultat d'une habile illusion. » Elle indiqua le paysage qui les entourait. « La Terre n'est plus qu'une planète morte, ravagée par les guerres. Sans cette machine, il vous serait impossible de respirer en ce lieu. »

Naismith se rembrunit mais passa la main dans les hautes herbes qui l'entouraient. Le contact des tiges sèches et des barbes garnissant les épis était parfaitement réel sous ses doigts. Il en arracha une poignée, la fit rouler entre ses paumes, regarda les débris choir sur le sol.

— « Je ne vous crois pas, » déclara-t-il carrément. « Qui pourrait faire pareille chose ? »

— « On prétend que ce sont les Zugs, » répondit-elle avec indifférence. « La preuve c'est que les humains sont les seuls qui puissent voir ce paysage — il n'impressionne pas les plaques photographiques et ne franchit pas cette lentille. Rendez-la-moi ! »

Après un moment d'hésitation, Naismith lui renvoya la poignée. Le disque disparut dès qu'elle eut quitté sa main pour reparaître sitôt que la fille l'eut saisie. Elle jeta un regard au travers et dit avec une trace d'amertume. « Rien que des pierres

et de la poussière. » Puis elle replaça l'objet dans sa ceinture d'argent.

— « Dans ce cas, que faisiez-vous ici ? » lui demanda Naismith.

Elle haussa ses épaules nues. « Le paysage est beau, » dit-elle, « pourquoi n'en profiterais-je pas ? Parce que ce n'est qu'une illusion ? » Elle tourna son regard vers lui. « Eh bien, venez ! »

Naismith se rapprocha pendant qu'elle se penchait pour ramasser la machine. « Où comptez-vous m'emmener ? »

Sans répondre, elle manipula les commandes. Une légère secousse et ils se trouvèrent à l'intérieur d'une bulle transparente, à travers laquelle le paysage apparaissait d'un bleu spectral. Presque aussitôt et sans éprouver la moindre sensation de mouvement, la terre s'éloigna sous leurs pieds et le ciel s'assombrit.

Naismith se pencha légèrement en avant et découvrit que la même barrière impalpable le séparait de la jeune fille. Elle leva vers lui un visage souriant et moqueur et alluma une cigarette verte avec des doigts couverts de bijoux qui tremblaient légèrement.

— « Asseyez-vous, Shefth. »

Naismith obéit lentement, sans la quitter du regard. « Je me souviens maintenant, » dit-il, « j'ai vu quelque chose de bleu venir vers moi et alors... »

Elle hocha la tête en soufflant un jet de fumée verdâtre. « Je n'ai pas osé prendre de risques avec vous, » dit-elle. « Je vous ai frappé de ma baguette à champ énergétique en vous amenant dans le véhicule. Puis j'ai pensé qu'il valait mieux attendre que vous ayez retrouvé vos esprits et c'est ainsi que j'ai pénétré de quelques milliers d'années dans le futur et que je me suis posée à cet endroit. » Elle s'humecta les lèvres. « Vous êtes fort, » dit-elle. « Normalement, vous n'auriez pas dû reprendre conscience avant une bonne vingtaine de minutes. Quoi qu'il en soit, j'ai eu le temps de vous coiffer d'un casque cérébral et de lire tous vos petits secrets. »

Naismith sentit son corps se tendre. « De quels secrets parlez-vous ? »

— « Je les connais tous, » dit-elle en agitant la tête d'un air entendu. « Tout ce qui concerne la Californie et les deux Affreux que vous appelez Lall et Churan. » Elle éclata de rire. « Et ce qu'ils voulaient obtenir de vous. »

Naismith la fixait entre ses paupières rapprochées.

— « Parlez-vous anglais ? » lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle ne répondit pas.

— « Savez-vous que vous êtes une sale petite garce ? » lui demanda-t-il sur le même ton monocorde.

Les yeux de la fille lancèrent des éclairs. Ses dents se découvrirent et, pendant quelques secondes, Naismith sentit un frisson d'inquiétude lui parcourir le corps. Puis il recouvra son sang-froid. « Je ne vous tuerai pas en ce moment, » souffla-t-elle en anglais, « ce serait trop facile. Mais lorsque le moment sera venu je vous infligerai une agonie lente et douloureuse, pour vous apprendre que l'on ne parle pas de cette façon à Liss-Yani. »

Naismith retint sa respiration. Il braqua un index sur elle.

— « Maintenant je vous reconnais ! » dit-il. « C'est votre voix que j'ai entendue la nuit où j'ai vu le Zug. Vous avez dit « tuez-le ! » avec exactement la même intonation. C'est vous qui avez provoqué cette hallucination... Pour quelle raison ? »

Elle battit des paupières. « N'êtes-vous pas effrayé ? »

— « Pourquoi le serais-je ? Vous n'avez pas l'intention de me tuer immédiatement, n'est-ce pas ? »

— « Et plus tard ? »

— « Plus tard, il se peut que j'aie peur. »

— « Je me le demande, » dit-elle en humectant ses lèvres violettes. Elle écrasa brusquement sa cigarette dans un trou du « plancher » où elle disparut aussitôt.

— « Quel est votre nom ? »

— « Gordon Naismith. »

— « Pas celui-là, votre nom véritable ? »

— « Je ne me souviens pas, » répondit le professeur.

Elle le scruta pensivement.

— « Et vous ne vous rappelez pas davantage la Cité, les Colliers de Mort ou Théra-Yani ? »

— « Non. »

Elle soupira. « J'aimerais tant vous croire. Embrassez-moi. » Elle leva vers lui son visage et attendit, les doigts sur les commandes du coffret.

Après un instant de surprise, Naismith se pencha vers elle. La barrière invisible l'arrêta, puis sembla céder ; elle disparut complètement au moment où il approcha son visage du sien ; mais lorsqu'il voulut tendre les bras, ils furent immobilisés en pleine course.

— « Eh bien, venez, » dit-elle les yeux clos.

Naismith, mi-intrigué, mi-embarrassé, se pencha sur elle et l'embrassa ; ses lèvres étaient douces, chaudes et moites ; elles s'ouvrirent aussitôt sous les siennes et une langue souple et experte pénétra dans sa bouche.

Au bout de quelques instants, elle s'écarta de lui et le repoussa.

— « Est-ce là le meilleur échantillon de vos talents ? » interrogea-t-elle. « Allons, asseyez-vous. » Elle tira du plancher une autre cigarette et l'alluma. « Je n'avais jamais encore entendu parler d'un Shefth qui sût embrasser ! »

Interloqué, il demanda. « Alors pourquoi l'avez-vous suggéré ? »

— « Je voulais voir quelle serait votre attitude. Un véritable Shefth ne consentirait jamais à embrasser une Yani. » Elle inclina la tête d'un air coquin. « J'avoue que ce n'était pas trop mal. »

Naismith la considéra avec ahurissement puis il se mit à rire. Un vague souvenir vint affleurer à la surface de sa mémoire. Les Yani... la caste des amuseurs, des baladins. Evidemment, un Shefth ne s'abaissait pas à embrasser une Yani ; elle en avait toutes les caractéristiques — la peau et les cheveux cuivrés, les yeux verts, les doigts minces et effilés...

— « Je pensais que vous connaissiez tous mes secrets, » dit-il.

— « Certaines des traces ne sont pas claires, » répondit-elle d'un ton absent, en manipulant la machine.

— « Comment saviez-vous où me trouver ? » lui demanda-t-il en BoDen. « M'avez-vous pris en observation pendant tout le temps que j'ai passé en compagnie de Lall et de Churan ? »

— « Bien entendu. Les Affreux sont très stupides. Ils se sont imaginé que vous tomberiez au sein de la Terre pour n'en jamais sortir. Mais je savais à quoi m'en tenir là-dessus et... » Elle haussa les épaules. « Après cela, le reste n'était plus qu'un jeu d'enfant ! »

Ses doigts palpaient doucement l'un des boutons de la boîte qu'elle avait déposée sur le « plancher ». Naismith reprit : « Vous savez, naturellement, que c'est en raison de votre intervention que les Affreux ont décidé de me retirer leur confiance ? »

— « Je le sais. »

— « Alors, pourquoi ne pas vous fier à moi ? Il faut que j'aie partie liée, soit avec l'une soit avec les autres. »

— « C'est qu'il y a quelque chose d'anormal en vous, » dit-elle en soufflant un nuage de fumée verte dans sa direction. « Je l'ai parfaitement senti en vous embrassant et je ne me trompe jamais. Je ne saurais dire d'où me vient cette impression — apparemment vous êtes, comme vous le dites, un Shefth qui a perdu la mémoire. Mais il y a... quelque chose. Bah, oublions cela. » Elle toucha un bouton sur le coffret et, s'appuyant sur la paroi : « Avez-vous faim ? Soif ? »

Aussitôt Naismith sentit le besoin de boire et de manger. Sans le quitter du regard, la fille tendit le bras derrière elle, vers la paroi, en retira une tasse contenant un liquide écumant de couleur claire et un gâteau brunâtre et consistant. Elle le rompit en deux moitiés et lui en offrit une part en même temps que la tasse.

Naismith accepta mais attendit toutefois qu'elle eût grignoté une bouchée avant d'y planter les dents. Il avait un goût excellent et contenait des fruits qui ressemblaient à des figues. Il sirota le breuvage qu'il trouva agréablement acidulé.

La fille se mit soudain à rire.

— « Qu'y a-t-il ? » interrogea Naismith en abaissant la tasse.

— « Vous êtes de bonne composition ! » dit-elle. « Comment savez-vous que je n'ai pas mis un poison lent dans le fruit ou dans le vin ? »

Naismith tourna vers elle des yeux arrondis. « L'avez-vous fait ? »

— « Peut-être. » Ses yeux luisaient d'un éclat malicieux. « Dans ce cas, je suis la seule à posséder l'antidote. De sorte que si je vous demande de me rendre un service plus tard, il est possible que vous soyez disposé à m'accorder cette faveur. »

— « De quel genre de service s'agit-il ? » Il jeta un regard sur son gâteau et le posa sur le sol.

— « Allons, mangez donc ! Si le gâteau contient du poison, vous en avez déjà absorbé suffisamment et le reste ne changera rien à l'affaire. »

Naismith lui lança un regard farouche, puis hocha la tête et mordit de nouveau dans le gâteau. « Quel genre de service ? » répéta-t-il.

— « Je ne sais pas, » dit-elle avec indifférence. « Les choses commençaient un peu à se gâter lorsque je suis partie. La Barrière

est tellement proche à présent. Il n'est pas inutile de se faire des amis, en pareille occurrence. »

Naismith sourit, en dépit de lui-même. « Vous avez une conception toute personnelle de l'amitié : empoisonner les gens pour obtenir leur faveur ! »

— « Ne vous faites pas plus sot que vous n'êtes, » dit-elle avec une moue de dégoût. « Après tout, nous allons encore demeurer ensemble dans ce véhicule pendant dix minutes. »

— « Qu'arrivera-t-il ensuite ? »

— « Je vous confierai au Cercle, » dit-elle avec indifférence. Elle tendit la main, examinant avec complaisance le violet nacré de ses ongles. « Aimez-vous cette couleur ? »

— « Elle est très jolie. Ce Cercle... que veut-il de moi ? »

— « Ses membres pensent que vous pouvez tuer le Zug. Ce problème les inquiète terriblement. »

— « Alors, cette partie de l'histoire était vraie ? »

— « A propos du Zug ? Je pense bien ! Saviez-vous que ce vêtement est réalisé selon le système d'accès total ? » Elle toucha l'une après l'autre les plaques galbées qui adhéraient à son corps. Chacune disparaissait momentanément, révélant un bras, un sein avec un surprenant mamelon violet, une hanche, une cuisse.

Naismith éprouva un intense intérêt passager pour cette chair tendre, intérêt qu'il repoussa d'ailleurs aussitôt.

— « Quelle est actuellement la faction ascendante dans le Cercle ? » interrogea-t-il.

La jeune fille fronça les sourcils. « Comme vous êtes bouché ! Mais vous autres, les Shefths, en réalité... » Elle bâilla et s'appuya contre la paroi irisée. « Je crois que je vais dormir un peu. » Elle ferma les yeux.

Naismith la regarda avec contrariété, mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, quelque chose de nouveau dans le ciel attira son attention. C'était une masse spectrale de gants bleus qui se tenaient suspendus, immobiles, au niveau du regard.

— « Qu'est-ce là ? » interrogea-t-il.

— « La Cité, » dit la fille, soulevant un instant ses paupières. A première vue, sa réponse n'avait aucun rapport avec la question. Soudain Naismith sursauta : « Vous voulez dire que c'est *cela* la Cité ? »

Elle se redressa, les yeux grands ouverts : « Qu'est-ce qui vous prend ? »

Naismith ne répondit pas. Ses pseudo-souvenirs de la Cité ne comportaient que des pièces gigantesques, des couloirs, des formes flottantes, des foules bariolées.

Maintenant qu'il y avait recours, la connaissance était là. Mais il ne se serait jamais imaginé que la Cité ne se trouvait pas sur la Terre.

Son agitation intérieure s'accentua. *Là* résidait le danger, et non pas dans les menaces de la pétulante Liss-Yani.

Sa connaissance des données essentielles était incomplète, mal organisée, difficilement accessible. De quelles autres bourdes ne se rendrait-il pas coupable lorsque viendrait le moment crucial ?... Pendant combien de temps encore devrait-il se préparer ?

A l'extérieur, la masse gigantesque et complexe tournait avec une majestueuse lenteur tandis qu'ils approchaient. Une sorte d'œil de bœuf apparut, se centra dans la masse, augmenta progressivement de largeur. Le cercle se dilata et les engloutit. Ils se trouvaient à l'intérieur.

CHAPITRE HUIT

A travers les parois du véhicule temporel, Naismith contemplait une énorme pièce globuleuse, une sphère creuse d'un vert pâle, partagée en divisions éagles dans lesquelles flottait une masse confuse d'objets divers.

Liss-Yani lui lança un regard oblique, la main sur le coffret de commande.

— « Etes-vous prêt ? »

Il lui rendit son regard et ne souffla mot.

Avec un sourire, elle fit un geste.

Au même instant, quelque chose de sombre et d'incroyablement rapide se porta à leur rencontre et les enveloppa. Naismith leva les bras en un geste instinctif de défense, puis se détendit. Quelque part, une cloche sonnait.

— « Qu'était-ce là ? »

— « Une simple précaution, » dit-elle, jouissant de sa peur. « Et si nous avions été des Affreux ? »

Dans la transparence assombrie qui les enveloppait, Naismith percevait vaguement un certain mouvement dans le gigantesque

globe. Des machines anguleuses se rapprochaient dont les lentilles brillaient d'un éclat atténué, comme des braises sous la cendre. Un peu au-dessus d'eux, une autre forme se mouvait : Naismith s'aperçut soudain qu'il s'agissait d'un homme. Ses jambes n'étaient pas tout à fait normales, mais il distinguait des bras tubulaires, une tête, la lueur des yeux qui le fixaient.

Soudain le bruit de cloche s'arrêta ; l'obscurité fit place à la lumière. Ils flottaient au milieu de la sphère verte, entourés de machines dans les lentilles desquelles les braises rougeoyantes s'éteignaient. Plus proche à présent, l'homme que Naismith avait vu précédemment flottait dans leur direction les bras croisés à la manière d'un Mandarin. Il portait de fantastiques vêtements bouffants, surchargés de volants et de raies jaunes et blanches. Son buste était couvert d'une sorte de gilet sans manches et ses jambes d'une espèce de tube fermé aux chevilles par un nœud jaune. Il avait un mince visage de gnome, à la fois inquiet et sarcastique. Ses yeux luisaient et un tic nerveux contractait périodiquement sa large bouche. « Je vois que vous l'avez pris, » dit-il.

— « Oui, le voici, Prell. »

— « Est-il dangereux ? »

La jeune fille se retourna lentement dans l'espace et considéra pensivement Naismith. « Je ne sais pas trop, » dit-elle.

— « Pour l'instant il vaut mieux tenir les automatiques braqués sur lui. Plus tard, nous lui donnerons un collier. » Prell se retourna dans l'espace et prononça un seul mot guttural.

Parmi la masse d'objets qui flottaient librement à l'intérieur de la sphère, l'un se détacha : c'était un sarcophage miniature de couleur blanche, portant un dessin bleu et jaune. Le dessin représentait grossièrement une jeune fille à cheveux jaunes, aux yeux clos, un sourire grave sur les lèvres. Elle avait les bras croisés sur la poitrine.

— « Dites à son Altesse que l'opération a réussi, » dit Prell. « Le Shefth est en notre possession. »

Le sarcophage fit entendre un déclic, un ronronnement et s'éloigna en flottant.

« Il faudra probablement du temps pour éveiller son attention, » dit Prell. « Dans l'intervalle, voulez-vous jeter un coup d'œil sur le travail ? »

— « Certainement, » dit la fille avec indifférence. Tous deux s'éloignèrent rapidement de Naismith. Ils se trouvaient déjà loin

lorsqu'ils s'arrêtèrent et se détournèrent en arborant sur leurs visages une comique expression de surprise.

— « J'avais oublié, » dit la voix lointaine de Prell. « Il n'a pas de directeur. Attendez-moi un instant. » Il réitéra le mot guttural ; une seconde machine flotta vers lui. C'était une sorte de boîte ornée d'arabesques rouges et vertes sur fond noir. « Un directeur pour cet homme, » dit Prell en braquant son doigt sur le professeur.

La boîte s'inclina légèrement, fit demi-tour puis se précipita comme une flèche sur Naismith. Au dernier moment, elle ralentit et s'immobilisa devant lui à un mètre de distance.

— « Pour ma gouverne, Monsieur, » dit une voix musicale sortant des entrailles de la boîte, » quel est le nom de cet homme ? »

— « Naismith, » répondit Naismith en regardant l'objet avec curiosité.

— « Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur, mais ce n'est pas là un nom catalogué, » dit la boîte avec politesse.

On entendit les voix de Prell et de la jeune fille marmotter ensemble pendant quelques instants. « Nous lui trouverons un nom, le moment venu. Pour l'instant appelez-le simplement *cet homme.* »

— « Merci beaucoup, Monsieur, » dit la boîte. Une trappe située au centre du coffret s'ouvrit lentement ; il en sortit une bande mince et flexible de couleur crème.

— « Passez la bande à votre poignet ! » lui cria la jeune fille. Naismith s'exécuta et la substance s'enroula autour de son bras comme si elle eût été douée de vie, pour former une boucle dont les deux parties parurent se souder ensemble sans laisser de trace apparente.

— « Maintenant il vous suffira d'indiquer la direction que vous désirerez prendre en contractant légèrement les muscles du poignet, » continua la voix de la jeune fille.

Naismith se conforma aux instructions reçues et découvrit que la vaste sphère verdâtre tournait lentement autour de lui, cependant qu'un groupe de machines dérivait progressivement dans sa direction. Lorsque Prell et la jeune fille apparurent de nouveau dans son champ visuel, il tendit le bras dans leur direction et réussit cette fois à les garder dans sa ligne de mire. Il abaissa le bras et vint s'arrêter à quelques pas d'eux.

— « Vous vous y ferez, » dit Liss-Yani. « Venez. »

Elle s'éloigna de nouveau en même temps que Prell, mais ils s'arrêtèrent presque aussitôt. Naismith flottait à leurs côtés. Prell poussait devant lui un petit objet brillant qui flottait dans le vide ; soudain il y eut comme un frémissement, un bruit de déchirure et une grande feuille circulaire à la surface argentée surgit du néant.

Prell y porta la main une seconde fois ; le disque se fit transparent et aussitôt leurs regards plongèrent dans une nouvelle pièce plus sombre et encore plus énorme que celle où ils se tenaient à présent. Des myriades de formes minuscules se mouvaient dans le vaste espace : quelques-unes d'entre elles étaient humaines, d'autres affectaient des formes géométriques — sarcophages, boîtes, vases. A mesure que les yeux de Naismith s'accoutumaient à la clarté diffuse qui régnait dans l'enceinte, il distinguait des théories d'objets sombres, qu'aucun lien visible ne reliait entre eux et parmi lesquelles circulaient librement des formes humaines ainsi que divers robots.

Nouveau geste de Prell et la scène parut se rapprocher. Cette fois ils avaient sous les yeux des rangées composées de milliers de machines au-dessus desquelles planait un jeune gnome vêtu d'un accoutrement semblable à celui de Prell.

— « Voici le réseau de contrôle de la Barrière, » expliqua la jeune fille. « Ils y travaillent depuis cinq ans. Il sera bientôt terminé. »

— « S'agit-il d'une entrée réelle donnant accès à la pièce, » demanda Naismith en cherchant ses mots, « ou d'un écran de télévision ? »

Prell le regarda curieusement : « Je ne vois pas la différence. » Naismith, tout confus, s'aperçut que de la façon dont il avait posé la question, il n'y avait effectivement pas de différence : en BoDen, les deux phrases étaient pratiquement identiques.

Il ruminait encore les curieuses implications de ce problème linguistique, lorsque Prell fit un nouveau geste.

— « Vous aimeriez peut-être les voir travailler ? » dit-il. Sans attendre la réponse, il tendit la main vers l'objet brillant. Une partie de la scène que Naismith avait sous les yeux parut s'étendre. Là où se trouvait auparavant l'une des machines, il apercevait un enchevêtrement confus de cristaux qui prenaient en se développant une texture de plus en plus ténue, de plus en plus

irréelle ; ensuite l'obscurité ; puis un chatoiement de teintes imperceptiblement irisées — complexes microscopiques dans une vaste structure tri-dimensionnelle, croissant à un rythme continu...

Naismith retint sa respiration. Il s'aperçut soudain qu'il avait sous les yeux les molécules mêmes de la substance dont étaient faites les machines que l'on construisait dans la pièce voisine.

— « Voilà pourquoi les opérations sont tellement longues, » dit Prell en se frictionnant nerveusement les avant-bras. Il fit la grimace. « Chacun des canaux doit être édifié molécule par molécule, sous un contrôle rigoureux. Aimeriez-vous voir les opérations de plus près ? »

Le grossissement augmenta. Dans une pénombre luminescente, Naismith vit les molécules dispersées, telles de minuscules planètes. Un point brillant apparut, décrivit un arc mathématique dans le noir. D'autres arcs lumineux en jaillirent, semblables à des côtes fixées sur une colonne vertébrale ; lentement, les points lumineux qui étaient des molécules venaient prendre position sur ces côtes.

— « S'agit-il de la vision directe, ou d'une représentation théorique ? » s'informa Naismith, fasciné.

— « C'est une analogie mathématique, » répondit Prell. « Tout au plus un jouet. » Un tic contracta sa bouche ; il se frictionna les poignets comme pour apaiser une douleur.

— « C'est très beau, » dit Naismith.

Prell lui lança un regard surpris et parut se perdre dans une rêverie.

Le sarcophage se coula dans leur voisinage et prit la parole d'une voix pleine de discrétion. « Son Altesse a reçu votre message. Elle vous prie d'envoyer cet homme à la salle de réunion. »

— « Très bien, » dit Prell. « Il vaut mieux que vous alliez le conduire, Liss-Yani. Ensuite vous reviendrez me voir. J'ai à vous parler. »

— « Oui, » dit-elle. Elle se retourna et prit Naismith par le bras. « Par ici. »

Le corps du professeur tremblait d'inquiétude : *Prell est dangereux,* pensait-il. *Il sait parfaitement ce que je suis.*

Son cerveau travaillait furieusement, pendant qu'il s'éloignait de Prell en compagnie de la jeune fille. *Ses réactions sont lentes — il y pense toujours, mais dans quelques secondes...*

La jeune fille s'immobilisa soudain dans le vide ; gauchement,

il rétablit son équilibre à ses côtés. Un cercle diaphane et légèrement argenté venait d'apparaître devant eux. Liss-Yani tendit le bras et l'effleura d'une touche légère au moyen d'un objet brillant qu'elle tenait à la main, comme Prell l'avait fait précédemment. Le disque, qui pouvait avoir trois mètres de diamètre, fut parcouru d'un frémissement de rides concentriques. Une salle gigantesque apparut, pleine de couleurs et de mouvement. « Venez, » dit la jeune fille en l'entraînant à l'intérieur.

Parvenu à l'autre extrémité de la salle, Naismith s'immobilisa et jeta un regard en arrière. Il apercevait toujours le savant, flottant auprès de l'une de ses machines, plongé dans ses pensées. La jeune fille tendit le bras, toucha le cercle et la scène disparut.

Naismith virevolta sur place. « Montrez-moi comment on ouvre ces portes » dit-il avec irritation.

— « Rien de plus facile, » dit-elle en le dévisageant. « Il suffit de les toucher du bout de la « clé » en concentrant votre esprit sur l'endroit où vous voulez vous rendre. Mais nous avons tout le temps d'y penser. Suivez-moi. »

— « Donnez-la-moi, » dit-il en tendant la main. Elle hésita un instant, haussa les épaules et déposa dans sa paume un objet souple et argenté. Il ressemblait à de la matière plastique plutôt qu'à du métal. C'était un corps ovoïde et fuselé qui s'adaptait naturellement à la main de manière à faire saillir l'extrémité arrondie. Naismith tendit le bras et toucha le cercle à son tour. La scène reparut de nouveau. Prell avait légèrement changé de position et se massait les avant-bras ; son visage avait une expression anxieuse.

— « Un moment, » dit Naismith. Il se propulsa à travers l'ouverture, se retourna, la toucha une seconde fois du bout de l'objet argenté ; l'image disparut aussitôt. Instantanément, Naismith se rua sur Prell.

Le savant se retourna avec une expression de surprise. Le professeur le saisit par un pan de sa robe et l'attira vers lui. Les yeux du petit homme étaient pleins de terreur.

— « J'ai fait une erreur, laquelle ? » demanda Naismith. « Dites-moi ! » Il resserra son étreinte.

— « Vous avez dit : *C'est très beau,* » haleta le petit homme. Sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson, mais il n'en sortait aucun son. Naismith le secoua avec impa-

tience. « Vous n'êtes pas un Shefth... Ils n'ont... aucun sens esthétique... » Son visage se contracta sous l'effet d'une fureur soudaine. « Je sais ce que vous êtes !... Au secours !... » Sa poitrine se gonfla. Il ouvrit la bouche pour crier.

Naismith entoura le corps frêle de son bras, glissa l'autre sous son menton et tira. On entendit un gargouillement, puis un craquement sec comme une détonation. Le corps s'effondra comme une chiffe molle.

Au moment où Naismith se retournait, une des machines de liaison s'approcha. « Pour ma gouverne, » dit-elle de sa voix musicale, « qu'est-il arrivé à maître Prell ? »

— « Les Affreux l'ont attaqué, » dit Naismith à tout hasard. « Ils ont surgi soudainement, tué Prell et disparu. »

— « Les armes automatiques n'ont pas tiré, » dit la machine.

— « Elles étaient en panne, » dit Naismith. Il jeta un regard circulaire autour de lui. Aucun des autres robots errants n'avait apparemment remarqué quoi que ce soit. Pourrait-il détraquer ce sarcophage si la nécessité s'en faisait sentir ?

— « Pour ma gouverne, Monsieur, » dit le robot, « qui était en panne ? Les Affreux ou les armes automatiques ? »

— « Les armes, » répondit Naismith, examinant l'appareillage complexe qui faisait saillie sur le devant de la boîte.

— « Merci beaucoup, Monsieur ! »

— « Pour ma gouverne, » dit soudain Naismith, « êtes-vous intelligent ? »

— « Je suis intelligent. Je possède une intelligence mécanique de plus quarante. »

— « Naismith fronça les sourcils. « Ce n'est pas cela que je voulais savoir. Etes-vous... conscient ? »

— « Je ne suis pas conscient, Monsieur. »

— « Etes-vous pourvu d'une volonté ? »

— « Je n'ai pas de volonté, Monsieur. »

— « Merci. »

— « Merci, Monsieur. » La machine s'inclina poliment, fit demi-tour et s'en fut.

De l'autre côté de la porte, la jeune fille attendait. Naismith se glissa dans l'ouverture et referma vivement le cercle derrière lui.

— « Qu'est-ce qui vous a retenu si longtemps ? »

— « J'ai eu toutes les peines du monde à retrouver la porte, »

dit-il. Encore haletant, il parcourait du regard la salle immense, grouillante de monde. Elle était sphérique comme les autres et à ce point gigantesque qu'il lui était impossible d'évaluer ses dimensions. Dans un halo verdâtre flottaient des milliers de corps ; certains allaient et venaient lentement, se déplaçant en cercle, d'autres restaient immobiles. Dans certains groupes, petits ou grands, toutes les têtes étaient tournées du même côté et les corps assez régulièrement espacés, comme dans un banc de poissons. Certains se présentaient dans une position normale par rapport à lui. D'autres, au contraire, avaient la tête en bas et les pieds en l'air. Le reste affectait toutes les positions, tous les angles possibles et imaginables, et la scène dans son ensemble donnait une impression de vertige.

— « Eh bien, venez ! » dit la jeune fille.

Naismith hésita. Les événements se déroulait à un rythme trop rapide ; il avait besoin de temps pour réfléchir. Il ne pouvait pas croire qu'il venait de commettre un meurtre... Autrefois, il avait perdu conscience, pour apprendre par la suite qu'il avait tué. Mais aujourd'hui les circonstances étaient différentes. Quelque chose dans son cerveau l'avait averti : *Prell sait ce que je suis.* Un instinct obscur lui avait dicté sa conduite avec précision. Maintenant cette voix intérieure était en train de disparaître... *Seigneur,* se dit-il soudain, *quel genre de monstre suis-je donc ?*

Il s'aperçut soudain que la jeune fille lui avait pris la main et l'entraînait vers le centre de la sphère. Il coopéra au mouvement en faisant usage de son directeur. Ils côtoyèrent un banc de personnes vêtues de couleurs vives, puis un autre.

D'innombrables sarcophages-robots circulaient également dans la la gigantesque pièce. Puis il s'aperçut avec stupeur qu'un grand nombre des corps flottants n'étaient autres que des Affreux à la peau verte.

Ils transportaient des fardeaux et on les voyait circuler un peu partout, le visage impassible. Quelques-unes des personnes vêtues de façon flamboyante étaient pourvues d'un système de propulsion autonome comme Liss-Yani et lui-même ; mais d'autres se faisaient traîner d'un endroit à l'autre par des Affreux ou des robots. Toutes portaient des habits analogues à ceux de Prell qui semblaient dissimuler des jambes déformées ou atrophiées.

La jeune fille et Naismith contournèrent une structure énorme affectant la forme d'un jet d'eau extrêmement complexe, fait d'un

matériau doré et rutilant, à travers les branches duquel nageaient de petits robots fuselés comme des poissons. De l'autre côté défilait une foule de personnages flottants et Naismith aperçut un autre objet de proportions gigantesques, mais aussi hideux que le précédent était beau.

C'était une sorte de sculpture représentant un Affreux femelle, mais grossi à la dimension d'un immeuble de dix étages. Monstrueuse et grotesque, la créature dominait la foule qui était autour d'elle comme un nuage d'éphémères. Elle avait les bras liés derrière le dos et sa peau était traversée de place en place par de longues aiguilles au long desquelles roulaient lentement des gouttes d'un liquide noir. Dans le tumulte des conversations et des rires, Naismith distingua soudain un gémissement rauque — une plainte démesurément amplifiée et qui semblait provenir des régions où la tête de l'Affreux aurait dû se trouver. Les conversations s'éteignirent pour faire place à un immense éclat de rire, puis elles reprirent de plus belle.

Naismith se sentit pris de malaise. « Qu'est-ce là ? » demanda-t-il.

— « Un solide, » répondit la jeune fille avec une parfaite indifférence. « C'est un Affreux qu'ils ont capturé. Ils ont fait un grand solide de la femelle afin que chacun puisse assister au spectacle. Regardez... là ! »

Naismith tourna la tête et aperçut une fille de la caste de Liss-Yani chevauchant un homme mince et musclé avec une ardeur et une fougue qui ne laissaient aucun doute sur la nature de leurs ébats. Ils étaient entourés d'un cercle de spectateurs, apparemment blasés, à en juger par le peu de conviction de leurs applaudissements.

— « Non, pas eux, » dit la jeune fille avec impatience, « regardez plus haut. »

Naismith obéit et ne vit rien de bien intéressant si ce n'est une autre femme de la classe des baladins, vêtue d'une longue robe en tissu arachnéen, qui glissait dans la pièce au milieu d'un cortège de jeunes hommes et de jeunes femmes. Son visage était noble et triste ; elle regardait droit devant elle avec des yeux sans expression.

— « C'est Thera-Yani, » dit-elle à voix basse. « N'est-elle pas merveilleuse ? »

— « Pourquoi merveilleuse ? » demanda Naismith. « Je ne vois pas... »

— « Jusqu'au mois dernier, c'était la plus aimée des Yani. A ce moment on a lancé les nouvelles mutations et la mode a changé. Maintenant, il ne lui reste plus rien. Elle a pris un poison de vingt jours et elle fait ses adieux à la Cité. »

Naismith ne fut pas impressionné. Un peu plus haut, une servante à peau verte poussait à travers les airs une vieille femme effroyablement obèse en prenant appui sur son vaste séant. L'Affreuse, remarqua Naismith, portait autour du cou un collier de métal brillant ; il se souvenait maintenant avoir remarqué le même accessoire sur d'autres Affreux.

Un lambeau de phrase parvint à ses oreilles. « Mais pourquoi tous les Affreux doivent-ils mourir, Maîtresse ? N'ai-je pas toujours été fidèle, n'ai-je pas toujours... »

— « Ne me fatigue pas, Menda. Je te l'ai déjà expliqué maintes fois. Je n'y puis rien. C'est une question qui concerne la *Science...* »

Ils approchaient à présent du centre de la gigantesque salle où se tenait la plus grande masse de gens, étroitement agglutinés. Le boudonnement des conversations se fit plus intense. Naismith sentait l'énervement le gagner ; la proximité de cette foule avait quelque chose de subtilement désagréable.

Un peu plus loin, une voix féminine discordante glapissait intarrissablement, telle un perroquet déchaîné. Les mots demeuraient inintelligibles. Naismith et sa compagne se rapprochèrent, se frayant patiemment un passage à travers la foule, parfois horizontalement, parfois verticalement.

Enfin Naismith put distinguer la femme à la voix glapissante. Elle se tenait suspendue au milieu d'un petit groupe de personnes accoutrées de vêtements voyants. Elle était démesurément, monstrueusement obèse dans ses froufrous surchargés d'ornements blancs et écarlates. Lorsqu'elle faisait un mouvement, Naismith voyait ses chairs trembler comme de la gelée à l'intérieur du tissu. Son visage était jaune et boursouflé, ses yeux luisaient de l'éclat de la folie. « ...Approchez-vous et dites-moi... pour qui vous prenez-vous ?... Taisez-vous et écoutez !... Je vous le répète, je ne permettrai pas qu'on me manque de respect !... Pourquoi n'observez-vous pas les règles ?... Ne répliquez pas !... Ecoutez !... »

— « Je vous en prie, Votre Altesse, » dit un homme gras, vêtu

de brun et dont le visage poupin et inquiet était entouré d'une collerette, « jamais je n'ai été traité de cette façon, non jamais depuis trois cents ans. »

— « Taisez-vous, Truglen !. Je ne m'adressais pas à vous... on m'interrompt sans cesse... c'est insupportable ! Regg ! Regg ! »

— « Oui, Votre Altesse ? » répondit un homme à peau verte en s'approchant.

— « Donnez-moi un remontant ; vous ne voyez donc pas en quel état je suis ? »

— « Altesse, » dit un autre, presque aussi gras que le premier, « efforcez-vous de garder votre calme. Il vaudrait peut-être mieux que vous attendiez encore avant de prendre une nouvelle dose. Souvenez-vous que vous en avez déjà absorbé dix au cours de cette période... »

— « Comment osez-vous ?... » Elle s'étouffa, au bord de l'apoplexie, saisit un comprimé que lui tendait l'Affreux, l'avala en roulant des yeux furibonds sur l'assistance et demeura sans voix pendant quelques instants. La servante lui tendit un tube relié à un flacon rempli d'un liquide rougeâtre qu'elle se mit à téter en creusant profondément ses joues débordantes et en roulant des yeux déments.

Liss-Yani s'adressa à un robot, qui s'avança vers le monstre et prit la parole avec la plus grande politesse. « Altesse Sérénissime, voici le Shefth que vous avez fait mander. »

Elle tourna la tête, les yeux près de jaillir des orbites et cracha le tube. « Ce n'est pas trop tôt ! Je ne peux plus me faire servir ! Pourquoi me rendez-vous la vie aussi difficile... vous voulez donc me tuer ?... C'est bien cela ? Avancez, vous, là ! Quel est votre nom ? »

A contrecœur, Naismith se laisser dériver vers la montagne de gélatine. « Naismith, » répondit-il.

— « Un nom, ça ? Vous vous moquez de moi ? Comment s'appelle-t-il... quel est le nom de ce Shefth ? »

— « Il ne connaît pas son nom, Altesse Sérénissime, » dit le robot. « On doit le désigner sous le vocable de *cet homme.* »

— « Silence ! » hurla le tas de gélatine. « Vous... êtes-vous un Shefth ? »

— « Comme vous le voyez, Altesse, » dit Naismith. Un cercle de badauds, débordants de graisse pour la plupart, commençait à se former autour d'eux.

— « Voyez l'impertinent ! Ai-je donc tant vécu pour me faire insulter ? Connais-tu l'art de tuer les Zugs ? Réponds-moi sans détour et surveille tes manières ! »

— « Je n'en sais rien, » répondit Naismith.

— « C'est le seul Shefth dont nous disposions, » dit l'homme au visage poupin en se penchant vers l'Altesse.

— « Eh bien, il ne me plaît guère ! Allez m'en chercher un autre immédiatement, m'entendez-vous ? Emmenez celui-ci, je n'en veux à aucun prix ! »

— « Altesse, nous n'avons plus le temps... » dit l'homme au visage poupin.

— « Le temps, le temps, est-ce que nous ne fabriquons pas le temps à volonté ? Comment pouvez-vous être si cruel, si inconscient ? Surtout, ne répliquez pas... Allez me chercher un autre Shefth immédiatement ! »

Deux ou trois hommes échangèrent des regards.

— « Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? Etes-vous sourds, paralysés ? On n'obéit plus à mes ordres ?... »

Une cloche tinta dans le voisinage ; toutes les têtes se tournèrent. « Un moment, » dit l'homme au visage poupin d'un air angoissé. « Votre Altesse, le message. »

La femme se tut, bouche bée et paupières battantes. Un mouvement se dessina dans la foule rassemblée en essaim et l'homme au visage poupin reparut. Naismith aperçut une machine jaune en forme de boîte, avec un visage éclairé suspendu dans un globe transparent. La cloche tinta de nouveau. L'homme joufflu se rapprocha, les yeux fixés sur le visage, à l'intérieur du globe. Naismith vit des mots se former en lettres lumineuses — un mot, un intervalle, deux mots, un nouvel intervalle...

— « *Danger... Zug vivant... envoyer Shefth.* » L'homme au visage poupin se redressa en soupirant. « C'est tout. C'est à peu près le même message que la dernière fois. »

— « Eh bien c'est assez clair, il me semble ? » hurla la femme, « Danger, envoyer Shefth... pour tuer le Zug. Pas besoin de vous faire un dessin ! Que voulez-vous de plus ? »

— « Mais, les mots omis, Altesse... » dit l'homme poupin avec désespoir.

— « Aucune importance ! Vous ne cherchez qu'à m'embrouiller les idées ! Ils veulent un Shefth pour tuer le Zug — nous avons

besoin d'un Shefth... là-bas, dans le futur, c'est clair comme de l'eau de roche, non ? Allons, qu'est-ce qui se passe ? »

Un mouvement se dessina dans l'essaim des badauds ; un homme au nez aquilin, moins gras que les autres, plongea dans l'assistance et vint s'arrêter devant la femme. Derrière, se trouvait un gnome en vêtements rayés brun et rouge : l'un des savants. « Altesse, cet homme prétend que Prell a été tué dans les ateliers ! »

— « Prell, tué ? Qui l'a tué ? Qui est Prell ? »

— « Le directeur du laboratoire temporel, Altesse ! On lui a tordu le cou, voilà à peine cinq minutes. »

— « Et voici le meurtrier ! » bredouilla soudain le gnome en braquant le doigt sur Naismith. Les têtes se tournèrent ; la foule s'agita.

— « C'est lui ? Alors tuez-le ! Vite ! Vite, tas d'idiots ! Avant qu'il ne fasse subir le même sort à l'un d'entre vous ! Qu'attendez-vous ? Tuez-le ! » Le visage de la femme jaunit et se creusa ; ses petits yeux luisaient de terreur.

— « Minute ! » dit l'homme au visage aquilin. « Automatiques... cet homme. » Trois des machines sombres munies de lentilles rouges s'approchèrent de Naismith et prirent position autour de lui.

— « Tuez-le ! » glapit la femme.

— « Ce sera fait dans un instant lorsque nous lui aurons posé une ou deux questions, » dit l'homme au nez aquilin. Il se tourna vers Naismith. « Pas de mouvement brusque, sinon les armes feront feu. Avez-vous tué Prell ? »

— « Non, » dit Naismith. Il aperçut Liss-Yani qui déambulait à l'arrière-plan.

— « Alors qui ? »

— « Les Affreux, » dit Naismith. « Ils ont surgi brusquement, ils l'ont tué et se sont évanouis aussitôt. »

— « Vous avez assisté à la scène ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi n'en avez-vous rien dit ? »

— « On ne m'en a pas laissé le loisir. »

L'homme retroussa les lèvres en un demi-sourire. « Où est ce robot ? » s'enquit-il en se retournant.

La boîte glissa vers lui ; Naismith reconnut les arabesques rouges et vertes. « Oui, Monsieur ? »

— « C'est bien l'homme que voici qui vous a déclaré que les Affreux avaient tué Prell ? »

— « Oui, Monsieur. »

— « Avez-vous vu la scène ? »

— « Non, Monsieur. »

— « Les automatiques ont-ils tiré, les sonneries d'alarme ont-elles fonctionné ? »

— « Non, Monsieur. Cet homme a prétendu qu'elles étaient en panne. »

— « Etait-ce exact ? »

— « Non, Monsieur. »

L'homme au nez aquilin se tourna encore vers Naismith.

— « Cela me semble concluant. Avez-vous quelque chose à ajouter ? »

— « Tuez-le ! » hurla de nouveau la femme. « Tuez-le ! Tuez-le ! »

— « Et le Zug, Altesse ? » dit l'homme poupin.

— « Le Zug ? Je me fiche pas mal du Zug... »

— « Mais qui le tuera si nous mettons à mort le Shefth ? »

— « Trouvez-en un autre ! » rugit-elle. « Ne me cassez pas la tête avec ces détails. Je vous l'ai répété un million de fois : je ne veux pas qu'on m'importune... Vous ne comprenez pas ? Je veux qu'on me laisse en paix !... »

— « Minute ! » dit l'homme au nez aquilin. Il fit un geste à l'adresse de la machine la plus proche. Un nuage sombre se dirigea brusquement vers lui.

Un instant d'agonie, Naismith crut que l'arme avait tiré, puis il se rendit compte qu'il était enveloppé d'un globe noir. Il percevait le bruit des voix mais ne pouvait distinguer les paroles à travers son épaisseur feutrée.

Le temps s'écoulait avec une lenteur intolérable.

Soudain, le petit groupe se dispersa ; le globe sombre s'évanouit.

— « Eh bien, la chose est réglée, » dit aimablement l'homme au nez aquilin. « On vous octroie un sursis, Shefth. Nous allons vous permettre de tuer un Zug, ici, de ce côté de la Barrière. Si vous y parvenez, tant mieux pour vous. Dans le cas contraire... » Il haussa les épaules et se tourna vers le gnome qui se trouvait à son côté.

— « Remettez-lui quelques équipements et préparez la grille, » dit-il « Quelques-uns d'entre vous l'accompagneront pour le sur-

veiller... Vous, vous, et vous. Y a-t-il d'autres volontaires ? Parfait ! Quatre véhicules, dans ce cas. Faites le nécessaire. »

Tandis qu'il s'éloignait, les conversations reprirent autour de Naismith. Le gnome s'était esquivé et avait disparu ; d'autres formes brillantes se rapprochaient. Naismith aperçut Liss-Yani et un homme athlétique, aux membres lisses, qui aurait pu être son frère. Deux hommes gras, aux accoutrements somptueux, discutaient avec animation.

Le gnome reparut, le visage maussade et hostile, transportant quelques équipements. « Par ici ! »

Le groupe entier suivit le mouvement. Le gnome se rapprocha de Naismith et lui dit à voix basse : « Animal que vous êtes, vous serez mis en pièces et mangé tout vif dans moins d'une demi-heure. Je n'en perdrai pas une bouchée. Ce que je vais m'amuser ! »

Naismith frissonna. L'humeur joyeuse des gens qui l'entouraient, leurs rires et leurs faces réjouies laissaient entendre qu'ils allaient assister à un spectacle désopilant. *Mis en pièces et mangé tout vif*... Il y avait en effet de quoi rire et s'amuser ! Une fureur froide l'envahit qui fit refluer sa frayeur. Il trouverait bien le moyen de les frustrer de leur plaisir.

Le gnome avait pris de l'avance sur le reste du groupe et se présentait devant l'un des disques argentés. Il l'effleura brièvement. Le disque s'éclaira : ils avaient devant eux une petite pièce aux murs bleus. A l'extrémité opposée, luisait un autre disque argenté.

— « Allons, entrez, » dit le gnome avec impatience.

Naismith pénétra lentement dans la pièce, en regardant autour de lui. Le gnome lui tendit un paquet de harnais et d'équipements. « Préparez-vous ! »

Naismith examina les objets. Il y avait une arme en forme de pistolet disposée dans un étui, un casque muni d'un curieux éperon dirigé vers l'avant, et un réseau complexe de courroies en plastique avec incrustations métalliques.

— « Attendez, je vais vous montrer le mode d'emploi, » dit l'homme qui ressemblait à Liss-Yani en s'avançant. « Je m'appelle Rab-Yani. » Il prit le harnais des mains de Naismith et le lui glissa prestement autour du torse, des bras et des jambes.

— « A quoi sert ce harnachement... A me protéger du Zug ? » demanda Naismith.

Rab-Yani lui lança un regard bizarre. « Il s'agit d'une protection tout à fait temporaire, » dit-il, « mais en réalité rien ne peut vous mettre à l'abri d'un Zug, si ce n'est un champ de force. Cet équipement est surtout destiné à cicatriser les blessures et à prévenir le choc. De cette façon il vous est possible de poursuivre le combat pendant quelques secondes avant de perdre conscience. »

Naismith regardait farouchement le baladin lui passer la courroie du pistolet autour de la poitrine. La crosse qui émergeait de l'étui lui paraissait familière ; il la saisit, tira l'arme à demi de l'étui.

Oui, c'était bien la même — la même crosse massive, le même canon.

— « C'est votre lance-flammes, » dit Rab-Yani. « Il projette un jet de feu capable de transpercer même la carapace d'un Zug, si vous vous trouvez suffisamment près. Vous pouvez tirer trois rafales. Ensuite il devient trop chaud pour qu'on puisse le tenir. »

Naismith rumina ces instructions en silence. Derrière lui, les conversations animées se poursuivaient ; puis le son décrut, et soudain une bulle d'un bleu fantomatique le frôla ; à l'intérieur se trouvaient deux hommes adipeux, qui le regardaient avec des yeux semblables à des oignons. La bulle franchit le mur opposé et disparut.

— « Maintenant le casque, » dit Rab-Yani en le plaçant sur la tête de Naismith. « Ce contact s'applique sur votre pommette. Serrez la mâchoire. »

Naismith obéit, et aussitôt apparut un disque animé d'un léger frémissement, issu de l'éperon disposé sur son casque. Il prit position devant son visage.

— « Ce disque sert à combattre les illusions, » dit Rab-Yani. « Le Zug pourra vous apparaître sous un aspect déroutant, mais il vous suffira de le regarder à travers ce disque pour l'apercevoir sous son aspect véritable. »

Naismith desserra la mâchoire : le disque s'évanouit.

— « Eh bien, vous voilà prêt, » dit le baladin. Deux autres bulles fantomatiques les frôlèrent. Dans l'une d'elles, le gnome se trouvait accroupi. Avant de disparaître, il jeta à Naismith un regard malveillant.

En détournant la tête, le professeur vit Rab rejoindre Liss-Yani ; il s'approcha d'elle à la toucher, effleura les commandes de la machine qu'elle tenait entre les mains, et aussitôt une bulle bleue se forma autour d'eux.

L'œuf se rapprocha ; Rab-Yani montra de la main la grille disposée sur le mur opposé, et Naismith vit qu'elle était maintenant ouverte, révélant des profondeurs d'un bleu violacé.

Envahi par un sentiment de solitude profonde, il poussa un soupir et s'engagea dans la galerie.

Les couloirs déserts et gigantesques de la Vieille Cité lui semblaient curieusement familiers. Il avait l'impression d'avoir hanté ces lieux au cours d'un rêve ; sans cesse il rencontrait des sites déjà vus grâce à la mémoire artificielle dont les étrangers l'avaient doté ; mais ils étaient bien changés, vides, envahis par l'ombre. Dans l'artère centrale de ce grand et complexe réseau, Naismith avait le souvenir d'une foule bariolée, d'un va-et-vient incessant évoquant une volière d'oiseaux des tropiques. Ce n'était plus à présent qu'une crypte déserte où le moindre bruit prenait une résonance caverneuse.

Un peu plus loin, ils défilèrent devant des centaines de coquilles cylindriques, de six mètres de diamètre. Chacune contenait des formes indistinctes dans l'obscurité pourpre. « Les cultures de Shefths, » commenta Rab en rapprochant sa bulle. « Vous êtes sorti de l'un de ces cylindres... vous souvenez-vous ? »

Naismith secoua la tête. Une partie de son attention était absorbée par les bulles bleues qui défilaient autour de lui, en haut, en bas, à droite, à gauche, avec leur glissement irréel et leurs occupants tapageurs, l'autre écoutait les paroles de Rab-Yani ; une troisième était intensément consciente de la sensation de danger.

— « Et vous-même... seriez-vous également sorti de l'un de ces cylindres ? » s'enquit-il distraitement.

Liss-Yani, qui était assise dans la bulle aux côtés de Rab, se mit à rire. « Non... Dans ce cas, il eût été un Shefth ! La pesanteur, à l'intérieur de ces cellules, est réglée aux sept dixièmes de la normale. Il eût été trop musclé ! »

D'un geste affectueux, elle entoura Rab de son bras.

La bulle occupée par le gnome bondit soudain en avant, disparut dans l'épaisseur du mur.

— « Et vous avez abandonné tout ce secteur par crainte des Zugs ? » demanda Naismith. « Pourquoi ? »

— « A la suite de leur mutation, ils sont devenus très forts et très intelligents. La Vieille Cité est creusée d'un grand nombre de galeries et de tunnels. Il était impossible d'en chasser tous les Zugs. C'est pourquoi ont été créés les Shefths. Nous avons vécu pendant des milliers d'années sans jamais avoir recours à une caste de guerriers. »

— « S'ils sont tellement intelligents, pourquoi ne pas leur proposer un traité ? »

Rab lui lança un regard surpris. « Les Zugs sont des prédateurs et l'homme est leur proie naturelle, » dit-il lentement. « Ils dévorent notre chair et déposent leurs œufs à l'intérieur de notre corps. Au moment où je vous parle, il y a des hommes, dissimulés dans divers recoins, en état de léthargie, et les larves de Zugs se repaissent de leur substance. Oui, nous pourrions traiter avec les Zugs, mais nous devrions nous plier à leurs conditions. Cette servitude serait-elle à votre convenance, Shefth ? »

— « Mais pourquoi essayer de les combattre avec des armes aussi dérisoires ? » Il indiqua son pistolet. « A l'abri de vos bulles, vous pourriez les affronter en toute sécurité au moyen de vos verges de force. Ils seraient battus d'avance. »

Rab échangea un regard avec sa sœur, puis promena les yeux alentour. Les autres bulles s'étaient dispersées. Aucune ne se trouvait à portée de voix.

— « Ecoutez-moi, Shefth, » dit-il à voix basse. « Etes-vous aussi ignorant des Zugs que vous le prétendez ? »

— « Ils n'ont pas laissé la moindre trace dans ma mémoire, » répondit Naismith simplement.

— « Dans ce cas, vous êtes probablement perdu ; Pendell a pris les devants et n'aura aucune peine à en découvrir. Il faut que vous vous mettiez ceci dans la tête : ces créatures sont les plus redoutables tueuses d'hommes que l'univers ait jamais connues ; mais elles ont un cerveau. Si nous les chassons avec un armement supérieur, elles ne sortent pas de leurs cachettes. C'est pourquoi vous ne disposez d'aucune armure susceptible de vous protéger pendant plus de quelques secondes et que votre pistolet est d'une puissance modérée. Si vous étiez entraîné, vous auriez une chance sur deux de sortir vainqueur du combat ; dans

le cas présent, vous ne disposerez que de quelques secondes pour tuer le Zug avant qu'il ne vous ait mis en pièces. Il est incroyablement rapide et agile... »

Il fut soudain interrompu par la réapparition de la bulle occupée par le gnome. Le visage du petit homme arborait une expression de triomphe.

— « Vite ! » dit Liss-Yani d'une voix pressante.

— « Ne tirez pas avant qu'il ne soit pratiquement sur vous, » dit Rab d'une voix altérée. « Il évitera votre premier jet et s'élancera sur vous d'une direction différente. Il s'agit d'anticiper cette direction ; c'est votre seule chance de salut... »

Un concert de cris s'échappa des bulles qui se trouvaient sur leurs arrières. Tendu, le pistolet au poing, Naismith explora les alentours.

Un petit homme chauve, en robe blanche, venait de pénétrer dans la galerie, devant lui, émergeant d'un étroit passage. Pour l'instant, le spectacle n'avait rien d'effrayant. Le petit personnage dévisagea un instant Naismith de ses yeux bleu pâle, puis il fit demi-tour et disparut.

— « Maintenant le Zug ne va pas tarder, » murmura Rab, « Vous venez de voir un éclaireur. »

— « Un homme ? » interrogea le professeur d'un ton incrédule. « Ils auraient donc des humains à leur service ? »

— « Je vous ai dit... » commença Rab, puis il s'interrompit brusquement. D'une ouverture béante dans la muraille opposée, quelque chose venait de surgir.

Instinctivement, Naismith porta la main à sa poitrine et saisit son pistolet, cependant que son esprit enregistrait l'incongruité de la vision. La chose s'élançait maintenant sur lui avec une rapidité foudroyante, ailes battantes, lumineuse... elle n'avait rien d'un Zug... C'était un ange.

Naismith vit des yeux étincelants, un visage viril d'une beauté inhumaine, des bras puissants largement déployés.

Dans ce bref instant, il fut conscient de la présence des spectateurs à l'abri dans leurs bulles, regardant le spectacle avec des yeux luisants, captivés, tels des fanatiques de la boxe autour d'un ring. Il vit la bulle du gnome se déplacer. Puis il serra la mâchoire, et la lentille de vérité surgit devant ses yeux. L'ange avait disparu, remplacé par un monstre aux membres multiples, aux yeux rouges, griffu, hideux.

— « Le Zug ! » hurlèrent des voix autour de lui. Puis la créature de cauchemar fut sur lui.

Naismith tira. Un trait de flamme jaillit du pistolet, un éclair bleuté, long de six mètres. Le monstre vira en plein vol, sembla disparaître.

Naismith virevolta désespérément, le pistolet braqué, sachant qu'il n'avait aucune chance. Il vit le gnome dans sa bulle bleue presque à portée de sa main.

Il n'avait pas le temps de penser ; *il savait*, simplement ; le jet de flamme jaillit du pistolet qu'il tenait à la main ; le trait de feu transperça le corps désincarné du gnome.

Des exclamations fusèrent. Le gnome, indemne, se retourna pour regarder derrière lui. Puis il se mit à pousser des hurlements de fureur.

Dérivant dans l'espace, son corps gigantesque se tortillant encore, fouettant l'air de sa queue, le Zug s'approchait lentement, la tête à demi séparée du tronc, laissant derrière lui un nuage d'un rouge violacé qui était du sang.

Les spectateurs, dans leurs bulles, commençaient à se rapprocher en poussant des cris surexcités. Rab et Liss-Yani s'étreignaient.

Naismith se mit à trembler. C'était fini ; il était encore vivant.

— « Comment diable avez-vous fait ? Comment ?... » criait l'un des hommes adipeux en habit de carnaval, se rapprochant les joues en feu, rayonnant de joie.

— « Pendell était trop près, » dit Naismith avec un effort. « Il s'est placé derrière moi, sachant que le Zug s'abriterait derrière lui. » Il poussa un profond soupir et sourit à l'adresse du gnome. « Merci ! » dit-il.

Pendell sursauta comme s'il avait reçu une gifle ; son visage se contracta, il tourna bride et s'en fut au milieu des éclats de rire.

Le disque de vérité, devant le casque de Naismith, avait disparu, Poussé par la curiosité, il se tourna pour contempler le Zug ; et là où se trouvait le monstre un instant plus tôt, gisait un ange assassiné.

La tête pâle à demi séparée du tronc était noble et belle, les yeux vitreux regardaient sans voir, les membres puissants se contractaient spasmodiquement, la queue effilée se redressa un instant, puis demeura immobile.

CHAPITRE NEUF

NAISMITH rêvait. Une partie de son esprit sentait que son corps flottait dans l'espace, dans le compartiment aux murs verts ; une autre dérivait parmi des images, des souvenirs déformés et menaçants — le Zug mort, plus horrible encore que de son vivant, avec ses crocs et ses yeux étincelants, s'avançait vers lui... et il se sentait paralysé, incapable de faire un mouvement pour atteindre son pistolet...

Il gémit, s'efforçant de retourner à la réalité. L'image disparut. A présent il errait dans les vieux couloirs abandonnés de la Vieille Cité, qui se mêlaient confusément aux galeries réservées aux cosmonefs. Les visages verts de Lall et Churan apparurent. Ils étaient morts et leurs yeux vitreux étaient révulsés.

Une troisième partie de son esprit, distincte des deux premières, observait avec une fascination horrifiée une porte qui pivotait, sur le point de s'ouvrir.

La fente s'élargit, quelque chose bougea, apparut en pleine lumière...

Naismith s'éveilla en sursaut. Dans ses oreilles, retentissait encore le cri rauque qu'il avait poussé.

Ses vêtements étaient trempés de sueur. Il avait la tête douloureuse et il tremblait de tous ses membres. Un cri se répercuta au loin, à l'extérieur du compartiment. Pendant un instant, il se demanda s'il rêvait encore, puis le même cri retentit de nouveau. D'autres voix lui répondirent, puis ce fut un grondement, un roulement, une avalanche sonore... une explosion !

Naismith se ramassa et bondit vers la porte. Un homme de la caste des baladins, armé et casqué, le visage résolu, descendait dans le couloir.

— « Que se passe-t-il ? » s'écria Naismith, mais l'homme avait déjà disparu.

Sur le chemin de la salle de réunion, il croisa deux groupes d'armes automatiques qui se hâtaient, leurs lentilles rouges incandescentes ; le second était accompagné d'un robot qui ne répondit pas à ses questions. Quelque part dans le lointain, retentit le grondement d'une nouvelle explosion.

La gigantesque salle sphérique grouillait d'activité. Les gens filaient dans toutes les directions, se gênant les uns les autres,

entrant fréquemment en collision. Les robots et les armes automatiques étaient partout. On voyait, par-ci, par-là, quelques serviteurs à peau verte, portant tous le collier métallique autour du cou, l'air affolé, médusé. Il croisa un Affreux qui discutait avec un gros homme plongé dans la contemplation d'un télécran où apparaissait une minuscule image. Le gros homme s'écarta de quelques pas sans accorder un regard au serviteur ; ce dernier le suivit, sans cesser de parler. Et ils continuèrent d'avancer ainsi, par saccades. Naismith se laissa flotter près d'eux et tendit l'oreille.

« ... me tuer de cette façon, » disait l'Affreux d'une voix enrouée et à peine distincte. « Dites-leur de n'en rien faire... Je vous en prie, dites-leur... »

— « Fiche-moi la paix, » murmura le gros homme, toujours plongé dans la contemplation de son écran. Il s'écarta une fois encore, et une fois encore le serviteur le suivit.

— « Ne leur permettez pas de me tuer, c'est tout ce que je vous demande, » dit-il. « Je serai diligent. Jamais plus je ne vous ferai attendre lorsque vous m'appellerez... dites-leur simplement, je vous en prie... »

Sans proférer une parole ni même lever les yeux, le gros homme s'éloigna. Le serviteur le regardait partir en silence. Son lourd visage prit une expression impassible, puis il frissonna, son teint s'assombrit, ses yeux ternes saillirent. Avec un cri inarticulé, il s'élança à travers les airs, les bras tendus.

Mais il n'atteignit pas l'homme en blanc. En plein vol, sa tête s'affaissa soudain, son corps se détendit. Il poursuivit sur son erre, tournant lentement sur lui-même, dépassa l'homme en blanc qui ne tourna même pas la tête.

Un mince filet de sang s'échappait maintenant du cou, sous le collier, se transformant en nuage dans l'espace sans pesanteur.

Naismith se détourna et poursuivit sa route. Un peu partout, à l'intérieur de la gigantesque sphère, il apercevait des cadavres d'Affreux dérivant au hasard. Un ou deux étaient remorqués par des sarcophages-robots ; quant au reste, nul ne s'en occupait.

Il remarqua également que l'homme en blanc n'était pas le seul à posséder un télécran. Presque tous les membres de la caste dirigeante en étaient munis ; et partout où les gens étaient groupés, c'était pour contempler des écrans de plus grandes dimensions disséminés dans la Cité.

Naismith poursuivait son chemin. Partout régnait une activité de ruche ; un peu plus loin, il vit un baladin au visage sanglant qu'un robot remorquait. Mais toute la scène lui faisait un peu l'effet d'un rêve.

Que se passait-il en lui ? Il sentait une tension sans cesse croissante, une tension qui avait pris naissance dans la salle de cours multiple de Los Angeles et qui depuis n'avait jamais cessé de progresser. A chaque pas, depuis la mort de Ramsdell, son propre emprisonnement, le meurtre de Wells ensuite... le voyage dans le futur en compagnie des deux Affreux, le séjour dans le cosmonef enseveli, l'arrivée dans la Cité... la tension avait monté implacablement. Il avait l'impression que son corps se dilatait sous la pression interne, au point d'éclater s'il ne trouvait pas un moyen d'apaisement. Il avait le front ruisselant de sueur. Ses bras étaient agités d'un tremblement fébrile. Il y avait quelque chose au plus profond de lui-même, cette force incontrôlable qui s'était emparée de son être dans le cabinet du psychiatre, puis dans le laboratoire de Prell... le noir secret de son existence...

Il lui semblait que la porte était sur le point de s'ouvrir et que son ouverture le détruirait.

— « Qu'est-ce qui vous prend, Shefth ? »

Il leva la tête. Devant lui se trouvait un petit homme adipeux aux vêtements rayés de brun et de vert, qui le regardait avec des yeux anxieux. « Vous ne savez donc pas que son Altesse ne cesse de vous réclamer ? » continua la voix stridente. « Où étiez-vous passé ? Suivez-moi, dépêchez-vous ! »

Naismith se laissa entraîner vers le milieu de la salle où se trouvait rassemblé le groupe le plus important. Tandis qu'ils se frayaient un passage dans les rangs serrés et mouvants de la foule, le petit homme se retourna vers lui et l'exhorta d'une voix que l'émotion rendait haletante : « Vite, vite ! Elle veut vous voir avant l'installation ! »

— « L'installation de quoi ? » demanda Naismith, distrait. Sa pression interne était tellement puissante qu'il pouvait à peine respirer. Sa tête était douloureuse, ses mains froides.

— « La Barrière ! » s'écria le petit homme d'une voix perçante. « Ils vont installer la Barrière d'une minute à l'autre ! Vite ! »

Après avoir franchi le dernier rang des spectateurs, Naismith aperçut la femme grasse et sa suite, groupés autour d'une rangée de grands écrans circulaires. L'un d'eux montrait une vue géné-

rale des ateliers du laboratoire temporel, avec un gnome — Pendell — en gros plan. La grosse femme poussait des exclamations hystériques.

— « Comment, il n'est pas encore prêt ? Dans combien de temps ? Dans combien de temps ? »

— « Encore quelques minutes, Altesse. »

— « Soyez plus précis ! Quelques minutes, quelques minutes !... Combien ? »

— « Guère plus de cinq, si j'en crois mes calculs, » dit le gnome ; il divisait son attention entre l'aristarque et la boîte de commande qu'il tenait entre les mains.

— « Mais je veux savoir *exactement* ! » hurla l'énorme commère. Elle roulait des yeux fous dans un visage jaune. « Faites une incursion dans le temps et donnez-moi le résultat, comme je vous l'ai déjà demandé ! »

L'homme au nez aquilin parut sur l'écran et dit. « Cela court-circuiterait la boucle, Altesse. Cette manœuvre est contraire aux lois temporelles. »

— « Court-circuiter la boucle ! Court-circuiter la boucle ! Vous n'avez que cela à la bouche ! J'en ai par-dessus la tête ! Combien de minutes encore ? »

— « Peut-être trois, » dit le gnome en desserrant à peine les lèvres.

— « Altesse, le piège a fonctionné ! » dit un baladin au visage peinturluré, se précipitant, la mine réjouie. « Les Affreux ont été détruits. Nous nous sommes emparés de leur véhicule temporel ! »

— « Très bien, » dit la femme obèse, momentanément satisfaite. « Combien en reste-t-il à présent ? »

Les hommes qui l'entouraient se penchèrent vers l'un des écrans flottants sur lequel n'apparaissaient qu'un certain nombre de lueurs vertes disséminées çà et là. Quelques-unes s'évanouirent sous les yeux de Naismith.

L'homme le plus proche toucha le bord de l'écran, examina les chiffres qui s'inscrivaient sur le bas. « Sept cent cinquante-trois, Altesse, » dit-il.

— « Parfait. Et combien de Zugs ? »

L'attention du groupe se tourna vers un autre écran similaire, où apparaissaient des points rouge sombre. « Autant qu'auparavant, Altesse, » dit un homme : « Cinq cent quatre-vingt-sept. »

La vieille eut un renâclement d'indignation. « Comment ? Ils sont toujours aussi nombreux ? Je veux savoir pourquoi ! »

— « La Barrière les tuera, Altesse, » lui rappela doucement le gentleman au nez crochu.

— « Alors combien de temps faudra-t-il attendre encore son installation ? » demanda-t-elle.

— « Moins d'une minute, » dit le gnome. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

Dans sa détresse croissante, Naismith avait l'impression que toute l'assemblée avait pris une teinte sordide et passée, que les couleurs s'étaient ternies ; même l'air qu'il respirait, sursaturé de parfums, lui paraissait fétide. Lamentable aboutissement pour la race humaine, pensa-t-il, que cette oligarchie décadente et confite dans sa graisse de petits hommes porcins, égoïstes, ignorants et stupides — moins dignes de survivre que les baladins chargés de les distraire, ou même les techniciens neurasthéniques qui assuraient le fonctionnement de la Cité. Désormais, leur suprématie ne serait plus mise en question jusqu'à la fin des temps... Cette idée lui semblait, de toutes, la plus intolérable.

— « Prêt ! » annonça le gnome.

Il jeta un regard circulaire, les yeux pétillants. Derrière lui, Naismith apercevait les autres techniciens, flottant auprès de leurs machines. Tous avaient le visage tourné vers Pendell.

— « Top ! » dit le gnome, et ses doigts touchèrent la boîte de commande.

Naismith ressentit tout à coup un sentiment d'alarme inexplicable. Une force inconnue semblait comprimer ses poumons ; un étau d'acier lui enserrait le front.

Des cris d'excitation retentirent à ses oreilles. Dans tout le vaste espace, hommes et femmes en costumes bariolés tournaient rapidement les uns autour des autres.

— « Combien reste-t-il d'Affreux ? » cria la vieille femme. « Combien ? »

— « Pas un seul, Altesse ! » répondit un homme avec un accent de triomphe. Sur l'écran, toutes les lumières vertes avaient disparu.

Dans la salle, Naismith vit dériver de nombreux corps à la peau verte, mais pas un seul serviteur vivant.

— « Et combien de Zugs ? » reprit la vieille.

Le silence tomba sur l'assemblée. Sur le second écran, une lumière rougeâtre brillait toujours.

— « Un, » dit à contrecœur l'homme le plus proche. « Un Zug est encore vivant, Altesse. »

— « Imbécile ! » cria-t-elle à l'adresse de Pendell. « Idiot ! Crétin ! Vous avez saboté votre travail ! Pourquoi votre Barrière ne les a-t-elle pas tués jusqu'au dernier ? »

— « Je ne sais pas, Altesse, » répondit le gnome. Un tic contracta sa face, il frictionna ses minces avant-bras. « C'est impossible en théorie, mais... »

— « Mais le fait est là ! » cria-t-elle. « Eh bien, qu'allez-vous faire ? Comment serons-nous en sécurité tant qu'il restera un Zug vivant ? Où est ce Shefth ? Je répète : où est-il ? »

Plusieurs mains poussèrent Naismith en avant. « Le voici, Altesse. »

— « Eh bien ? » dit-elle en plongeant ses yeux fous dans ceux du professeur. « Allez-vous le tuer ? Qu'attendez-vous ? »

Naismith essaya de parler et n'y parvint pas. Son corps était un océan de souffrance ; il distinguait à peine ce qui se passait autour de lui.

Des mains lui palpaient le corps. Il entendit vaguement l'homme au nez crochu qui lui demandait : « Etes-vous malade ? » Naismith parvint à hocher la tête.

— « Non, mais regardez-le ! Regardez-le ! » criait la grosse femme. « Mettez-lui un collier et qu'on en finisse ! »

— « Mais le Zug ? » dit une voix anxieuse. « Qui tuera le Zug ? »

— « Mettez-lui le collier, dis-je ! » répliqua la matrone de sa voix hystérique. « Je ne puis pas supporter sa vue. Mettez-lui le collier !... Tuez-le ! Tuez-le ! »

Naismith subit un moment de tension intolérable, puis un soulagement brusque. Il flottait maintenant dans l'ombre, en sûreté, protégé.

La voix de la femme lui parvint, lointaine. « Eh bien, qu'attendez-vous pour lui passer le collier ? »

Une pause. Une autre voix répondit : « Altesse, cet homme est mort. »

Dans les ténèbres, l'être qui se connaissait sous le nom de Naismith s'éveilla. La mémoire lui revint. Il savait où il se trouvait, ce qu'il était.

Il était vivant, bien que le corps qui se refroidissait rapidement ne le fût pas. Il se souvenait à présent de toutes les choses que « Naismith » avait nécessairement dû oublier.

Il se rappelait avoir tué Wells. Avant cela, il se voyait debout auprès des débris d'un bombardier, s'emparant des papiers de l'un des membres de l'équipage, celui qui lui ressemblait le plus par la taille et par l'âge. Des papiers, une plaque d'identité portant le nom de NAISMITH, GORDON.

Il se voyait encore dénudant le corps, le chargeant sur ses épaules, le jetant dans un ravin et le recouvrant de gravats...

Plus tôt encore, il se souvenait de la première sensation éprouvée — de la chaleur, de la sécurité, du mouvement. Il s'était affublé de pseudo-ganglions, prudemment tout d'abord, puis avec une sûreté et une habileté croissantes. Il avait ensuite connecté son propre système nerveux à celui de son hôte, un guerrier Shefth rentrant tardivement d'une chasse au Zug.

Après cela il avait vu, senti, entendu avec les sens humains de son hôte.

Il était dans la peau du Shefth ; il *était* le Shefth...

Avec un sentiment de satisfaction farouche, il se rendit compte que la partie était terminée. Le plan longuement mûri avait enfin réussi. La connaissance qu'il possédait de ceux de sa race venait d'une source humaine, mais la logique seule lui donnait la certitude qu'il représentait sa race, qu'il constituait une riposte à la Barrière édifiée par les hommes. Enkysté dans un corps humain, sa longueur d'onde cérébrale accordée sur celle d'un cerveau humain, il pouvait franchir cette Barrière. Il était l'unique Zug survivant ; il était lui-même le monstre qu'il avait reçu mission de tuer.

Maintenant, à mesure que les forces lui revenaient, il prit conscience d'un mouvement. Le corps de son hôte était remorqué vers l'extérieur, probablement par un robot. Il attendit, tendu, que le mouvement s'interrompît et que le bruit des voix se fût éteint. Il était évident qu'il avait été placé dans une chambre plus petite, hors de la pièce principale.

Par surcroît de précaution, il attendit encore, mais aucun mouvement nouveau ne se produisit.

Depuis la mort du corps de son hôte, il n'avait cessé d'y injecter des dessicants pour le rendre plus dur et plus fragile dans

la région centrale du torse. Alors il s'arc-bouta, exerça une pression. La lumière pénétra dans sa prison.

Pour la première fois il vit de ses propres yeux, et fut ébloui. Le monde était infiniment plus brillant et plus beau que la perception humaine ne le lui avait laissé entrevoir !

Il constata qu'il flottait maintenant dans un petit compartiment nu, parmi les cadavres de douzaines d'Affreux.

Prudemment, il se glissa par le trou qu'il avait pratiqué dans le corps de son hôte. Il sentit ses membres et ses ailes se déplier, se durcir au contact de l'air.

Une nouvelle rumeur de voix retentit à l'extérieur du compartiment. Il saisit le corps-hôte vide, l'entraîna rapidement vers le fond de la pièce et le dissimula derrière les autres corps flottants. Un moment plus tard, se produisit un choc. Un corps fut projeté brutalement à l'intérieur, suivi par un second. Le premier bredouillait d'une voix fluette et terrifiée : « Non, non, non... »

Il risqua un regard. Sous ses yeux, un robot fixait un collier de mort au cou noueux d'un technicien. Sa tâche terminée, le robot fit demi-tour et s'éloigna. Il entraînait toute une grappe de colliers métalliques.

Le technicien s'efforçait vainement de se débarrasser de son collier. Des larmes brillaient dans les yeux du petit homme. Au bout d'un moment, il se retourna avec un bruit étouffé et suivit le robot.

L'être qui s'appelait Naismith *attendait* farouchement. Maintenant que les Shefths et les Affreux étaient liquidés, les dirigeants de la Cité étaient évidemment en train d'éliminer les techniciens — et peut-être les baladins. Quelle que fût l'éventualité, Naismith attendait toujours. Il ne pouvait faire autrement.

Pendant les premières minutes, il demeurait faible et vulnérable, proie facile pour un homme résolu et armé.

De temps en temps, il éprouvait prudemment ses ailes. Les membrures incurvées commençaient à durcir, les membranes à sécher. Il fléchit ses membres préhenseurs et regarda ses écailles cuirassées aller et venir dans leurs logements. La force et la vitalité commençaient d'affluer dans son corps. Bientôt...

Ses réflexions furent brutalement interrompues : un autre robot venait de pénétrer dans la pièce. Naismith fut légèrement bousculé et vit les cadavres des Affreux s'agiter et tourner, puis pénétrer dans le couloir à la suite du robot.

Naismith fut entraîné par le même champ de force. Parvenu à l'extérieur, il s'aperçut que le petit groupe dont il faisait partie, était rejoint par un autre, considérablement plus important. Tous les cadavres des Affreux étaient évidemment rassemblés pour être conduits au dépotoir. Naismith aurait facilement pu se libérer de la faible attraction qui le maintenait prisonnier, mais il courait moins de risques d'être découvert en demeurant à sa place. D'autre part, si son sens de l'orientation ne le trompait pas, le cortège se dirigeait précisément dans la direction où il voulait aller.

D'autres groupes de cadavres venaient sans cesse s'ajouter au premier, mais toujours en tête du cortège, et c'est seulement alors qu'ils traversaient une vaste enceinte qu'un individu remarqua Naismith.

— « Regardez !... C'est un Zug, n'est-ce pas ? » dit-il d'une voix éteinte. « Même dans la mort, il est toujours effrayant ! »

— « Oui, et encore nous ne le voyons pas sous son véritable aspect, » répliqua une autre voix. La procession s'éloigna et la voix se perdit dans le lointain. « Mais si nous avions un viseur pour le regarder... » Une pause. « Willot, que fait ici un Zug mort, dans la *Cité Nouvelle* ? »

Naismith n'attendit pas plus longtemps. Déployant brusquement ses ailes, il quitta la grappe de cadavres et fonça droit à travers la salle, vers la porte la plus proche.

Derrière lui, des cris retentirent, tandis qu'il prenait de la vitesse. Devant, un petit groupe d'hommes gras, aux oripeaux bariolés, lui barraient le passage. Il fondit sur eux comme une furiée, les faisant voler en tous sens, meurtris et les os rompus. Puis il se trouva devant la porte, pensant à sa destination.

Il plongea dans l'atelier des techniciens.

Là, tout n'était que confusion... Les machines sans surveillance flottaient au hasard, des appareils non identifiables dérivaient par grappes. Quelques techniciens étaient encore visibles, dont la plupart portaient le collier de mort. Parmi ceux dont le cou était encore vierge du sinistre ornement, l'un était poursuivi par un robot.

Les souvenirs diffus de son récent rêve s'éclairaient à présent. Naismith se souvint d'avoir quitté le compartiment à la dérobée, de s'être rendu dans les ateliers ; il avait capturé et maîtrisé

l'un des techniciens. Il l'avait coiffé d'un casque cérébral et lui avait soutiré de force le seul secret qu'il voulait connaître.

Maintenant il se dirigeait directement vers une petite porte, à demi dissimulée derrière les machines flottantes. Il l'ouvrit d'une impulsion mentale, plongea.

Un gnome se trouvait devant lui, dans le tube étroit, formant impasse. Il avait déjà réussi à ouvrir le panneau extrême et il tourna un visage ricanant vers Naismith ; puis ses yeux s'agrandirent et son visage devint livide.

Naismith le tua d'un seul coup, repoussa son cadavre de côté et reporta son attention sur le tableau de commande.

C'est là, soigneusement dissimulé et gardé, que se trouvait le système de contrôle central de tous les appareils automatiques qui rendaient la vie possible à l'intérieur de la Cité : générateurs d'air, synthétiseurs, armes automatiques, robots.

Naismith examina soigneusement les cadrans. Quelques-uns portaient le symbole de la mort, ce qui signifiait que leur réglage ne pouvait être modifié sans provoquer la mort de l'opérateur — sous-ordre qu'il fallait sacrifier à chaque fois que le besoin s'en faisait sentir. Ici se trouvaient les commandes des champs de force qui constituaient les murs de la Cité Nouvelle. La précaution se justifiait.

D'autres, d'une couleur légèrement différente, portaient également le symbole de mort ; ce n'était là qu'un épouvantail, et Naismith les manipula sans aucune hésitation. Il déconnecta toutes les armes automatiques en service dans la Cité, neutralisa les robots et ouvrit les grilles séparant la Vieille Cité de la Nouvelle. Puis, manœuvrant avec plus de lenteur, il ouvrit le panneau et modifia les signaux psychiques requis pour permettre l'approche du tableau de commande. C'est seulement après avoir pris cette précaution qu'il put se livrer à de nouveaux réglages du dispositif général.

Il découvrit quelques provisions dans le couloir et prit une légère collation qui apaisa momentanément sa faim. Puis, sans se presser, il repartit par où il était venu et commença le tour de la Cité.

Partout, les Lenlu Din le regardaient passer, le visage défait, silencieux et tremblants. Ceux qui se trouvaient les plus proches des entrées, fuyaient à son approche comme une volée de moi-

neaux ; les autres ne tentaient même pas de fuir et demeuraient sur place, immobiles et passifs, les yeux écarquillés.

Il s'arrêta pour examiner sa propre réflexion dans le disque argenté d'un miroir. C'était étrange et cependant parfaitement naturel de se regarder, de voir cette pâle et fantastique silhouette, ces yeux étincelants dans le masque inhumain. Il fléchit ses grands bras et les membres préhensiles plus petits ; puis il manœuvra la queue et vit paraître l'aiguillon acéré.

Il poursuivit son chemin, donnant de nouveaux ordres aux robots. Dans la salle de réunion, il tomba sur un petit groupe dont les membres travaillaient frénétiquement autour d'un instrument à l'aspect familier.

Ils se dispersèrent à son approche, et il déchiffra le message qu'ils s'efforçaient de lancer dans le passé : « DANGER — UN ZUG VIVANT. NE PAS ENVOYER SHEFTH. » Une lampe clignotait sur la machine. Le message n'était pas terminé. Il coupa le contact et poursuivit son chemin.

Il était dans la place, tous leurs efforts n'y pourraient rien changer. Cette évidence s'était imposée dès le début, mais s'ils voulaient essayer... A leur aise !

Le vaste réseau de couloirs et de galeries dont était faite la Cité Nouvelle absorbait son attention ; il commençait l'inventaire des trésors contenus dans son nouveau domaine et cette tâche lui demanderait bien des mois. Pourtant, les foules silencieuses, les kilomètres d'archives et de capsules de renseignements, ne lui procuraient pas la satisfaction qu'il avait espérée. Il mit longtemps à découvrir l'origine du malaise. La personnalité fantôme de l'homme Naismith en était la cause. Elle pesait sur ses épaules comme s'il avait porté un invisible manteau. Il fit des efforts violents pour chasser cette hantise, mais en vain.

Maintenant qu'il en était conscient, ce sentiment était plus oppressant que jamais. Déconcerté, il s'arrêta et demeura suspendu dans les airs. Toutes les pensées que Naismith avait conçues, toutes les sensations qu'il avait éprouvées pendant les mois qu'avait duré leur cohabitation, se trouvaient enregistrées dans son cerveau. Non seulement, il se souvenait de Naismith, mais il était Naismith. Il était un membre de la race des conquérants ; et d'autre part, il était également un homme.

Il fit un violent effort mental pour se libérer de cette personnalité fantôme, mais elle s'accrochait obstinément à lui, comme

le spectre d'un membre amputé. A quoi bon se répéter que Naismith était mort, puisque son fantôme habitait son esprit — non, pas son fantôme, mais sa personnalité bien vivante.

Une colère soudaine le fit pivoter sur lui-même et les petits bonshommes dodus s'éparpillèrent dans toutes les directions. C'étaient donc là les dirigeants de l'ultime Cité terrestre, les héritiers d'une évolution humaine quatre cents fois millénaire ? Ces petits parasites bouffis, égoïstes, névrosés et cruels ?

Leur race a produit quelques grands hommes, dit une voix intérieure.

Des grands hommes dans ce troupeau gélatineux ? Pas un seul, dussent-ils vivre un million d'années.

Et pas sous ta férule.

Auraient-ils mieux réussi si je les avais abandonnés à leur propre initiative ?

Non, aucun espoir pour eux, peut-être même pas pour les techniciens. Et pour les baladins ? Oui, les baladins avaient peut-être de l'avenir.

Ils sont ma propriété, dit-il avec orgueil.

Ce sont des êtres humains.

Le doute et la confusion se partageaient son esprit. En désespoir de cause, il se tourna vers le plus proche robot, boîte en forme de sarcophage, décorée de figures géométriques rouges sur fond or et argent. « Dites-moi en deux mots : Qu'est-ce qu'un être humain ? »

Le robot ronronna, cliqueta. « Un être humain, » dit-il, « est une potentialité. »

Il réfléchit un moment, puis fit un geste. Le robot s'éloigna.

Les baladins méritent leur chance, dit la voix intérieure.

Non.

Un nouveau robot s'approcha ; il le reconnut pour l'avoir déjà envoyé en course dans la Vieille Cité.

« Seigneur, je n'ai trouvé aucun maître vivant, mais j'ai prélevé les œufs sur leurs corps, comme vous me l'aviez ordonné. Ils ont été confiés aux techniciens des laboratoires de biologie. »

Il le congédia d'un geste et le robot s'en fut. Il continua son tour d'inspection. Partout, les yeux désespérés des petits hommes adipeux le suivaient lugubrement.

Malheur au vaincu, dit la voix intérieure. Parlait-elle au nom de Naismith ou de lui-même ?

Avec un sentiment de panique, il découvrit qu'il était incapable de faire la distinction. Les deux personnalités n'en faisaient qu'une. Il était tout triomphe et maîtrise et, à la fois, tout regret et commisération.

Accorde-leur la vie, donne-leur une chance, dit la voix.

Où ?

Où, sinon sur Terre ?

Naismith s'immobilisa au souvenir de la mer d'herbe verte, sous un ciel semé de nuages.

Un petit homme en blanc s'approcha.

— « Maître, avez-vous des ordres à me donner ? »

— « Oui. Trouvez-moi les baladins Liss et Rab. » L'homme hocha la tête avec empressement et détala. Naismith fit un signe au plus proche robot. « Apportez-moi un véhicule. »

L'automate disparut. Il demeurait immobile dans l'espace, oublieux du mouvement et de la couleur, autour de lui, étonné du dessein qui se faisait jour dans son esprit. Un Zug pouvait-il éprouver une passion miséricordieuse et demeurer un Zug ?

Le robot ramena tout d'abord la boîte de commande, puis les baladins apeurés, désespérés.

Naismith saisit le coffret. « Approchez-vous et ne craignez rien, » dit-il aux deux baladins. « Nous allons nous rendre sur la Terre. »

— « Sur la Terre ? Je ne comprends pas, » dit Liss-Yani.

— « Est-ce là que vous avez l'intention de nous exiler ? » éclata Rab. Il se tourna vers la jeune fille. « Laissez-le faire, » ajouta-t-il rageusement. « Cela vaut mieux que de rester ici pour lui servir de pâture. »

Liss-Yani pâlit. Après un moment d'hésitation, elle se rapprocha et Rab l'imita. Naismith effleura les boutons de commande. La bulle de force bleue surgit autour d'eux ; la salle s'éloigna. Ils franchirent un mur, puis un autre... et enfin un troisième. Ils se trouvaient dans l'espace, sous la froide majesté des étoiles.

L'aube jetait ses premiers rayons sur la plaine herbeuse et le ciel glauque s'illuminait à l'Est de feux jaunes. Le soleil surgit au-dessus des montagnes, pareil à une orange sanguine.

Naismith fit un geste et la bulle disparut. Les deux baladins lui lancèrent un regard impassible et s'éloignèrent dans l'herbe humide de rosée. Au bout de quelques pas, leurs mains se joignirent.

— « Attendez ! » leur cria Naismith. Ils se retournèrent. « A quelle distance s'étend l'influence de cette machine ? »

— « Environ huit cent mètres, » répondit la jeune fille, maussade.

— « Dans ce cas, si je l'emmène au-delà — ou mieux, si je la déplace dans le temps — vous mourrez ? »

— « Vous le savez parfaitement ! »

— « Alors, regardez. » Naismith reforma la bulle. Il enfonça et tourna doucement le bouton de commande du temps.

Les deux silhouettes silencieuses s'évanouirent ; la plaine frémit, s'assombrit, s'illumina sous les rayons du soleil, s'assombrit encore. Naismith tourna délicatement le bouton dans l'autre sens. La même séquence se reproduisit à l'envers, comme un film projeté à contresens.

Les deux silhouettes reparurent, puis une troisième, Naismith lui-même, battant des ailes à quelques mètres au-dessus et tenant la machine entre ses membres préhensiles.

Invisible dans sa bulle, il assista à son propre départ, vit les deux baladins se raidir, s'accrocher l'un à l'autre, se séparer, ouvrir les yeux et regarder autour d'eux, émerveillés.

Il attendait toujours. Bientôt, ils se risquèrent à faire quelques pas dans l'herbe, en s'interpellant mutuellement, aspirant l'air à pleins poumons. L'aube embrasait maintenant la moitié du ciel ; des oiseaux chantaient dans la plaine.

Naismith fit descendre la bulle, l'amena en synchronisme de phase, la fit disparaître. Les deux humains ne le virent même pas.

— « Liss... Rab ! » appela-t-il.

Ils tournèrent vers lui des visages incrédules. « Il ne nous a pas tués ! » dit Liss-Yani. « Je crois rêver ! »

— « Tu ne rêves pas, » lui dit-il.

— « Mais alors... » Elle poussa un soupir et n'acheva pas la phrase commencée.

— « On nous avait dit que c'était vous autres Zugs qui suscitiez l'illusion, » dit Rab.

— « On vous avait également dit que nous étions des monstres hideux, » répliqua sèchement Naismith. « Quelle est la chose la plus facile... créer une illusion que vos yeux peuvent percevoir, ou susciter une hallucination qui n'est visible qu'à travers un viseur ? »

Ils le contemplaient avec des yeux ahuris. « Est-ce donc là votre forme véritable ? » risqua Liss-Yani.

— « Je n'en possède pas d'autre. »

— « Et tout ceci est bien réel ? »

Naismith ne répondit pas. Ils formaient décidément un beau couple, pensa-t-il, surtout la femelle ; il serait intéressant de les faire procréer, pour voir... Il s'interrompit. Cette idée venait-elle du Zug, ou de l'homme ?

Ni de l'un, ni de l'autre, mais des deux à la fois... et combien il était curieux de constater que cet agréable détachement, à mi-chemin entre l'ardeur et l'indifférence, n'était possible qu'à cette créature mythologique qu'il était devenu...

— « Mais quelles raisons auraient-ils eues de se livrer à semblables manœuvres ? » demanda Rab.

— « Dites-moi, lorsqu'il vous arrivait de quitter la Cité pour accomplir quelque mission, vous est-il jamais venu à l'esprit de demeurer sur terre ? »

— « Souvent, » répondit Liss, les yeux pétillants.

— « Pourquoi n'en avez-vous rien fait ? »

— « Si nous étions demeurés dans le passé, cela aurait changé l'histoire, changé la Cité — c'était impossible — nous aurions court-circuité la boucle. »

— « Pourquoi ne vous êtes-vous pas installés ici, dans votre propre présent ? »

Les deux jeunes gens échangèrent un regard.

— « Ils nous avaient fait croire que c'était un désert, » dit Rab.

Naismith pencha la tête. « Maintenant nous allons rentrer à la Cité, » dit-il. « Vous préviendrez les autres baladins. Vous les rassemblerez. Je vous remettrai des véhicules, des outils, des archives, tout ce dont vous aurez besoin. »

Ils s'avancèrent lentement vers lui.

— « Qu'est-ce qui vous fait agir ainsi ? » demanda Liss.

— « Vous ne comprendriez pas, » répondit Naismith.

A dire vrai, il comprenait à peine lui-même. Mais tandis qu'il se promenait parmi la foule brillante, au milieu de la grande salle, prêtant l'oreille à la musique et au bruit des conversations, sentant sur lui les regards respectueux des Lenlu Din, il avait

l'impression, à la suite de circonstances relevant à la fois du hasard et d'interventions de sa volonté, de s'être inscrit avec une harmonieuse précision dans le Grand Dessein.

L'univers, pensait-il, avait toujours tendance à prendre le moyen terme entre des excès opposés : une vie trop longue et une vie trop courte, l'intelligence et la stupidité crasse, la bonté et la cruauté. La tapisserie de l'existence se déroulait suivant un rythme immuable et n'aurait jamais de fin.

— « Seigneur, » dit un robot en s'approchant, « les derniers des Lenlu Din sont actuellement en traitement dans la chambre d'or. Dans une heure, ils auront tous subi la cure, selon vos instructions. »

Naismith le renvoya et le regarda s'éloigner parmi les oisifs amateurs de plaisir. Il avait faim et trouvait de l'agrément à cette sensation ; dans une demi-heure, il se mettrait à table avec un excellent appétit. Après tout, cette méthode était la meilleure. Aux temps anciens, un Zug aurait bondi sur sa victime et l'aurait dévorée sur-le-champ. Aujourd'hui...

Il entendit soudain les cris stridents de la vieille femme, émanant d'un groupe situé à quelques centaines de mètres... plus furieuse et plus hystérique que jamais. D'autres voix s'efforçaient de la calmer. Tout était donc normal, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Naismith s'approcha ; les petits hommes aux habits chatoyants, s'effacèrent respectueusement devant lui. Même la vieille folle interrompit ses glapissements et s'inclina.

— « Altesse, » dit Naismith, « auriez-vous oublié que vous allez incessamment vous retirer afin de goûter la paix d'une méditation prolongée ? »

— « Vraiment ? Vraiment ? » dit-elle d'une voix incertaine. « Et quand dois-je partir ? »

— « Incessamment, » répondit doucement Naismith en faisant signe à un robot qui passait. « Conduisez Son Altesse à ses appartements. »

— « Mais ne vais-je pas m'ennuyer ? » demanda-t-elle en se laissant entraîner.

— « Pas le moins du monde, » dit Naismith qui s'éloigna dans une autre direction.

Trois petits hommes adipeux, qui évoluaient bras dessus, bras dessous, le croisèrent en lui lançant des regards respectueux. A

leurs yeux, il n'était pas un monstre, mais un conseiller respecté et un guide. L'absence des baladins ne les troublait pas le moins du monde ; drogués, hypnotisés, ils avaient oublié jusqu'à l'existence de cette caste, comme tout le reste d'ailleurs.

Ils n'étaient plus que du bétail.

Etait-ce là miséricorde ? Alors un Zug pouvait être miséricordieux. Etait-ce cruauté ? Alors la cruauté était humaine.

... Mais la partie n'était pas jouée. Naismith s'en rendait compte à présent. La destinée poursuivait son cours dans ce petit coin sans importance, perdu dans l'univers des étoiles.

Ici, dans ce monde fermé de la Cité, il savourait son triomphe — il tenait le pouvoir suprême. Cependant il était heureux de penser qu'en bas, sur la Terre, l'espèce humaine était encore libre, qu'elle évoluait selon ses propres lois.

Il était agréable de penser que dans mille ans, ou dix mille, Zugs et hommes pourraient à nouveau se rencontrer et cette fois unir leurs dons pour accomplir un dessein plus grand. Avant d'y parvenir, les millénaires succéderaient aux millénaires, mais Naismith et ses pareils avaient tout le temps devant eux.

Car Dieu n'est pas né en un jour.

FIN

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The tree of time.

P.M. HUBBARD

Ce que dit la Mère

Au sommet de la colline, au centre des cercles de monolithes, la Mère est revenue, tout comme avant, juste après le Feu. Ses ordres sont implacables et cruels ses Chasseurs...

La jeune femme s'arrêta à mi-chemin du sommet de la colline, reprenant avec peine sa respiration à cause du fardeau supplémentaire qu'elle transportait. De la main, elle s'abrita les yeux car le soleil couchant flamboyait à l'horizon. Juste au-dessus d'elle se dressait le premier cercle des hautes pierres, aux contours adoucis par les flots de lumière vert et or. Ce cercle-là avait été restauré et ne datait que d'un ou deux siècles. Le cercle du milieu était un mélange. Quant aux grandes pierres au sommet de la colline, elles existaient depuis le temps où la Mère était ce qu'elle était redevenue.

On ne l'arrêta pas au premier cercle, ni même au second. Elle venait de l'extérieur, mais elle était une de celles qu'on n'arrêtait pas. A l'intérieur du second cercle, elle se reposa de nouveau, la main au côté, hors d'haleine une fois de plus. Puis elle entreprit de monter la dernière partie de la pente, fit les gestes requis et descendit dans l'obscurité sous l'énorme linteau de pierre. Elle s'assit sur la pierre usée et attendit.

La Mère parla immédiatement : « Votre père est mort, Madi. Avez-vous quelqu'un d'autre ? »

— « Personne sur la liste, Mère. »

— « Alors que voulez-vous ? »

Madi le lui dit. La Mère ne répondit pas, et, après quelques instants, Madi répéta sa question. Mais elle n'entendit plus rien. Une ou deux fois, l'obscurité frémit comme si la Mère allait parler, mais rien ne vint. Madi remonta à l'air libre.

Le soleil s'était couché. Les vieilles disaient qu'au siècle précédent, les couchers de soleil étaient plus longs et plus brillants.

Ils n'avaient fait que ternir au cours des jours, depuis le Feu.

Quand il la vit entrer, son mari jeta hâtivement un mouchoir sur ce qu'il était en train de faire. « S'amuser à des bêtises pareilles, » dit-elle, d'un ton méprisant, tandis qu'il détournait les yeux, confus. « Vous retournez à l'obscurantisme. Pourquoi ne marchez-vous pas tous sur la tête ? L'effet serait peut-être le même ? »

Il la regarda d'un air boudeur, les mains derrière le dos. « Je ne crois pas. » Sa voix était rauque. « Nous en parlions justement aujourd'hui, au travail. Je ne crois pas que ce soit mal, pas nécessairement. On a fait ça pendant des années. » Il se leva. Il était mince et nerveux ; instinctivement, il rentra le ventre, faisant ressortir les muscles pectoraux, et tendit la jambe pour arrondir le mollet. Elle éclata de rire.

— « C'étaient les hommes qui faisaient ça. Et même eux ont fini par reconnaître que c'était un tort, cela même avant le Feu. Mais jamais depuis. Et nous n'allons pas y revenir, uniquement parce que ça vous amuse. Mon père est mort. »

— « Oh ! je suis désolé. Juste au dernier moment. Quelle déception pour vous ! Est-ce qu'ils ne peuvent pas vous donner un nom pris sur la liste publique ? »

Elle secoua la tête et sourit. Il posa sur elle un regard interrogateur, mais elle lui tourna le dos et sortit.

Quand elle avait choisi une fille, elle était allée trouver son père pour obtenir son consentement. Il avait déjà été inscrit sur la liste comme étant un sujet acceptable pour un consentement et était assez content de savoir que son nom ne mourrait pas avec lui. Aucun de ceux qui étaient inscrits sur la liste ne trouvait la vie très intéressante, bien qu'ils n'aient pas à se plaindre. Aussi les consentements étaient-ils disponibles bien qu'ils fussent, généralement, gardés pour les amis et les parents. Le Bureau des Echanges et Egalisations qui s'en occupait avait pour politique de refuser de maintenir une liste publique importante et il fallait de bonnes raisons pour faire accepter un nom comme étant disponible. Si une femme décidait d'avoir un enfant, elle savait qu'il lui fallait procéder à un échange privé. Et, dans la classe de Madi, cela signifiait le consentement d'un homme pour une femme.

L'employé derrière son guichet l'accueillit avec une prudence étudiée. S'il ne la connaissait pas de vue, il savait ce que signifiaient les vêtements. Il fallait faire attention. Elle dit : « Mon père était sur la liste et avait donné son consentement, mais il est mort. »

Il émit un grognement de sympathie, et son regard se chargea d'anxiété. « Je suis désolé, madame. Nous ne pouvons accepter, comme vous le savez. Les règles sont très strictes et nous n'osons pas faire d'exceptions. »

— « Je le sais, » dit-elle.

— « Vous pourriez peut-être nous désigner un autre nom sur la liste ? Il faudra qu'il y ait consentement, naturellement, mais je suppose que vous pourriez trouver un arrangement quelconque. »

Elle secoua la tête une seconde fois. « Je veux parler à la Conservatrice des Actes, » dit-elle.

— « Euh... je ne sais pas. Je pourrais demander si la Conservatrice des Actes peut vous recevoir. »

— « Maintenant, » dit-elle.

— « La liste publique ? » dit la Conservatrice des Actes. Elle regardait la jeune femme avec une indifférence totale ; non pas qu'elle manquât de cordialité, mais on sentait que cela ne la concernait pas. « Je ne crois pas que ce soit possible. Cette fille n'avait pas été demandée, n'est-ce pas ? »

— « Non, c'était moi qui l'avais choisie. »

— « Elle est de votre mari ? »

— « Oui. Je l'ai choisi, lui aussi, comme une imbécile. Il lui reste deux ans. »

— « Vous êtes des nôtres. Vous parlez à la Mère. Lui avez-vous parlé de ça ? »

— « Elle sait, oui. Je lui ai dit ce que je voulais. Elle n'a rien dit. »

La Conservatrice des Actes ouvrit les mains en un geste d'impuissance. « Je ne peux pas rendre un nom disponible, Madi, pas avec une dispense ordinaire. Vous savez ce qu'est la loi, et vous savez pourquoi il en est ainsi. Il nous faut une vie pour une vie, même avec les morts naturelles. Des cas semblables arrivent souvent, en fait. Une fois que les gens de la liste laissent leur nom continuer, ils ont tendance, même avec la meil-

ıeure volonté du monde, à mourir de mort naturelle. C'est une chose difficile à combattre. De toute façon, nous sommes ici pour rendre les choses difficiles et non pour les faciliter. » La Conservatrice des Actes se leva et lui adressa un regard froid. « A moins que vous n'obteniez un Consentement Spécial. Ce serait acceptable, mais ce n'est pas facile. Vous connaissez les conditions. »

Il était en train de faire des exercices dans la cour, balançant des poids à bout de bras, pliant les bras et les étendant. Il s'était huilé tout le corps et ses muscles jouaient comme des cordes bien graissées. Il était si beau que le cœur de Madi sauta dans sa poitrine quand elle le vit. Elle dit : « Cessez donc de faire la roue, et rentrez avec moi. » Il fit quelques manières avant de la suivre. Son corps mince et bien proportionné faisait ressortir davantage la difformité de la silhouette de la femme enfouie dans ses vêtements qui marchait devant lui.

Il dit : « Etes-vous allée au B.E.E. ? Est-ce qu'on vous a donné un nom ? »

— « J'y suis allée, oui. J'ai vu la Conservatrice des Actes. Elle n'a rien pu faire. On ne peut pas rendre disponible un nom de la liste pour un enfant choisi comme ça. »

— « Mais quand vous l'avez choisie, votre père était disponible, et il avait consenti. Vous ne pouviez pas savoir qu'il allait mourir avant de mort naturelle. »

— « Oui, mais malgré ça, ils ne peuvent pas accepter. Il leur faut un autre consentement, ou c'est à l'enfant de disparaître. »

— « Heu... vous ne connaissez personne sur la liste à qui vous pourriez demander ? »

— « Non. Vous en connaissez, vous ? »

— « Non. Evidemment, non. Comment le pourrais-je ? Mais vous, vous connaissez tout le monde. Vous êtes une des leurs. Est-ce que quelqu'un... ? »

— « Et pourquoi quelqu'un ferait-il ça ? »

Il était en train de se regarder dans la glace murale, remuant légèrement les bras pour voir les muscles saillir sous la peau. Il l'écoutait à peine. « C'est le match, demain, au travail. Croyez-vous que j'aie une chance ? Vous ne croyez pas que j'ai un peu engraissé ces derniers temps ? »

— « Un Consentement Spécial ferait l'affaire, » dit-elle.

— « Quoi ? » Maintenant, il écoutait. « Et qui va vous donner un Consentement Spécial ? » Elle le regarda silencieusement. Il eut un rire contraint. « Pas moi, en tout cas. Il me reste deux ans, madame, avant d'être sur la liste, et vous le savez bien. »

— « C'est votre enfant. »

— « Mon enfant ? Uniquement parce qu'il vous était impossible de le faire entièrement seule. Autrement... » Il lui jeta un regard aigu. « Je ne suis pas si bête que ça, vous savez. Je sais bien pourquoi vous m'avez choisi et à quel usage je suis réservé. Mais on ne peut pas tout avoir. Les hommes sont ce que vous avez fait d'eux. Vous ne pouvez pas faire peser sur nous une responsabilité que vous seriez les premières à vouloir nous retirer en d'autres circonstances. »

Elle se tourna vers lui, les yeux étincelants de colère, et parla d'un ton glacial. « Vous avez parlé avec quelqu'un — les autres hommes au travail, je suppose. On parle trop là-bas. »

Il se mit à bouder et elle ne put rien en obtenir de plus. Elle sortit et se tourna vers l'ouest, dans la direction de la colline, et du mamelon herbeux ou vivait la Mère.

Les collines volcaniques semblaient clore d'une grise muraille la végétation qui luttait pour s'en libérer. Tous les ans, ou tous les deux ans, les arbres, chassés par la fourmilière des hommes et par leur industrie, montaient à l'assaut d'une autre colline. Un jour viendrait où il n'y aurait plus que du vert, aussi loin que la vue pourrait porter. Mais l'esprit savait que le gris continuait au-delà des collines, l'esprit le savait et cette seule idée le révoltait. Mais c'était seulement les hommes qui pensaient à cela.

L'un d'eux dit : « J'ai pensé. »

C'était cela qu'ils partageaient. Les femmes réfléchissaient, prenaient les décisions, organisaient, selon l'inexorable survivance des coutumes des ancêtres ; les hommes, dans les moments creux, étaient libres de penser.

« La Mère est revenue, » dit-il. « Cela, nous le savons. Autrefois, elle était tout, puis elle n'a plus rien été. Maintenant, de nouveau, elle est tout. Je crois que moi, je sais pourquoi. Je pense qu'il y a eu, tout d'abord, trop peu de gens dans un monde trop grand. Le monde serait à leurs pieds si seulement ils avaient pu survivre, mais ils étaient vulnérables. L'expansion était tout

pour eux. De là, la Mère. Elle était également la Tueuse, comme toujours, mais à cette époque la création était tout.

» Au stade suivant, le monde s'était un peu peuplé. Et alors, toutes les difficultés venaient des autres. Il fallait combattre et il fallait s'installer au lieu de se contenter de subir. Le Père alors remplaça la Mère. C'est ce qu'on appelle maintenant l'obscurantisme. Toute cette période pendant laquelle le Père était à la tête. Et tout allait très bien pour nous à cette époque-là. Ça a duré jusqu'au Feu, quoiqu'elles prétendent que la Mère était revenue, même avant. Depuis le Feu, c'est de nouveau la Mère. Il fallait qu'il en soit ainsi. Maintenant, c'est de nouveau l'expansion. Mais ce n'est pas seulement l'expansion. C'est la multiplication de par les lois. La Mère et la Tueuse travaillent ensemble. Le B.E.E. vous comprenez ? C'est la clef de tout. C'est la Mère qui est derrière. Nous le savons tous. Mais qu'on nous en donne le temps et que nous ayons assez de place, et le Père reviendra. Pendant ce temps-là, nous pouvons penser. On ne peut nous en empêcher. Elles ne peuvent pas voir au-delà des collines comme nous. Et qui plus est, elles le savent et nous en veulent. Le Père reviendra. Personne ne le verra, bien sûr, mais nous savons tous que cela arrivera. En attendant, elles sont ce qu'elles sont. »

Le ciel se colorait du côté du couchant, mais les hommes, fatigués du dur labeur qu'ils étaient obligés d'accomplir mais ne pouvaient organiser, restaient assis, les yeux fixés au-dessus des toits, sur les arbres verts et le cercle de collines grises au-delà. Ils pensaient. Et ils n'apportaient jamais de conclusion à leurs idées extravagantes, et demeuraient silencieux.

Il entendit sonner la trompe quand il arriva au pied de la pente grise, et il regretta d'être venu si loin. Quelque chose l'avait excité, avait exercé une pression dans son esprit, mais sans se faire toutefois clairement comprendre, et puis le désir d'être son propre maître l'avait entièrement dominé. Et maintenant, il était trop tard. Il savait bien ce que c'était. On l'avait influencé, de là-haut, du sommet central de la colline. Madi était des leurs. Elle pouvait organiser cela. Car autrement, il n'aurait jamais pu venir si loin, pas à une heure aussi tardive. Sûrement pas. Les cultivateurs et les équipes de réhabilitation avaient depuis longtemps plié bagage pour regagner la ville. Tout était immobile sur la

toile de fond verte, aussi loin que la vue pouvait porter, et il ne pouvait rien y avoir dans les collines grises. Le ciel avait perdu son éclat ; il devenait sombre. La trompe se fit de nouveau entendre et il commença à courir.

Il courait beaucoup plus vite que les autres, mais les autres ne se lasseraient pas. C'était les chasseurs de la Mère, et leur esprit ne leur appartenait plus. L'essentiel était de courir dans la bonne direction et de ne pas se laisser acculer en un lieu où ils pourraient le rattraper. Il savait ce qu'on lui ferait s'il était pris. Il avait connu deux hommes qu'on avait trouvés comme ça. Les autres, les chasseurs, il ne les avait vus qu'une fois. Silhouettes trapues et fugitives qui passaient à l'horizon, groupées par deux ou par trois. Ils couraient avec les genoux en dedans, même pour le galop. Devant eux, la haute silhouette de l'homme terrorisé courait sans effort apparent, courait pour échapper à la mort.

S'ils avaient suivi sa piste à l'odorat comme les chiens, il aurait pu courir toujours en ligne droite, mais ils s'étaient divisés et certains se trouvaient maintenant devant. Cela faisait plusieurs minutes qu'il courait, quand il se retrouva sur la cendre grise. Le son de la trompe était presque devant lui. Il retourna sur ses pas, essaya de se repérer dans la lumière déclinante et se mit à courir comme il n'avait jamais couru de sa vie.

Aux premières maisons, il perdit le souffle. Les trompes sonnaient de chaque côté. Les chasseurs étaient tout à fait silencieux ; on n'entendait que leur respiration. L'ouverture était noire dans le crépuscule. Il s'y précipita. La porte se referma derrière lui. A l'intérieur, l'obscurité était totale. Il entendit des pieds nus battre le sol tout autour de la maison. Ils s'arrêtèrent et quelque chose mit le nez contre la porte et renifla. Il y eut un long soupir suivi par un éclat de rire, aigu et grinçant, et les pieds reprirent leur ronde autour de la maison.

Quelqu'un tira le verrou doucement à l'intérieur ; il retint sa respiration pour mieux écouter. Puis il éclata en sanglots, écroulé dans l'obscurité, la tête dans les mains. Les deux années qui lui restaient lui importaient peu, maintenant. Cela ne valait pas la peine. « Renvoyez-les, » dit-il. « Je ferai ce que vous voudrez, mais ne les laissez pas entrer. »

Elle ouvrit la porte. Il y eut un bruit de pas soudain plus pressés, soudain arrêtés dans leur élan, et de multiples soupirs longs et aigus. Madi leur parla, employant des mots qu'il ne

pouvait comprendre. Elle était des leurs. Elle détenait l'autorité, et connaissait l'ancien langage. Elle sortit et ferma la porte derrière elle. Il entendit sonner la trompe encore deux fois, mais très loin.

— « Oui, madame, » dit l'homme derrière le guichet, « tout est en règle. Nous avons eu votre Consentement Spécial et nous nous en sommes déjà occupés. Voulez-vous voir la Conservatrice des Actes, madame ? »

— « Non, non, puisque tout va bien. Je n'ai pas le temps. » Elle reprit difficilement sa respiration et se plia en deux. L'employé, le regard brillant, le visage indéchiffrable, ne la quittait pas des yeux. Quand elle fut remise, elle sortit, marchant avec précaution vers un but précis, vers le grand dôme vert au centre du monde. En arrivant au premier cercle, elle tomba, mais elle ne faisait pas partie de ceux qu'on abandonne à terre, et on vint la chercher.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Special consent.

JIM HARMON

Les profondeurs

Quelque part sous la Terre, entre deux villes-terminus, le train qui traverse le globe s'est arrêté. La catastrophe est imminente... Sur ce thème, qui aurait pu donner lieu à un récit d'action, Jim Harmon, auteur de la jeune génération américaine, a développé une nouvelle curieuse, toute en résonances subconscientes et en symboles, à l'atmosphère originale et déroutante.

« On ne peut pas savoir ce que signifie « avoir le moral à zéro », avant d'être descendu dans les Profondeurs, » déclara à Amel Smith l'homme d'affaires nourri de bœuf saignant.

Smith eut un sourire poli, parcourut du regard la fresque tri-dimensionnelle représentant le désert d'Arizona qui ornait la cloison du compartiment et épongea les gouttes de sueur qui perlaient à sa lèvre supérieure.

Aucun des autres passagers ne semblait inquiet. Ils étaient assis sur leurs sièges, aussi confiants que des cavaliers sur leurs selles. La Brigade Légère, par exemple, pensa-t-il tout à coup. *Dans la Vallée de la Mort avançaient les six cents...*

Est-ce que... ? se demanda Smith. Est-ce que... ? Non, il y avait les sacs en plastique. Il défit un paquet de chewing-gum et glissa une tablette dans sa bouche. Une bouée de sauvetage. Il en faudrait une si... Smith serra vigoureusement les paupières.

— « Je travaille dans l'acier, » l'informa l'homme d'affaires. « Quelle est votre profession ? »

— « Je suis cow-boy, » répondit Smith.

— « Pardon ? »

— « Je fais du rodéo, de la compétition. Je monte des chevaux et des taureaux sauvages. Vous voyez le genre. C'est un sport organisé, comme le base-ball. Je suis joueur professionnel. »

— « Vous venez de l'ouest, je suppose ? »

— « De Philadelphie, » précisa Smith.

— « Eh bien, » dit l'homme d'affaires, « lorsqu'on a monté des chevaux sauvages, il ne faut pas se laisser désarçonner par un petit voyage comme celui que nous faisons à présent... *Désarçonner !* Ha ha ! Maintenant, ne prenez pas trop au sérieux ce que je vous ai dit tout à l'heure à propos du moral. On exagère toujours lorsqu'on parle des Profondeurs. »

— « Non, on n'exagère pas, » dit Smith farouchement, en frottant ses paumes sur les arêtes osseuses de ses longues jambes. « Nous allons bientôt descendre dans le Trou. Nous allons connaître toutes les terreurs que l'Homme a jamais éprouvées. »

— « Nous allons tout simplement, » dit l'homme d'affaires nourri de bœuf saignant, « faire une petite incursion intra-planétaire. Nous allons emprunter une fusée qui nous emportera dans un tunnel qui traverse la Terre de part en part, de Chicago à Capetown. Nous allons mettre en pratique une loi de simple géométrie : la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Tous ces gaillards qui parcouraient le globe en imitant Christophe Colomb nous ont égarés un moment, mais nous sommes revenus sur la bonne voie. Tous les petits garçons qui se sont mis un jour à creuser un trou avec l'intention d'émerger en Chine connaissaient d'instinct la meilleure façon de voyager. »

— « Les petits garçons jouent avec le feu, » dit Smith, en promenant un regard inquiet sur le compartiment entièrement dépourvu de fenêtres.

— « C'est le trac du premier voyage, c'est tout. »

Smith sentit un muscle se contracter dans les durs méplats de sa joue, et y appuya le doigt pour le calmer. « Ne voyez-vous pas ? Nous descendons, nous descendons. Nous tombons à pic à travers la planète. Existe-t-il terreur plus grande pour quelqu'un qui est sujet au vertige ou à la peur de l'eau ? Les océans du monde nous recouvriront complètement de leur masse gigantesque, et nous serons entourés par des millions de montagnes, pris au piège. Seuls. Et cependant en compagnie de centaines de gens dont nous ne pourrons absolument pas nous séparer. Que faisons-nous en ce moment ? La nature symbolique de notre randonnée ne peut échapper à un disciple de Freud, ou même au subconscient de ceux, qui d'une manière plus ou moins névrosée, rejettent les théories du créateur de la psychanalyse. Et vers quel but nous dirigeons-nous ? Si l'on en croit presque toutes les religions, ces

tabernacles de toutes les croyances primitives, nous fonçons tête baissée dans l'*Enfer !* »

Smith se renversa sur son siège et regarda devant lui. « Les voyages aériens et spatiaux ne peuvent se comparer aux randonnées intra-planétaires comme générateurs d'épouvante. C'est là, pour l'homme, le nec plus ultra de la *peur* ! »

L'homme d'affaires s'agita sur son siège.

— « Ce n'est pas tellement que j'aie peur. Je me sens, en quelque sorte... déprimé. »

— « Votre moral est au plus bas, c'est le cas de le dire puisque nous descendons dans les Profondeurs ! »

— « Ecoutez, » dit l'homme d'affaires, « si vous êtes à ce point hostile aux voyages dans les Profondeurs, que faites-vous ici ? »

— « Il faut que je sois à Capetown avant minuit pour toucher l'héritage d'un oncle. Je ne puis plus continuer le travail de rodéo. Question d'allergie. »

— « A l'égard des chevaux ? » demanda l'homme d'affaires.

Smith secoua la tête. « Non, le sang. C'est psychosomatique, mais pas physiologique, bien entendu. »

L'homme d'affaires se leva et changea de place.

Une jolie blonde entra dans le compartiment et s'assit auprès de Smith. Il remarqua que son nez était trop petit.

— « Ne vous sentez-vous pas pris d'un mystique émerveillement ? » demanda la jolie blonde à Smith.

Décidément beaucoup trop petit, pensa-t-il. « Pas exactement, » répondit-il.

Elle se tourna vers lui, pleine d'une furieuse ardeur. « Est-ce que de voyager au sein de la planète ne vous donne pas le sentiment de ne faire qu'un avec notre mère la Terre et tous ses habitants ? »

Smith secoua la tête.

— « Alors à quoi cela vous fait-il penser, de vous enfonçer sous la terre ? » s'enquit-elle.

— « Au tombeau, » dit Smith. « Les parois du tunnel s'écrouleront et viendront nous écraser, et cette fois, en effet, nous ne ferons plus qu'un avec notre mère la Terre. »

— « Les parois ne peuvent pas s'écrouler. Elles sont maintenues fermement en place par des champs de force qui sont capables de résister à des pressions dix fois plus puissantes. »

Les deux interlocuteurs se turent pour écouter le sirop que la voix du pilote faisait couler des hauts-parleurs comme par un robinet.

— « Bonsoir. Ici votre pilote ! Nous arriverons à Capetown à vingt-trois heures cinquante, heure locale. Le voyage durera quarante-quatre minutes. Les Lignes Intra-Planétaires vous fournissent le moyen de vous distraire pendant le trajet, et nous espérons que le temps ne vous semblera pas trop long. Merci. »

— « Miss, » dit Smith, « je crois que vous devriez changer de place. Je ne suis pas du tout sûr de pouvoir contrôler mes réactions ! »

La jeune fille le regarda avec surprise.

— « Mais si, vous le pourrez, si vous voulez bien. J'ai étudié la philosophie orientale et je possède un contrôle absolu sur mes impulsions. »

Un muscle s'agita dans la joue anguleuse de Smith. « J'ai terriblement peur de me rendre ridicule. Je ne sais pas l'effet que va produire sur moi ce voyage dans les Profondeurs. J'en ai toujours eu l'appréhension. Et si j'allais avoir une crise de nerfs. Vous voyez le tableau ! »

— « C'est tout ? » demanda la jeune fille.

— « Comment c'est tout ? » Smith lui fit face. « Ma chère, je m'appelle Arizona Amel Smith. Je gagne ma vie en montant des animaux sauvages, et pendant tout ce temps, dans les gradins, l'assistance attend le moment où je serai désarçonné et où je me casserai la figure. Ce n'est pas simplement qu'ils désirent me voir tuer — je pourrais leur pardonner un sentiment aussi humain — il veulent me voir tomber, mordre la poussière de façon peu glorieuse, perdre ma dignité comme lorsque l'on glisse sur une peau de banane. Rien ne leur paraît plus drôle. Je n'ai pas envie de verser mon sang pour faire rire les gens. Je ne veux pas davantage perdre ma dignité au cours de ce voyage et être la risée de tous les voyageurs. »

La jeune fille le regarda droit dans les yeux.

— « Mr. Smith, si vous le voulez vraiment, cela n'arrivera pas. L'esprit humain est capable d'accomplir tous ses désirs. » Son regard vacilla. « Vous m'avez dit votre nom. Je m'appelle Sarah Applewhite. Je vais à Hunter. »

— « Sophomore (1) ? » demanda-t-il.

(1) Etudiant de seconde année aux U.S.A.

— « Oui. Comment le saviez-vous ? »

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, ce fut le désastre.

Le dispositif de sécurité appelé Désastre, en raison de l'éventualité qu'il était chargé de conjurer, entra en action.

Le véhicule stoppa brusquement et les passagers se mirent à flotter dans l'espace, dérivant dans le courant d'air.

— « Aucune pesanteur, » murmura Smith, « serions-nous au centre de la Terre ? »

— « Pas bien loin, » dit un jeune officier, en se propulsant vers l'avant. « Vous pesez encore quelques grammes, mais cela n'a guère d'importance. Les courants d'air qui sortent des évents vous entraîneront comme des feuilles mortes. »

— « Je n'ai nulle intention de jouer les graines de pissenlit, » dit l'homme d'affaires. « Fermez les évents d'aération. »

— « Ce ne serait pas très sage, » dit le jeune officier. « Nous serions rapidement asphyxiés par l'oxyde de carbone de notre respiration. »

— « Alors, » répondit l'homme d'affaires, « il vaut mieux ne pas les fermer. »

Smith était terrifié, comme il s'y était attendu. Cependant ce désastre avait un côté réconfortant. Il rendait justice à son jugement et à son intuition qui lui avaient permis de prévoir l'incident.

Il s'aperçut de la présence de la jeune fille qui flottait à ses côtés. Son visage était empreint de ravissement.

— « Vous sentez-vous bien, Miss Applewhite ? » s'informa-t-il.

— « Je me sens *merveilleusement* bien, » souffla la jeune fille. « Avez-vous jamais éprouvé sensation plus grisante ? »

— « Pas vous, apparemment, » dit Smith.

Le pilote apparut sur le seuil du compartiment, pilier de marbre blanc dans un océan de chaos.

— « Gardez votre calme, je vous prie, mesdames, messieurs. Nos rétro-fusées sont entrées en action prématurément. Nous devrons procéder à quelques réglages. Notre retard se montera à une vingtaine de minutes environ. »

— « Ce qui signifie que j'arriverai quelques minutes après minuit à Capetown. J'y perds une fortune. »

— « Ma femme sera furieuse d'être contrainte de m'attendre dans ce dépôt, » fit observer le gros homme d'affaires.

— « Mon mari va être pris de soupçons s'il ne me voit pas paraître à l'heure dite, » dit une femme à l'accent britannique.

— « Il existe un danger plus pressant, » dit la sophomore de Hunter. « Une autre fusée nous suit à vingt minutes d'intervalle. Si nous prenons vingt minutes de retard, cinq minutes avant de parvenir à Capetown, elle viendra nous télescoper et nous nous trouverons catapultés dans le royaume céleste. »

Des cris d'angoisse, de colère et de peur retentirent dans l'atmosphère confinée de l'appareil. Smith hocha gravement la tête. Tout se passait exactement comme il l'avait prévu.

Le pilote tourna vers la jeune fille un visage aussi sévère que celui d'un sergent des forces armées sur une affiche de recrutement. « Vous n'avez pas été très avisée, Miss, de faire allusion à la fusée qui nous suit. Rien n'était plus apte à déclencher la panique. »

— « J'ai foi en la Vérité, monsieur le pilote, » dit-elle, « et chacun de nous a le droit de l'entendre. »

— « Bande d'imbéciles, » dit le gros homme d'affaires, regardant autour de lui les visages contractés par la peur. « Ils devraient bien savoir qu'il vous suffit de téléphoner à la fusée qui nous suit d'actionner ses rétro-fusées de freinage. »

— « C'est ce que je vais leur dire sitôt qu'ils auront retrouvé leur calme. » Puis le pilote marmotta quelques paroles en aparté.

— « Vous disiez ? » demanda l'homme d'affaires.

— « Rien, » répondit le pilote.

— « Je sais ce qu'il a dit, » intervint Miss Applewhite, « je sais lire sur les lèvres. » Il a murmuré : « Si seulement c'était vrai ! »

— « Comment ? » hurla l'homme d'affaires. « Est-ce à dire que vous ne pouvez pas téléphoner ? »

Le pilote prit le gros homme par le bras et le fit asseoir dans son fauteuil. « Il vaut mieux que vous demeuriez assis. Et bouclez votre ceinture de sécurité, ce qui vous évitera de flotter à droite et à gauche. Non, monsieur, il est impossible de téléphoner. Le freinage prématuré nous a projetés contre les parois du tunnel et les lignes téléphoniques ont été coupées. »

L'homme d'affaires jetait devant lui ses regards éperdus.

— « Pourquoi diable n'y a-t-il pas la radio à bord des fusées de profondeur ? »

— « Le tunnel est *théoriquement* rectiligne, mais il faut bien

moins de douze mille kilomètres pour obtenir une erreur de douze mètres, qui est la largeur du tunnel. Et les communications radiophoniques supposent une propagation rigoureusement en ligne droite. »

L'homme d'affaires s'effondra sur son siège. Son menton tremblait comme un moulage de gelée. « Je n'y avais pas pensé. »

— « Ne vous affolez pas, essayez de prendre les choses avec autant de calme que Mr. Smith et Miss Applewhite. »

Tandis que le pilote s'éloignait en évoluant à la manière d'un poisson, l'homme d'affaires se tourna vers le cow-boy. « C'est vrai. Pour l'amour du ciel, Smith, comment faites-vous pour prendre les choses avec un tel détachement ? Non seulement, vous allez mourir comme les autres, mais encore vous y perdez une fortune ! »

Smith examina le gros personnage imperturbablement. Enfin il ouvrit la bouche, mais ce fut pour prononcer un seul mot.

— « *Imbéciles !* » dit-il.

— « Pardon ? »

— « Vous êtes tous des imbéciles. Ah, vous faisiez un banal voyage intra-planétaire, n'est-ce pas ? Eh bien moi, je savais que je courais à ma perte. Dites-moi, monsieur l'homme d'affaires, qui avait raison, hein ? Qui avait raison ? »

Le gros homme enfonça ses dents dans sa lèvre inférieure comme dans une prune mûre. « Mais si vous saviez ce qui vous attendait, pourquoi êtes-vous venu ? »

— « Vous venez de dire que je perdrais une fortune si je n'accomplissais pas ce voyage. »

— « C'est vrai, » dit l'autre, « c'est vrai. »

Smith s'enfonça dans son fauteuil et tourna son regard vers sa voisine.

— « Pourquoi êtes-vous tellement calme ? » lui demanda-t-il. « Moi j'ai du moins la satisfaction de constater que j'avais raison. »

— « Mon cher Mr. Smith, en raison de l'entraînement intensif auquel je me suis soumise au cours des cinq derniers mois dans les disciplines du Yoga et du Zen et des philosophies qui s'y rapportent, je me suis rendue complètement maîtresse des émotions négatives telles que la peur. Je pourrais me jeter devant un camion ou du haut d'une falaise sans seulement cligner des yeux. »

Smith fut impressionné en dépit de lui-même. « Alors c'est la philosophie qui peut vous donner le calme en un pareil moment ? »

— « Je suis absolument résignée, » lui assura-t-elle.

— « Vous prétendez qu'elle peut m'empêcher de courir comme un canard dont on vient de couper la tête, à la recherche d'un impossible moyen d'évasion ? » demanda l'homme d'affaires.

— « Cette attitude manquerait totalement de dignité, » fit remarquer Smith.

— « Ne vous préoccupez pas de cela. Permettez-moi seulement de vous exposer ma philosophie et je vous garantis que vous resterez bien sagement assis sur votre siège et que vous accueillerez la mort avec sérénité. »

— « La confession, sans doute ? » bredouilla l'homme d'affaires. « La confession soulage l'âme et toutes les fadaises du même genre. Vous essayez de me tirer les vers du nez. Vous voulez m'amener à vous faire des aveux. »

— « Absolument pas, » dit Sarah. « Vous devez oublier toutes les choses temporelles. Inutile d'y ramener constamment votre esprit en en parlant sans cesse. »

Aux yeux de Smith, le visage de l'homme d'affaires commençait à prendre l'aspect d'une tomate bouillie.

— « Vous essayez d'obtenir des aveux par la ruse, » bredouillait-il de plus belle, tandis que les autres occupants du compartiment commençaient à jeter des regards de dégoût dans sa direction, comme s'il avait fourré les doigts dans son nez. « Ruse ! Ils veulent me faire avouer que je suis le cousin de Smith, que j'ai placé un mécanisme à retardement pour déclencher prématurément l'action des rétro-fusées, de sorte que Smith se présenterait trop tard pour toucher son héritage — et que c'est *moi* qui en bénéficierais. Je sais ce que vous mijotez. Mais je ne vous dirai pas ce que vous voulez savoir parce que — en réalité — je ne suis pas vraiment coupable. J'ignorais que nous étions suivis par une seconde fusée. *Je ne savais pas que nous serions tous tués. Je pensais seulement que nous arriverions en retard à destination.* »

L'homme d'affaires s'arrêta subitement, se rendant soudain compte de ce qu'il venait de dire devant toutes ces oreilles aux aguets.

— « Pris au piège, » murmurait-il, « pris au piège en compagnie de tous ces gens qui vont périr de ma main. Pris au piège en compagnie d'une horde d'animaux sauvages, hurlants et rugissants,

qui me mettront en pièces dans les derniers soubresauts de leur existence. Pris au piège avec l'homme que je voulais dépouiller et que j'ai assassiné ! »

Smith détourna ses yeux, dont il contrôlait étroitement le moindre mouvement. « Pour l'amour du ciel cessez de vous donner en spectacle d'une façon aussi lamentable. Tous les regards sont braqués sur nous. »

L'autre s'effondra dans son siège. « Et pourtant c'est la triste vérité. Je suis désolé, Smith, Cousin Amel. Désolé du fond du cœur. Ah ! je regrette de vous avoir tous condamnés à mort. Tous, depuis le premier jusqu'au dernier — et moi avec les autres. Je ne savais pas. Je pensais que nous aurions seulement du retard, et non que nous serions tués. »

Un homme élégant aux cheveux gris plaça une main fine sur l'épaule de l'homme d'affaires. « Calmez-vous, mon cher, nous faisons tous des erreurs. Une cigarette ? »

L'autre fit mine d'accepter, puis il secoua la tête. « Je voudrais m'arrêter de fumer, c'est mauvais pour la gorge. »

Soudain il releva la tête.

— « C'est du poison, hein ? Il y a de la ciguë dans le tabac ! » cria-t-il. « Non, mon ami, on ne se débarrasse pas de moi aussi facilement. Si vous tenez à me lyncher, il vous faudra me ficeler. La pesanteur est nulle. Ha ha ! Je suis coupable, je l'avoue. Mais je mourrai avec les autres. C'est là une justice poétique, ironique, n'est-ce pas ? Qu'importe que je vous précède de quelques minutes dans la mort ? Vous n'avez pas le droit de vous faire justice vous-mêmes. J'ai commis un crime, c'est vrai, mais j'ai le droit d'être jugé impartialement. »

Débouclant sa ceinture le gros homme se libéra et s'en alla flotter d'un air de défi entre plancher et plafond. « Je me défendrai, » prévint-il. « Je lance mon pied dans la figure du premier qui portera la main sur moi. »

A contrecœur, Smith défit à son tour sa ceinture, et se dirigea en vol ramé vers ce cousin jusqu'à ce jour inconnu.

— « Vous êtes aussi énervé qu'un cavalier qui vient de se faire désarçonner par un taureau sauvage. Je me vois contraint de vous ramener à la raison en faisant usage d'arguments frappants, et à parler franchement, je n'en suis pas fâché. Peu me chaut d'être dépouillé de ma fortune ou d'être prisonnier d'une chausse-trape mortelle. »

Smith fonça sur son adversaire, mais le gros homme se déplaça avec la grâce d'un ballon dirigeable et lança une ruade dans l'estomac du cow-boy.

Mais Smith savait se recevoir aussi bien que l'huissier d'Edgar Poe. Il se plia en deux et se rétablit dans le vide, les yeux braqués sur l'homme d'affaires qui se trouvait maintenant sens dessus-dessous par rapport à lui.

D'une détente, Smith plongea son poing fermé dans l'énorme fossette du nombril de son antagoniste, ce qui fit jaillir un cri de colère et de douleur de la bouche arrondie du corpulent personnage. De son autre poing, Smith aplatit les lèvres pulpeuses de son adversaire au moment précis où celui-ci, se souvenant des jours insouciants de son enfance, s'apprêtait à lui décocher un coup de genou dans l'aine.

Le coureur de rodéos reçut le genou potelé sur la cuisse comme il l'aurait fait de l'épine dorsale d'un cheval indompté. Il le saisit par le mollet et lui imprima une secousse vers le haut. L'autre vint heurter le plafond de la nuque et ses épaules grasses s'encastrèrent dans un évent d'aération.

Smith s'ancra sur une barre d'appui utilisée lorsque l'appareil transportait des passagers de classe touriste, et des deux poings il martela le visage congestionné et boursouflé de son antagoniste. Ses jointures venaient heurter chair et os et le nez, les lèvres du bonhomme enflaient et fleurissaient à vue d'œil.

Smith remarqua que ses mouvements étaient gênés. Il s'aperçut finalement que le pilote s'efforçait de séparer les combattants avant que l'homme d'affaires ne fût définitivement passé de vie à trépas.

Il se laissa ramener à son fauteuil, et reboucla sa ceinture. Puis il considéra ses mains ensanglantées.

— « C'est terrible, n'est-ce pas, de voir le sang de son semblable sur ses mains ? »

Smith retourna ses mains et les examina, intrigué par la souplesse de ses poignets. « Oui, » dit-il, « j'ai du sang sur les mains. Et pourtant je n'en ai pas peur et je n'éprouve pas de dégoût à le voir. Mais dans l'arène, la moindre trace sanglante, un pied écrasé, la plus petite tache écarlate sur un sabot tranchant me tourne les veines en glace. Je ne comprends pas pourquoi je demeure indifférent, à présent. A moins que... »

— « Continuez, » le pressa la jeune fille.

— « Dans l'arène, lorsque du sang se trouve répandu — en particulier lorsqu'il s'agit du mien — cela signifie que j'ai échoué. Mais ici, au contraire cela veut dire que je suis vainqueur. J'ai battu l'homme d'affaires. Je crois que désormais, je n'aurais plus jamais peur du sang. »

— « Mais en réalité vous n'avez pas triomphé, » dit Sarah. « Bien au contraire, vous avez cédé à vos instincts les plus bas, au lieu de les dominer. Vous avez secoué l'appareil tout entier en faisant usage de votre force brute. »

En effet, pensa-t-il. Il lui semblait que le monde tout entier avait été ébranlé par la vigueur de ses coups. Cette sensation lui avait semblé vivifiante, revigorante. Mais il y avait autre chose dont son esprit l'avertit. Il se sentait bien vivant, et il voulait vivre.

— « Pilote ! » appela-t-il. « Pilote ! »

Une demi-douzaine de mains secourables le rassirent dans son siège tandis qu'on s'empressait d'aller quérir le pilote et que l'homme d'affaires boudait dans son fauteuil.

— « Eh bien, que me voulez-vous encore, Mr. Smith ? » demanda le pilote avec une patience contrainte.

— « Je connais un moyen de nous sauver, » dit Smith.

— « Puis-je vous rappeler que cela me concerne et non pas vous ? Mr. Smith ? »

— « Mais je vous assure que je ne plaisante pas! »

— « Smith, je ne suis qu'un homme. Jusqu'à quel point supporterai-je vos insolences, croyez-vous ? »

— « Ecoutez-moi, voulez-vous, » plaida Smith. « Avez-vous remarqué comme l'appareil remuait pendant mon combat avec l'homme d'affaires ? C'est justement ce qu'il faut pour nous sauver. »

— « Oh ! vous voulez peut-être livrer un second round à votre adversaire ? »

— « Non. Je veux dire que si nous ne pesons rien, nous avons néanmoins de la masse et de l'inertie, » dit Smith. « Que fait-on lorsqu'une automobile demeure en panne sur une route poudreuse ? On la pousse. En général on en sort pour pousser. Mais nous pouvons aussi pousser de l'intérieur, en jetant notre masse contre les dossiers des fauteuils, et ainsi nous développerons suffisamment d'inertie pour déplacer la fusée. »

— « Je ne vois pas comment nous pourrions pousser cet engin pendant des milliers de kilomètres, » dit le pilote, hésitant.

— « Ce sera inutile, » continua Smith. « Une fois démarré, l'appareil continuera sur sa lancée. Laissé à lui-même il remonterait à une certaine hauteur pour retomber au centre de la Terre, mais grâce à la fusée qui nous suit, nous serons propulsés par l'onde de choc qui la précède. Si nous sommes immobiles, cette onde de choc sera incapable de surmonter notre inertie et ce sera l'écrasement. Si nous avons atteint une certaine vitesse, alors le coussin d'air qui précède la fusée qui nous suit aura le temps de nous imprimer progressivement sa vitesse et servira de tampon élastique entre les deux convois. Il nous poussera ainsi sans dommage pendant des milliers de kilomètres. »

Le pilote hocha la tête. « Oui, je me souviens d'avoir lu quelque chose de ce genre dans *Le Guide Scientifique de l'Homme Intelligent,* il y a de cela des années. Si nous n'arrivons pas à imprimer une vitesse suffisante à notre engin, s'il parvient au sommet de sa trajectoire grâce à notre poussée, et qu'il retombe au moment où survient la fusée suivante... »

—« Alors nous sommes tous morts, mais pas plus morts que si nous ne tentions rien pour nous sauver. »

— « Cela vaut la peine d'essayer, » dit le pilote. « Si ça marche, ça me coûtera probablement ma place — mon index d'initiative individuelle a atteint une cote dangereuse, actuellement, mais je préfère encore le chômage à la mort. »

Ils essayèrent.

Trois cent trois humains se ruèrent contre les dossiers robustes des sièges qui se trouvaient devant eux, et à chaque secousse, rigoureusement scandée, l'engin avançait de quelques centimètres.

L'homme d'affaires fit sa parcelle de travail en martelant le dossier qui se trouvait devant lui de ses deux poings tout en hurlant : « Laissez-moi sortir ! Je serai bon ! Je ne recommencerai plus. »

Et l'appareil commença à glisser doucement, prenant de la vitesse de seconde en seconde.

Smith se renversa sur son fauteuil avec confiance. Il se sentait tellement revigoré qu'il décida qu'après tout, le nez de Sarah n'était pas le moins du monde trop petit.

— « Vous allez perdre votre héritage, » dit-elle en manière de réconfort. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr. Je crois que nous serons aux abords de Capetown vers minuit, et j'aurai tous les témoins

qu'il me faudra pour le prouver. Mais si je le perds, je suis certain d'accueillir cette épreuve d'un cœur léger. »

— « Vous avez atteint la maîtrise de vous-même, » dit Sarah. « Maintenant, quel que soit votre état de fatigue, de froid, de faim, vous serez toujours heureux. »

— « Oui, » dit-il sans s'émouvoir.

— « Voyez-vous, vos pressentiments vous ont trompé. Tout n'est qu'affaire d'impression. »

— « Oui, » dit Smith. « Voulez-vous faire quelques pas dans l'alcôve en ma compagnie ? J'ai quelque chose à vous dire. »

Ils quittèrent leurs sièges et ces quelques pas leur parurent un plaisir de luxe.

Smith et Sarah pénétrèrent dans l'alcôve ménagée entre les chambres de repos où bien des jeunes gens avant eux étaient venus échanger des baisers.

— « Sarah, » dit-il gravement, « vous ne pouvez pas savoir à quel point cette expérience vécue en votre compagnie m'a causé de satisfaction. Grâce à elle, j'ai pu vaincre mes terreurs, mes anxiétés en ce qui concerne mon travail, ma vie et même ce voyage. »

— « Vous avez conquis la maîtrise de vous-même, » dit Sarah dont le souffle venait effleurer doucement sa joue. « Désormais la faim, le froid, la misère ne vous empêcheront plus d'être heureux. »

— « Oui, » dit-il. « C'est ainsi que je conçois l'avenir. »

— « Et, » ajouta-t-elle, « le sang n'est plus pour vous que le flot qui conditionne la vie, et jamais plus vous n'aurez la crainte de le verser. »

Smith contempla la douce beauté du profil de Sarah.

— « Miss Applewhite... Sarah, » dit-il du fond du cœur, « voulez-vous m'épouser ? »

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The depths.

Les aventures de Cugel l'Astucieux (5)

JACK VANCE

Le castel d'Iucounu

Cinquième et dernière nouvelle de l'odyssée de Cugel l'Astucieux, où l'on voit celui-ci regagner enfin le doux pays d'Azenomeï, au confluent du Scaum et du Xzan, et affronter son ennemi initial, Iucounu le Magicien Rieur, en un combat à l'issue bien ironique.

1. LA CAVERNE DANS LA FORET

A pas furtifs, Cugel traversait la Vieille Forêt, s'arrêtant au moindre craquement de branche morte, au moindre bruit de pas, au moindre halètement suspect. Bien que ralentissant sa marche, cette prudence n'était pas une question de principe, mais amplement motivée. Il y avait d'autres errants dans la forêt, animés d'inquiétants désirs et d'intentions sinistres, qui risquaient fort de lui chercher noise.

Pendant toute une terrible soirée, il avait fui devant un couple de déodandes et les avait finalement distancés ; une autre fois, près d'une clairière, il avait failli se trouver nez à nez avec un leucomorphe qui flânait par là. C'est pourquoi il n'avançait plus que d'un pas hésitant et furtif, se dissimulant derrière chaque arbre ou bien fonçant à travers les espaces découverts avec une extravagante légèreté, comme si le sol lui brûlait la plante des pieds.

Un après-midi, Cugel arriva devant une petite clairière humide, entourée de sombres mandouars, hauts et sinistres comme des moines encapuchonnés. Quelques rouges rayons de soleil, filtrant dans la clairière, illuminaient un tortueux cognassier solitaire, sur lequel une feuille de parchemin était accrochée. Tapi dans l'ombre,

Cugel fouilla longuement du regard la clairière, puis, s'avançant, il prit le parchemin. Il y lut le message suivant, rédigé en pattes de mouche :

Zaraïdès le Sage fait une offre généreuse!

Celui qui trouvera ce message pourra demander et obtenir une judicieuse consultation d'une heure, gratuitement. Dans un monticule voisin il y a une caverne ; c'est à l'intérieur de celle-ci que se trouve le Sage.

Cugel étudia le parchemin avec perplexité. Une importante question restait en suspens : pourquoi Zaraïdès prodiguerait-il sa science au premier venu ? Il était rare qu'un service fût aussi gratuit qu'on l'annonçait ; d'une façon ou d'une autre la Loi des Compensations devait jouer. Si Zaraïdès offrait une consultation — toute prémisse d'altruisme absolu étant exclue — il devait attendre quelque avantage en échange : un minimum de satisfaction d'amour-propre ou la connaissance d'événements se passant à distance ; peut-être exigerait-il une attention polie tandis qu'il réciterait des poèmes, ou quelque autre faveur de ce genre. De toute manière, en relisant ce message, Cugel sentit croître son scepticisme. Il aurait volontiers jeté le parchemin s'il n'avait eu vraiment un besoin urgent d'être renseigné : en particulier sur le chemin le plus sûr menant au castel d'Iucounu, ainsi que sur la meilleure méthode pour réduire le Magicien Rieur à l'impuissance.

Cugel regarda tout autour de lui, cherchant le monticule auquel Zaraïdès faisait allusion. Au-delà de la clairière, le terrain semblait plus haut. En levant les yeux, Cugel remarqua des branchages noueux et de grasses frondaisons qui surplombaient la forêt, comme si un bosquet de daobades poussait sur une éminence.

En multipliant les précautions, Cugel s'y dirigea. Soudain, une grise muraille rocheuse lui barra la route : indubitablement c'était le monticule en question, couronné d'arbres et de plantes grimpantes.

Cugel se tiraille le menton et eut un rictus embarrassé. Il prêta l'oreille : partout, un profond silence. Marchant dans l'ombre, il contourna le monticule et ne tarda pas à arriver devant la caverne : une arche béante dans le roc, ayant la hauteur d'un homme et la largeur de deux bras étendus à l'horizontale. Un écriteau placardé au-dessus de la caverne indiquait en grossières majuscules :

ENTREZ : BIENVENUE A TOUS !

Cugel regarda de tous côtés. On ne voyait rien et l'on n'entendait rien dans la forêt. Il avança prudemment de quelques pas, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la caverne, n'y aperçut que des ténèbres.

Cugel revint sur ses pas. Malgré la bienveillante incitation de l'écriteau, il ne se sentait guère enclin à foncer en avant. Aussi, s'étant accroupi par terre, il se mit à observer attentivement la caverne.

Un quart d'heure s'écoula. Cugel changea de position et voici qu'il surprit à sa droite un homme qui s'approchait avec presque autant de précautions que lui-même avait prises. Le nouveau venu était de taille moyenne et portait les hardes grossières d'un paysan : pantalon gris, blouse de teinte rouille, bicorne brun à bec pointé en avant. Il avait une figure ronde, plutôt vulgaire, un nez camus, des petits yeux très écartés, un lourd menton recouvert d'une mousse noirâtre. Il tenait un parchemin semblable à celui que Cugel avait trouvé.

Cugel se mit debout. Le nouvel arrivant s'arrêta, puis s'avança vers lui. « Vous êtes Zaraïdès ? En ce cas, sachez que je suis Fabeln, l'herboriste ; je cherche comment augmenter la croissance des poireaux sauvages. D'autre part, ma fille est toujours dans la lune et languit. Elle ne veut plus porter les paniers ; c'est pourquoi... »

Cugel leva la main. « Vous faites erreur ; Zaraïdès ne quitte pas sa caverne. »

Fabeln plissa les paupières d'un air rusé. « Qui êtes-vous alors ? »

— « Je suis Cugel : comme vous-même j'ai recherché ses lumières. »

Fabeln eut un hochement de tête approbateur. « Vous avez consulté Zaraïdès ? Est-il précis et digne de confiance ? Ne demande-t-il vraiment pas à être payé, comme c'est indiqué sur son prospectus ? »

— « C'est en tous points exact, » affirma Cugel. « Zaraïdès, qui possède apparemment l'omniscience, ne répond aux questions que pour la joie pure de renseigner les gens. Mes problèmes sont résolus. »

Fabeln lui jeta un coup d'œil oblique. « Alors pourquoi attendez-vous près de la caverne ? »

— « Je suis également un herboriste et je suis en train de formuler de nouvelles questions, en particulier au sujet d'une clairière des alentours où doit croître une profusion de poireaux sauvages. »

— « Vraiment ! » s'exclama Fabeln, en claquant des doigts d'un air agité. « Formulez avec soin et, pendant que vous composez vos phrases, je vais entrer pour m'informer au sujet de la lassitude de ma fille. »

— « Comme vous voudrez, » dit Cugel. « Cependant, si vous acceptez d'attendre, il ne me faudra que très peu de temps pour préparer mes questions. »

Fabeln fit un geste jovial. « Le temps que vous les prépariez, j'aurai fait l'aller et retour dans la caverne, car je suis un homme vif au point même d'être brusque. »

Cugel s'inclina. « En ce cas, allez-y. »

— « Je serai bref. » Et Fabeln entra dans la cave à grandes enjambées. « Zaraïdès ? » appela-t-il. « Où est Zaraïdès le Sage ? Je suis Fabeln ; je désire certains renseignements. Zaraïdès ? Ayez la bonté de venir à ma rencontre ! » Sa voix s'étouffa. Cugel, qui était tout oreilles, entendit s'ouvrir et se refermer une porte. Puis ce fut le silence. Pensif, il se mit à attendre.

Les minutes s'ajoutèrent aux minutes et une heure entière passa. Le soleil rouge de l'après-midi descendit dans le ciel et disparut derrière le monticule. Cugel commença à se sentir mal à l'aise. Où était Fabeln ? Il dressa l'oreille : venait-il d'entendre à nouveau le bruit d'une porte qui s'ouvrait et se refermait ? En effet, c'était Fabeln : tout allait donc bien !

Fabeln regarda devant lui sans quitter la caverne. « Où est Cugel, l'herboriste? » Il parlait d'une voix rauque et brusque. « Zaraïdès ne prendra pas place au banquet ni ne discutera de poireaux, d'une façon d'ailleurs très générale, si vous ne vous présentez pas. »

— « Un banquet ? » demanda Cugel avec intérêt. « La générosité de Zaraïdès va-t-elle donc si loin ? »

— « Certainement : n'avez-vous pas remarqué la salle tapissée, les coupes de cristal, la soupière d'argent ? » Fabeln parlait avec une insistance un peu morne qui intrigua Cugel. « Allons, venez ;

je suis pressé, je n'ai pas le temps d'attendre. Si vous avez déjà dîné, je vais en informer Zaraïdès. »

— « Nullement, » répondit Cugel d'un ton digne. « Je serais profondément vexé de manquer à ce point d'égards envers Zaraïdès. Conduisez-moi ; je vous suis. »

— « Alors venez. » Fabeln fit demi-tour ; Cugel le suivit dans la caverne, où une odeur repoussante offusqua ses narines. Il s'arrêta. « Quelle est cette puanteur ? Je la trouve insupportable. »

— « Je l'ai remarquée aussi, » déclara Fabeln. « Mais de l'autre côté de la porte cette mauvaise odeur disparaît ! »

— « Je l'espère bien, » s'irrita Cugel. « Cela me couperait l'appétit. Où donc... »

Il fut interrompu par une invasion de petits êtres vifs, à la peau humide et froide, répandant l'odeur qu'il trouvait si infecte. Ils le cernèrent en poussant des cris aigus, saisirent son épée et sa sacoche. Une porte s'ouvrit, Cugel fut jeté dans un étroit terrier. A la lueur vacillante d'une flamme jaune il distingua ses ravisseurs : des créatures qui avaient la moitié de sa taille, à la peau livide, au faciès pointu, avec des oreilles dressées sur le haut de la tête. Elles marchaient légèrement courbées en avant. Leurs genoux semblaient articulés dans le sens contraire de ceux des humains normaux et leurs pieds, chaussés de sandales, paraissaient très souples et mous.

Cugel jeta autour de lui un regard stupéfait. Non loin de là, Fabeln était accroupi, le dévisageant avec une aversion mêlée de joie mauvaise. Cugel s'aperçut alors qu'un collier de fer, attaché à une longue chaîne, entourait le cou de Fabeln. Tout au fond du terrier se recroquevillait un veillard à la longue barbe blanche, pareillement muni d'un collier et d'une chaîne. Au moment même où Cugel regardait autour de lui les hommes-rats fixèrent un collier sur son propre cou. « En arrière ! » s'écria Cugel, consterné. « Qu'est-ce que cela signifie ? Je proteste contre un pareil traitement ! »

Les hommes-rats le bousculèrent un bon coup et se sauvèrent. Cugel remarqua que de longues queues squameuses pendaient de leurs derrières pointus, qui relevaient singulièrement les blouses noires qu'ils portaient.

La porte se ferma ; les trois hommes restèrent seuls.

Cugel se retourna, furieux, contre Fabeln. « Vous m'avez dupé ; vous m'avez fait prendre au piège ! C'est une grave offense ! »

Fabeln eut un rire amer. « Moins grave que votre fourberie à mon égard ! C'est à cause de votre tour de fripon que j'ai été attrapé ; je me suis donc assuré que vous ne puissiez pas vous échapper. »

— « Quelle inhumaine rancune ! » hurla Cugel. « Je veillerai à à ce que vous receviez le châtiment que vous méritez ! »

— « Peuh ! » dit Fabeln. « Ne m'ennuyez pas avec vos plaintes. De toute façon je ne vous ai pas attiré dans la caverne seulement par rancune. »

— « Non ? Vous avez un motif plus ignoble encore ? »

— « C'est simple : les hommes-rats sont rien moins que sots ! Quiconque attire deux autres personnes dans la caverne gagne sa propre liberté. Vous représentez une unité à mon actif ; je dois en fournir une deuxième pour être libre. Est-ce exact, Zaraïdès ? »

— « Seulement en apparence, » répondit le vieillard. « Vous ne pouvez pas marquer cet homme sur votre compte ; en bonne justice, vous et lui devriez être portés à mon actif. N'avez-vous pas été amenés à la caverne grâce à mes parchemins ? »

— « Mais nous n'y sommes pas entrés ! » déclara Fabeln.« C'est là que réside la subtile distinction qui doit être faite ! Les hommes-rats sont d'accord, c'est pourquoi vous n'avez pas été libéré. »

— « En ce cas, » dit Cugel, « je vous revendique séance tenante comme unité à mon actif, du moment que je vous ai expédié dans la caverne en éclaireur. »

Fabeln haussa les épaules. « C'est une question que vous devez aborder avec les hommes-rats. » Il fronça les sourcils et fit clignoter ses petits yeux. « Pourquoi ne me porterais-je pas moi-même au crédit de mon propre compte ? C'est un point de vue qui se défend. »

— « Pas du tout, pas du tout, » clama une voix perçante derrière un grillage. « Nous ne tenons compte que des unités que l'on nous procure après incarcération. Fabeln n'est à porter au crédit de personne. Toutefois il s'est adjugé une unité, à savoir le nommé Cugel. Zaraïdès a zéro à son compte. »

Cugel tâta le collier attaché à son cou. « Qu'arrivera-t-il si nous ne réussissons pas à fournir deux unités ? »

— « Vous avez un mois devant vous, pas plus. Passé ce délai, si vous n'avez pas réussi, vous serez dévorés. »

Fabeln parla d'une voix froidement calculatrice : « Autant dire

que je suis déjà libre, à mon avis. Non loin d'ici ma fille m'attend. Elle a pris subitement en grippe les poireaux sauvages et de ce fait je n'ai plus besoin d'elle pour tenir mon intérieur. Il convient donc que je sois relâché par son entremise. » Et Fabeln hocha la tête d'un air béat.

— « Je serais curieux de voir la méthode que vous utiliserez, » fit remarquer Cugel. « Où se trouve exactement votre fille et comment la ferez-vous venir ? »

Fabeln arbora une expression à la fois rusée et vindicative. « Je ne vous dirai rien ! Si vous voulez marquer des points, inventez vous-même une combinaison ! »

L'ayant toisé avec dégoût et mépris, Cugel se tourna vers Zaraïdès. « Et vous, quelle est votre méthode ? »

Zaraïdès lui désigna une planche sur laquelle se trouvaient des feuilles de parchemin. « J'attache des messages persuasifs à des graines ailées qui sont ensuite lâchées dans la forêt. La méthode est d'une efficacité douteuse, en ce qu'elle attire les passants jusqu'à l'entrée de la caverne, mais guère plus loin. Je crains de n'avoir plus que cinq jours à vivre. Ah ! si seulement j'avais mes grimoires, mes in-folios, mes livres d'études ! Que de sortilèges ! Que d'incantations ! Je pourrais fendre cette garenne de part en part ; je pourrais transformer chacun de ces hommes-rongeurs en une flammèche verte. Je pourrais punir Fabeln pour m'avoir trompé... Hum, hum. Avec le Gyrateur ? Ou la Démangeaison Déprimante de Lugwiler ? »

— « Le sortilège de l'Enkystement Lointain a ses partisans, » suggéra Cugel.

Zaraïdès acquiesça. « L'idée est très recommandable... mais tout cela n'est qu'un rêve sans espoir : mes sortilèges m'ont été enlevés et transportés dans un lieu secret. »

Fabeln poussa un grognement et se tourna de côté. Une admonestation stridente s'éleva derrière le grillage : « Les regrets et les bonnes excuses sont de piètres moyens de remplacement pour marquer des unités à votre compte. Prenez modèle sur Fabeln ! Il s'enorgueillit déjà d'en avoir une et en prévoit une deuxième pour le lendemain ! Voilà un prisonnier de choix ! »

— « C'est moi qui l'ai capturé ! » fit valoir Cugel. « N'avez-

vous aucune probité ? Je l'ai expédié dans la caverne ; il devrait être crédité à mon compte ! »

Zaraïdès protesta avec véhémence : « Pas le moins du monde ! Cugel déforme les faits ! Si la justice était bien rendue, Cugel et Fabeln devraient être portés tous deux à mon actif ! »

— « Il n'y a rien de changé ! » cria la voix perçante.

Zaraïdès leva les mains en l'air, puis se mit à écrire sur ses parchemins avec un zèle enragé. Fabeln se jucha sur un tabouret, dans la pose d'un calme penseur. Cugel, en rampant près de lui, botta un des pieds du tabouret, ce qui fit tomber Fabeln par terre. Il se releva, voulut bondir sur Cugel, qui jeta sur lui le tabouret.

— « Du calme ! » ordonna la voix aiguë. « Du calme, sinon des sanctions vous seront infligées ! »

— « Cugel a basculé ma chaise pour que je m'étale, » se plaignit Fabeln. « Pourquoi n'est-il pas puni ? »

— « C'est une pure malchance, » déclara Cugel. « A mon avis, l'irascible Fabeln devrait être mis au secret pour au moins deux semaines et même trois de préférence. »

Fabeln se mit à bredouiller de fureur, mais la voix stridente derrière le grillage intima un silence impartial à tout le monde.

Bientôt on leur apporta de la nourriture, une grossière bouillie nauséabonde. Après le repas, on les obligea de ramper dans un terrier encore plus étroit, à un niveau inférieur, où ils furent enchaînés au mur. Cugel eut un sommeil agité. Il fut réveillé par une voix qui s'adressait à Fabeln à travers la porte : « Le message a été remis, il a été lu très attentivement. »

— « Bonne nouvelle ! » s'écria Fabeln. « Demain je serai un homme libre qui marchera dans la forêt ! »

— « Silence, » grogna Zaraïdès dans le noir. « Faut-il que je passe des journées entières à écrire sur des parchemins au profit de tout le monde, sauf du mien, pour que votre infâme jubilation m'empêche de dormir la nuit ? »

— « Ha, ha ! » glousa Fabeln. « Ecoutez la voix de l'incapable magicien ! »

— « Hélas, que n'ai-je mes grimoires ! » gronda Zaraïdès. « Je te ferais chanter sur une tout autre musique ! »

— « Dans quel endroit se trouvent-ils ? » s'informa prudemment Cugel.

— « Quant à cela, renseignez-vous auprès de ces infects muridés ; ils m'ont saisi à l'improviste. »

Fabeln leva la tête pour protester. « Avez-vous l'intention d'échanger des confidences toute la nuit ? Je voudrais bien dormir. »

Fou de rage, Zaraïdès se mit à gourmander Fabeln avec tant de violence que les hommes-rats firent irruption dans le terrier et l'entraînèrent hors de là, laissant seuls Cugel et Fabeln.

Dans la matinée, Fabeln avala rapidement sa bouillie.

— « Dites donc, » s'écria-t-il devant le grillage, « enlevez-moi ce collier, que je puisse m'avancer pour appeler ma deuxième unité, Cugel étant la première. »

— « Bah, » murmura Cugel. « Quel être infâme ! »

Sans prendre garde à ses protestations, les hommes-rats serrèrent encore plus fort le collier de Fabeln, y attachèrent la chaîne et le tirèrent à quatre pattes de sa cellule. Cugel resta seul.

Il essaya de s'asseoir en se redressant, mais la boue humide lui pressait le cou et il retomba lourdement sur ses coudes. « Maudite engeance ratière ! Il faut que je trouve un moyen de lui échapper ! A l'encontre de Fabeln, je n'ai pas de maisonnée où je puisse trouver des répondants. En ce qui concerne les parchemins de Zaraïdès, leur efficacité paraît douteuse... Il est possible, néanmoins, que d'autres puissent s'aventurer près de la caverne, comme nous l'avons fait, moi et Fabeln. » Il se tourna vers le grillage, derrière lequel était assis le gardien à l'œil vigilant. « Dans le but de recruter les deux unités requises, je voudrais faire le guet à l'extérieur de la caverne. »

— « C'est autorisé, » annonça le gardien. « Naturellement à condition d'une stricte surveillance. »

— « La surveillance va de soi, » admit Cugel. « Je demande toutefois que la chaîne et le collier soient retirés de mon cou. Avec une contrainte aussi évidente, même le plus crédule passera son chemin. »

— « Ce que vous dites ne manque pas d'un certain bon sens, » reconnut le gardien. « Mais qu'est-ce qui vous empêchera de prendre vos jambes à votre cou ? »

Cugel eut un rire un peu forcé. « Ai-je l'air de quelqu'un capable d'abuser de votre confiance ? De plus, pourquoi me sauverais-je quand il m'est si facile de vous procurer une unité après l'autre ? »

— « Nous prendrons certaines précautions. » Peu après, quelques hommes-rats envahirent le terrier. On enleva le collier de Cugel, on saisit sa jambe droite et une goupille d'argent fut enfoncée à travers sa cheville. Tandis qu'il criait de douleur, une chaîne fut attachée à la clavette.

— « La chaîne est maintenant invisible, » déclara un de ses ravisseurs. «Vous pouvez à présent vous tenir devant la caverne et attirer de votre mieux les passants. »

Gémissant toujours de souffrance, Cugel remonta en rampant les terriers jusqu'à l'entrée de la caverne, où Fabeln était assis, la chaîne au cou, attendant l'arrivée de sa fille. « Où allez-vous ? » demanda-t-il d'un ton méfiant.

— « Je vais aller et venir devant la caverne, pour attirer les passants et les diriger vers l'intérieur ! »

Fabeln fit entendre un grognement acerbe et scruta du regard la forêt.

Cugel alla se poster devant l'entrée de la caverne. Il regarda de tous côtés, puis lança un appel mélodieux. « Quelqu'un marche-t-il dans les parages ? »

Ne recevant aucune réponse, il se mit à faire les cent pas, sa chaîne cliquetant sur le sol.

Quelque chose bougea parmi les arbres : un chatoiement d'étoffe jaune et verte, et la fille de Fabeln apparut, portant un panier et une hache. Elle s'arrêta en voyant Cugel, puis s'approcha de lui d'un pas hésitant. « Je cherche Fabeln, qui m'a demandé certains objets. »

— « Je m'en charge, » dit Cugel, en tendant la main vers la hache, mais les hommes-rats, sur le qui-vive, le tirèrent promptement à l'intérieur de la caverne. « Elle doit poser la hache sur le rocher éloigné, là-bas, » firent leurs voix sifflantes à l'oreille de Cugel. « Retournez le lui dire. »

Cugel boitilla de nouveau vers la jeune fille. Elle le regarda, stupéfaite. « Pourquoi avez-vous sauté en arrière de cette façon ? »

— « Je vous le dirai, » fit Cugel, « et c'est une curieuse histoire, mais vous devez d'abord poser votre panier et votre hache sur le rocher qui est là-bas, où Fabeln ne tardera pas à venir les prendre lui-même. »

Un grognement de protestation furieuse retentit dans la caverne, vite étouffé.

— « Quel était ce bruit ? » s'enquit la jeune fille.

— « Faites ce que je vous ai demandé avec la hache et je vous raconterai tout. »

Intriguée, la jeune fille emporta la hache et le panier à l'endroit qui lui avait été désigné, puis s'en revint. « Alors, où est Fabeln ? »

— « Fabeln est mort, » dit Cugel. « Son corps est à l'heure actuelle possédé par un esprit malin ; ne vous en occupez sous aucun prétexte : c'est un bon conseil que je vous donne. »

Là-dessus, Fabeln poussa un grand cri et clama : « Il ment, il ment. Viens ici, dans la caverne ! »

Cugel leva la main pour la retenir. « Surtout pas. Prenez garde ! »

A la fois stupéfaite et apeurée, la jeune fille jeta un coup d'œil dans la caverne, où Fabeln venait d'apparaître, faisant force gesticulations. La jeune fille eut un mouvement de recul. « Viens, viens ! » s'écria Fabeln. « Entre dans la caverne ! »

La jeune fille secoua la tête et Fabeln, exaspéré, tenta de défaire sa chaîne. Les hommes-rats l'entraînèrent à la hâte vers le fond noyé d'ombres, où Fabeln les combattit avec tant de vigueur que les hommes-rats durent le tuer et tirer son corps au fond des terriers.

Ayant écouté tout cela attentivement, Cugel se tourna vers la jeune fille et lui fit un signe de tête. « A présent tout va bien. Fabeln a laissé certains objets de valeur à mes bons soins ; si vous voulez vous donner la peine d'entrer dans la caverne, je vous les remettrai. »

Effarée, la jeune fille secoua la tête. « Fabeln ne possédait aucun objet de valeur ! »

— « Ayez la bonté de venir vous en rendre compte par vous-même. » Cugel l'amena courtoisement vers la caverne. Elle s'avança, regarda à l'intérieur, où les hommes-rats s'emparèrent d'elle et l'entraînèrent au fond du terrier.

— « C'est une unité à marquer à mon compte, » cria Cugel à la cantonade. « N'oubliez pas de l'enregistrer ! »

— « La cote est dûment notée, » répondit une voix de l'intérieur. « Une unité de plus et vous serez libéré. »

Cugel passa le restant de la journée à aller et venir devant

la caverne, en regardant de tous côtés parmi les arbres, mais il ne vit personne. A la tombée de la nuit, il fut tiré en arrière vers le fond de la caverne et enfermé dans le terrier du niveau inférieur où il avait passé la nuit précédente. Il était occupé maintenant par la fille de Fabeln. Nue, contusionnée, l'air vague, elle le regarda fixement. Cugel essaya d'engager la conversation, mais elle semblait privée de l'usage de la parole.

On servit la bouillie du soir. Tout en mangeant, Cugel observait la jeune fille à la dérobée. Elle n'était pas du tout vilaine, bien qu'elle fût à présent tachée de boue et souillée. Cugel s'approcha d'elle en rampant, mais l'odeur des hommes-rats était si forte que son désir diminua et il revint à sa place.

Cette nuit-là, il y eut des bruits furtifs dans le terrier : des grincements, des grattements, des raclements. Cugel, clignant les yeux d'un air endormi, se leva sur un coude, ce qui lui permit de voir une partie du sol se soulever subrepticement. Une fumeuse lumière jaune filtra par l'ouverture, en éclairant la fille. Cugel donna l'alarme ; les hommes-rats, armés de tridents, se ruèrent dans le terrier, mais il était trop tard : la fille avait été enlevée.

Les hommes-rats furent pris d'une colère folle. Ils soulevèrent une dalle, jetèrent d'une voix perçante une bordée de jurons et d'insultes. D'autres apparurent, portant des seaux d'ordures qu'ils vidèrent dans le trou, en proférant aussi maintes injures. L'un d'eux expliqua d'un ton chagrin la situation à Cugel. « Il y a d'autres êtres qui vivent en-dessous ; ils nous dupent à tout bout de champ. Un jour nous prendrons notre revanche ; notre patience a des limites ! Cette nuit vous devez dormir ailleurs pour le cas où ils feraient une nouvelle incursion. » Il détacha la chaîne de Cugel, mais fut appelé à ce moment-là par ceux qui cimentaient le trou dans le sol.

Cugel s'approcha tranquillement de l'entrée et, profitant d'un moment d'inattention générale, se faufila dans le passage. Ramassant sa chaîne, il se mit à ramper dans une direction qu'il croyait devoir l'amener à la surface. Mais il arriva à un croisement de couloirs et se trompa de direction. Le boyau s'enfonçait dans la terre et, rétrécissant, lui comprimait les épaules ; puis il s'abaissa de plus en plus et Cugel dut s'aplatir, contraint pour avancer de se livrer à de pénibles contorsions, en jouant des coudes par brusques saccades.

On s'aperçut de sa disparition ; derrière lui explosèrent des glapissements de fureur et les hommes-rats coururent dans tous les sens.

Le passage fit un coude en épingle à cheveux, à un angle où il parut impossible à Cugel de glisser son corps. Se tortillant et avançant par à-coups, il parvint à s'insinuer dans une nouvelle position, où il se trouva coincé. Il haletait et les yeux lui sortaient de la tête. Dans un brusque effort, il plongea en avant et déboucha dans un passage plus spacieux. Il aperçut une niche où se trouvait un globe de feu dont il s'empara.

Les hommes-rats s'approchaient en lui lançant des injonctions de leurs voix criardes. Cugel se jeta dans un passage transversal, qui menait à un magasin. Les premiers objets qu'il y vit furent son épée et sa sacoche.

Les hommes-rats se ruèrent dans le local en brandissant leurs tridents. Cugel les frappa d'estoc et de taille et les fit refouler en piaillant dans le couloir. Là ils se rassemblèrent, en de folles allées et venues, proférant de stridentes menaces contre Cugel. Parfois l'un d'eux bondissait vers lui en grinçant des dents et en brandissant sa fourche, mais lorsque Cugel eut tué deux de ces téméraires, les autres battirent en retraite pour conférer à voix basse.

Cugel en profita pour entasser quelques lourdes caisses dans l'entrée, s'accordant ainsi un moment de répit.

Les hommes-rats revinrent à la charge, essayant de pousser les caisses à coups de pied ou d'épaule. Cugel plongea sa lame dans un interstice, suscitant un lamentable gémissement de douleur.

Quelqu'un s'écria : « Cugel, sortez de là ! Nous sommes des gens aimables et sans malice. Vous avez une unité à votre compte et ne tarderez pas, sans aucun doute, à en gagner une deuxième, ce qui vous rendra libre. Alors pourquoi jeter le trouble parmi nous tous ? Il n'y a aucune raison pour que, dans les rapports particulièrement malcommodes, nous n'adoptions pas une attitude de bonne camaraderie. Sortez donc et nous vous servirons de la viande avec votre bouillie du matin. »

— « Pour le moment j'ai l'esprit trop égaré pour avoir des idées claires, » répondit poliment Cugel. « Ne vous ai-je pas

entendu dire que vous projetiez de me libérer sans autre condition ni difficulté ? »

Il y eut des chuchotements dans le couloir, puis vint la réponse. « Il y a eu, en effet, une décision qui vient d'être prise à ce sujet. Vous êtes déclaré, séance tenante, libre d'aller et venir à votre gré. Dégagez l'entrée, posez votre épée et avancez vers nous ! »

— « Quelle garantie pouvez-vous m'offrir ? » demanda Cugel, l'oreille collée contre la barricade.

Les murmures des voix aiguës reprirent, puis on lui répondit : « Point n'est besoin de garantie. Nous allons nous retirer. Sortez, suivez le couloir vers votre liberté. »

Cugel ne répondit rien. Levant la boule de feu, il fit le tour du magasin, qui contenait une grande quantité de vêtements, d'armes, d'outils. Dans un coffre qu'il avait poussé dans l'entrée, il remarqua une pile de grimoires reliés de cuir. Il lut sur la couverture du premier ce titre :

ZARAIDÈS LE SAGE

Son Livre d'Etudes : Prenez garde !

Les hommes-rats l'appelèrent de nouveau, avec douceur : « Cugel, cher Cugel, pourquoi n'êtes-vous pas sorti ? »

— « Je me repose, je reprends des forces, » répondit Cugel. Il prit le grimoire, tourna les pages et trouva un répertoire.

— « Sortez de là, Cugel ! » ordonna une voix plus sévère. « Nous avons là une marmite contenant une vapeur nocive que nous avons l'intention de répandre dans le local où vous vous obstinez à vous confiner. Sortez, sinon tant pis pour vous ! »

— « Patience, » s'écria Cugel. « Laissez-moi le temps de rassembler mes idées. »

— « Pendant que vous rassemblez vos idées nous préparons la marmite d'acide où nous projetons de plonger votre tête. »

— « Très juste, très juste, » dit Cugel distraitement, absorbé par le livre d'études. Il y eut un grincement et un tuyau fut introduit dans la salle. Cugel prit l'extrémité du tuyau qu'il recourba de façon à le pointer vers le couloir.

— « Parlez, Cugel ! » fit la voix de mauvais augure. « Etes-vous disposé à sortir ou devons-nous envoyer une grande bouffée de gaz pernicieux dans le magasin ? »

— « Je refuse de sortir, car vous en êtes incapables, » répondit Cugel.

— « C'est ce que vous allez voir ! »

Le tuyau vibra et se mit à siffler ; une clameur d'épouvante s'éleva dans le couloir. Le sifflement s'arrêta.

Cugel, ne trouvant pas ce qu'il cherchait dans le livre d'études, sortit un autre volume. Il avait pour titre :

ZARAIDÈS LE SAGE

Son Abrégé de Sortilèges : Prenez garde !

Cugel l'ouvrit et le lut ; ayant trouvé une incantation appropriée, il approcha la boule de feu pour mieux cerner les vocables fatidiques. Il y avait quatre lignes de mots, trente-et-une syllabes en tout. Cugel les fit entrer de force dans sa cervelle, où ils se gravèrent profondément.

Quel était ce bruit dans son dos ? Par un autre accès, les hommes-rats firent irruption dans le magasin. Accroupis, blêmes et crispés, ils avançaient furtivement, les tridents braqués vers l'ennemi.

Cugel les tint en respect avec son épée, puis psalmodia l'incantation connue sous le nom d' « A l'Envers Sens Dessus-Dessous et à l'Endroit », tandis que les hommes-rats le fixaient avec terreur. Un fracas déchirant se fit entendre ; la terre fut en proie à un soulèvement et à une convulsion, tandis que les couloirs se retournaient avec violence, éjectant tous leurs hôtes dans la forêt. Les hommes-rats se sauvaient en glapissant et il y avait également des créatures blanches qui couraient et que Cugel distinguait mal à la lueur des étoiles. Les hommes-rats et les créatures blanches s'empoignèrent à bras le corps et s'entre-déchirèrent férocement. La forêt retentit de grognements et de grincements, de cris perçants et d'une clameur de voix aiguës.

Cugel s'éloigna tranquillement et passa la nuit dans un buisson d'airelles.

A l'aube, il revint prudemment vers le monticule, avec l'espoir de prendre possession du livre d'études et de l'abrégé de Zaraïdès. Il y avait un grand fouillis et de nombreux petits cadavres, mais les objets qu'il recherchait furent introuvables. A regret, Cugel s'écarta et il tomba peu après sur la fille de Fabeln,

assise dans les fougères. Elle poussa un cri aigu en le voyant approcher. Cugel pinça les lèvres, hocha la tête d'un air désapprobateur. Il la conduisit à un ruisseau qui coulait non loin de là et voulut la laver, mais elle se libéra dès qu'elle put et alla se dissimuler sous un rocher.

2 — LE CASTEL D'IUCOUNU

Le monticule, après s'être soulevé, avoir éjecté tout ce qu'il contenait et s'être stabilisé, avait repris son aspect primitif. Furetant dans le fatras d'une extrême diversité qui jonchait le sol, Cugel découvrit des articles de tous genres : des vêtements neufs ou usagés ; des justaucorps, des pourpoints et des capes ; d'antiques tabards (1) ; des culottes évasées comme on les porte à Kauchique, ou frangées et garnies de pompons dans le style du Vieux Romarth, ou bigarrées et à godets suivant la mode extravagante d'Andromaque. Il y avait des bottes, des sandales et des chapeaux de toutes sortes ; des plumets, des panaches, des emblèmes et des écussons ; de vieux outils et des armes brisées ; des bracelets et des colifichets ; des filigranes ternis, des camées couverts d'une croûte ; des pierres précieuses que Cugel ne put s'empêcher de ramasser, ce qui l'empêcha peut-être de trouver en temps voulu ce qu'il cherchait : les grimoires de Zaraïdès, qui avaient été dispersés avec le reste.

Cugel continua à fouiller. Il trouva des coupes d'argent, des cuillères en ivoire, des vases en porcelaine ; des ossements rongés et des dents brillantes de différentes espèces, qui luisaient comme des perles parmi les feuilles — mais il ne vit nulle part les grimoires et les in-folios qui auraient pu l'aider à vaincre Iucounu le Magicien Rieur. A ce moment même, Firx, la créature de coercition d'Iucounu, s'agrippait de toutes ses forces au foie de Cugel. Celui-ci finit par s'écrier : « Je suis simplement en train de chercher l'itinéraire le plus direct pour me rendre à Azenomeï ; tu rejoindras bientôt ta compagne dans la cuve d'Iucounu ! Dans l'entre-temps, tiens-toi tranquille ; es-tu vraiment au comble de l'impatience ? » Sur ces mots Firx relâcha de mauvaise grâce sa pression.

(1) - Manteaux du Moyen-Age ; dalmatiques des hérauts d'armes. (N.D.T.)

Inconsolable, Cugel allait et venait au hasard, regardant parmi les branches et sous les racines, louchant sur les bas-côtés de la forêt, donnant des coups de pied dans les fougères et dans les mousses. Puis il aperçut au pied d'une souche ce qu'il cherchait : une certaine quantité d'in-folios et de grimoires, convenablement empilés. Sur la souche était assis Zaraïdès.

Cugel s'avança vers lui, pinçant les lèvres, tant était grande sa déception. Zaraïdès l'observait avec une expression sereine. « Vous semblez chercher un objet perdu. J'espère que ce n'est pas une grande perte pour vous ? »

Cugel secoua la tête d'un mouvement bref. « Quelques broutilles se sont dispersées. Qu'elles tombent donc en poussière parmi les feuilles. »

— « Pas du tout! » déclara Zaraïdès. « Décrivez-moi les objets perdus ; je mettrai en mouvement un oscillateur de recherche. En quelques instants vous recouvrerez votre bien ! »

— « Je ne veux pas vous imposer une tâche aussi insignifiante, » éluda Cugel. « Abordons plutôt d'autres questions. » Il désigna la pile de volumes, sur laquelle Zaraïdès avait maintenant posé les pieds. « Par bonheur vous êtes rentré en possession de vos précieux livres. »

Zaraïdès hocha la tête avec une calme satisfaction. « Tout va bien maintenant ; je suis seulement inquiet du déséquilibre qui fausse mes rapports avec vous. » Il arrêta du geste Cugel, qui avait eu un mouvement de recul. « Il n'y a là rien qui doive vous alarmer, bien au contraire. Votre conduite m'a évité la mort ; la Loi des Compensations a été perturbée et je dois trouver un moyen de vous rendre la pareille. » Il démêla sa barbe avec les doigts. « Malheureusement, la récompense doit avoir, en majeure partie, une valeur symbolique. Je pourrais bien exaucer la totalité de vos désirs sans pour autant contrebalancer le service que vous m'avez rendu, même involontairement. »

Ces paroles réconfortèrent un peu Cugel, mais Firx donna de nouveau des signes d'impatience. Les mains crispées sur son abdomen, Cugel s'écria : « Ayez la bonté, avant toute chose, d'extirper la créature qui déchire mes entrailles, un certain Firx. »

Zaraïdès leva les sourcils. « De quelle sorte de créature s'agit-il? »

— « C'est un être détestable venu d'une lointaine étoile. Il ressemble à un paquet de ronces et n'est qu'un enchevêtrement d'épines blanches, de barbelures et de griffes. »

— « Le problème est sans grande difficulté, » répondit Zaraïdès. « De telles créatures ne résistent pas à une méthode assez primitive d'extirpation. Venez, ma demeure n'est pas loin. »

Zaraïdès descendit de la souche, ramassa ses volumes et les lança en l'air ; ils montèrent tous très haut, voltigèrent rapidement par-dessus les cimes des arbres et disparurent. Cugel les regarda partir avec mélancolie.

— « Cela vous étonne ? » s'enquit Zaraïdès. « Mais ce n'est rien : une opération très simple et un moyen de refréner le zèle des voleurs et des bandits de grand chemin. Mettons-nous en route ; nous devons éjecter cette créature qui vous cause tant de tourments. »

Il ouvrit la marche au milieu des arbres. Cugel le suivit, mais voilà que Firx, se rendant compte tardivement que les choses prenaient mauvaise tournure pour lui, se mit à protester furieusement. Plié en deux, sautant de côté, Cugel s'efforçait, tout en titubant, de trottiner derrière Zaraïdès, qui avançait sans jamais se retourner.

Zaraïdès avait élu domicile dans les branches d'un gigantesque daobade. Un escalier accédait à une lourde branche inclinée qui donnait sur un porche rustique. Cugel gravit péniblement les marches, longea la branche maîtresse et pénétra dans une grande pièce carrée. Le mobilier était à la fois sobre et luxueux. Des fenêtres permettaient de voir la forêt dans toutes les directions ; un moelleux tapis, orné de motifs noirs, bruns et jaunes couvrait le plancher.

Zaraïdès fit signe à Cugel d'entrer dans son laboratoire. « Nous allons vous débarrasser immédiatement de cette peste. »

Cugel le suivit en trébuchant et, sur un geste du magicien, monta sur un piédestal de verre.

Zaraïdès apporta un écran composé de lamelles de zinc et le plaça dans le dos de Cugel. « Ceci est pour avertir Firx qu'un magicien expérimenté se trouve près de lui : le zinc inspire une grande phobie aux créatures de son espèce. Maintenant, voici une simple potion comprenant du soufre, de l'aqua simplex, une teinte de zyche, quelques extraits de plantes : bourrache, hilp, cassas,

bien que ces dernières ne soient peut-être pas essentielles. Buvez, je vous prie... Firx, sors de là ! Hors d'ici, espèce de peste extra-terrestre ! Déménage ! Sinon je saupoudre avec du soufre toutes les entrailles de Cugel et le transperce avec des baguettes de zinc ! Sors de là ! Dois-je te noyer avec de l'aqua simplex ? Allons, dehors, retourne à Achernar le mieux que tu pourras ! »

A ces mots, Firx lâcha prise rageusement et émergea de la poitrine de Cugel : c'était un amas de nerfs et de crampons blancs, ayant chacun une griffe ou une barbelure. Zaraïdès attrapa la créature dans une cuvette en zinc, qu'il recouvrit d'un filet du même métal.

Cugel avait perdu connaissance. Quand il revint à lui, Zaraïdès était à son côté, affable et serein, attendant qu'il se rétablisse. « Vous êtes un homme qui a de la chance, » lui dit Zaraïdès. « Il était grand temps de vous faire opérer. Ce malfaisant incube était enclin à étendre ses griffes dans tout votre corps, jusqu'à ce qu'il ait saisi votre cerveau. A ce moment-là, vous et Firx n'auriez formé qu'un seul être. Comment se fait-il que vous ayez été imprégné de cette créature ? »

Cugel eut une petite moue dégoûtée. « C'est l'œuvre d'Iucounu le Magicien Rieur, » répondit-il, puis, voyant Zaraïdès lever très haut ses sourcils, il ajouta : « Vous le connaissez ? »

— « Seulement de réputation, par son côté plaisant et son goût du grotesque, » répondit le sage.

— « Il n'a rien d'un bouffon ! » s'exclama Cugel. « Pour un prétendu manque d'égards il m'a expédié dans le nord, au bout du monde, où le soleil tourne très bas et ne donne pas plus de chaleur qu'une lampe. Iucounu s'est amusé à mes dépens ; c'est à moi maintenant de lui jouer un tour à ma façon ! Vous m'avez annoncé que vous brûliez du désir de me prouver votre gratitude, aussi, avant que je n'exprime mes souhaits les plus importants, vengeons-nous comme il faut d'Iucounu. »

Zaraïdès acquiesça pensivement en se frottant la barbe avec les doigts. « Je veux vous donner un conseil. Iucounu est un homme vaniteux et susceptible. Son point le plus vulnérable est son amour-propre. Tournez-lui le dos, changez de résidence ! Cette attitude de fier mépris sera le châtiment le plus raffiné que vous pourrez lui infliger. »

Cugel se renfrogna. Ces représailles me paraissent trop abstraites. Si vous avez la bonté d'appeler un démon, je lui donnerai des instructions concernant Iucounu. L'affaire sera ainsi réglée et nous pourrons parler d'autre chose. »

Zaraïdès secoua la tête. « Tout cela n'est pas si simple. Iucounu, lui-même d'esprit tortueux, ne se laisserait pas prendre à l'improviste. Il apprendrait aussitôt qui aura été l'instigateur de l'agression et les relations cordiales que nous avons entretenues à distance prendraient fin. »

— « Pouah ! » railla Cugel. « Est-ce que par hasard le sage Zaraïdès aurait peur de défendre une juste cause ? Se peut-il qu'il baisse les yeux et recule devant un être aussi timide et falot que Iucounu ? »

— « Ma foi oui, » dit Zaraïdès. « A tout instant le soleil peut s'obscurcir ; je ne tiens pas à passer ces dernières heures à échanger des plaisanteries avec Iucounu, dont l'humour est plus raffiné que le mien. Alors écoutez-moi. Dans un moment, je dois m'occuper de certaines importantes obligations. Pour vous prouver en fin de compte ma reconnaissance, je vais vous transférer dans un lieu de votre choix. Où voulez-vous aller ? »

— « Puisque vous ne pouvez rien faire de mieux, emmenez-moi à Azenomeï, au confluent du Xzan et du Scaum ! »

— « Comme il vous plaira. Ayez la bonté de monter sur cette estrade. Etendez vos mains ainsi... Respirez profondément et, durant le transfert, prenez soin de retenir votre souffle... Etes-vous prêt ? »

Cugel fit un signe de tête affirmatif. Zaraïdès recula et proféra une incantation. Cugel fut projeté en l'air et disparut. Un instant plus tard, ses pieds foulaient de nouveau le sol et il se mit à déambuler en plein centre d'Azenomeï. Il respira profondément. « Après tant d'épreuves, tant de vicissitudes, me voilà de retour à Azenomeï ! » Hochant la tête d'un air émerveillé, il regarda autour de lui. Les anciennes constructions, les terrasses surplombant la rivière, le marché : tout était comme avant. Non loin de là, se trouvait la baraque de Fianosther. Lui tournant le dos pour éviter d'être reconnu, il alla flâner ailleurs.

— « Et maintenant ? » rumina-t-il. « D'abord, des vêtements neufs, puis le bien-être d'une auberge où je puisse peser tous les aspects de ma condition présente. Celui qui veut se moquer d'Iucounu doit entreprendre un tel dessein avec prudence. »

Deux heures plus tard, s'étant baigné, tondu, rafraîchi et arborant des habits neufs de couleur noire, verte et rouge, Cugel était attablé à l'Auberge de la Rivière devant une assiette de saucisses épicées et une carafe de vin nouveau.

— « Cette question de réglement de comptes pose des problèmes extrêmement délicats, » songeait-il. « Je dois manœuvrer en faisant très attention. »

Il se versa du vin, mangea quelques saucisses. Puis il ouvrit sa sacoche et en retira un petit objet soigneusement enveloppé dans un tissu soyeux : la capsule violette qu'Iucounu l'avait chargé de lui rapporter, pour faire la paire avec celle qu'il possédait déjà. Il éleva la lentille vers son œil, mais s'arrêta net: elle transformerait si avantageusement tout ce qui l'entourait qu'il pourrait vouloir la garder toujours, pour se donner de belles illusions. Or, c'est au moment où il contemplait ce disque brillant que germa dans son esprit une idée si ingénieuse, a priori si efficace et néanmoins peu hasardeuse, qu'il renonça à en chercher une meilleure.

En substance, son plan était simple. Il irait se présenter devant Iucounu et lui remettrait la capsule, ou plus exactement une capsule de même apparence. Iucounu voudrait la comparer avec celle qu'il possédait déjà, afin d'éprouver la capacité des lentilles accouplées, et il regarderait inévitablement à travers toutes deux en même temps. La discordance entre le réel et l'illusoire lui troublerait le cerveau et le réduirait à l'impuissance, permettant ainsi à Cugel de prendre les mesures qui lui sembleraient profitables.

Y avait-il une faille dans ce projet ? Cugel n'en voyait aucune. Si Iucounu s'apercevait de la substitution, Cugel n'aurait qu'à s'excuser et lui remettre la capsule authentique, afin d'endormir les soupçons d'Iucounu. Tout considéré, les chances de succès paraissaient excellentes.

Sans hâte, Cugel finit de manger ses saucisses, commanda une deuxième buire de vin et admira le paysage sur l'autre rive du Xzan. Il n'était pas pressé ; en effet, agir impulsivement pour affronter Iucounu serait une grave erreur, comme il l'avait déjà appris à ses dépens.

Le lendemain, toujours persuadé que son plan était impeccable, il se rendit chez un souffleur de verre, dont l'atelier se dressait

au bord du Scaum, à huit cents toises à l'est d'Azenomeï, dans un ondoyant taillis de bilibobs jaunes.

Le souffleur de verre examina la capsule. « Une copie exacte, de forme et de couleur identiques ? Ce n'est pas un travail facile, avec un violet si pur et si vif. Il est malaisé d'obtenir une nuance pareille dans du verre ; il n'existe pas de teinte spécifique ; on doit tâtonner, se fier au hasard. Je vais tout de même préparer une fusion. Nous verrons bien ce que cela donne. »

Après plusieurs essais, il fabriqua du verre dans la teinte requise et confectionna une capsule qu'on ne pouvait, à première vue, différencier de la lentille magique.

— « Parfait ! » déclara Cugel. « Et maintenant, quel est votre prix ? »

— « J'évalue une telle capsule de verre violet à cent tercès, » répondit l'artisan d'un ton désinvolte.

— « Comment ? » s'écria Cugel, révolté. « Ai-je l'air d'un jobard ? C'est un prix exorbitant. »

Le souffleur de verre rangea ses outils, ses cannes de verrier et ses creusets, sans paraître se soucier de l'indignation de Cugel. « L'univers ne donne aucun signe de stabilité, » dit-il. « Tout fluctue, revient par cycles, monte et descend ; tout est sujet à variations. Mes prix, qui s'identifient au cosmos, obéissent aux mêmes lois et varient selon le désir plus ou moins impérieux du client. »

Cugel, mécontent, eut un mouvement de recul et le souffleur de verre en profita pour s'emparer des deux capsules.

— « Qu'avez-vous l'intention de faire ? » s'exclama Cugel.

— « Je vais refondre ma lentille dans un creuset ; que voulez-vous que j'en fasse ? »

— « Et ma capsule ? »

— « Je la garde en souvenir de notre conversation. »

— « Attendez ! » Cugel respira profondément. « Je serais disposé à vous payer le prix excessif que vous demandez si la nouvelle capsule était aussi claire et impeccable que l'ancienne. »

Le souffleur de verre les examina l'une après l'autre. « A mon point de vue elles sont identiques. »

— « Et leur foyer ? » réclama Cugel. « Appliquez les deux lentilles sur vos yeux, regardez au travers et vous m'en direz tant ! »

Le souffleur de verre porta les deux capsules à ses yeux.

L'une lui procura une vision du Monde Supérieur, l'autre lui montra l'image de la Réalité. Pris de vertige par l'effet de cette discordance, le souffleur de verre vacilla et serait tombé si Cugel, soucieux de préserver les capsules, ne l'avait retenu et guidé vers un banc.

S'emparant des lentilles, Cugel jeta trois tercès sur l'établi. « Tout est sujet à variations et c'est ainsi que vos cent tercès ont été dévalués et n'en font plus que trois. »

Trop hébété pour réagir, le souffleur de verre marmonna quelques mots, essaya de lever la main, mais déjà Cugel avait traversé à grandes enjambées l'atelier et pris le large.

Revenu à l'auberge, il enfila ses vieux vêtements, souillés et lacérés après bien des vicissitudes, et se mit en route sur les rives du Xzan.

Tout en marchant, il se préparait à l'imminente confrontation, en essayant de prévoir les moindres éventualités. Devant lui, le soleil faisait miroiter des tours de verre en spirale de teinte verte : le castel d'Iucounu !

Cugel s'arrêta pour lever les yeux sur l'extravagante construction. Que de fois, durant son voyage, avait-il rêvé de se trouver en cet endroit, avec Iucounu le Magicien Rieur à portée de la main !

Il se mit à gravir le chemin sinueux, pavé de sombres carreaux bruns, et la tension de ses nerfs augmentait à chaque pas. En approchant de la porte principale il vit sur le lourd vantail un objet qu'il n'avait pas remarqué auparavant : un visage sculpté dans du vieux bois, une face maigre aux joues et aux mâchoires crispées, avec des yeux horrifiés, des lèvres tombantes, une bouche grande ouverte comme pour pousser un cri de désespoir ou peut-être de défi.

En levant la main pour frapper à la porte, Cugel eut des sueurs froides. Il se détourna de la face de bois hagarde et suivit des yeux la direction de ce regard aveugle — par-delà le Xzan, vers les collines qui ondulaient à perte de vue dans la pénombre. Il repassa en revue son plan d'action. Comportait-il une faille ? Lui-même courait-il un danger ? Il n'y en avait apparemment aucun. Si Iucounu s'apercevait de la substitution, Cugel pourrait toujours invoquer une erreur et exhiber la capsule authentique. Il avait gros à gagner en risquant peu ! Se tournant vers la porte, il heurta le lourd panneau.

Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit lentement. Un flux d'air frais en sortit, charriant une odeur amère que Cugel ne put définir. Un rayon de soleil, se glissant par-dessus son épaule, franchit le seuil et se posa sur le dallage. Cugel jeta un regard hésitant dans le vestibule, peu disposé à entrer sans y être expressément invité. « Iucounu ! » appela-t-il. « Montrez-vous, que je puisse entrer dans votre castel ! Je ne veux pas faire de nouveau l'objet d'injustes accusations ! »

Quelque chose bougea à l'intérieur, des pas résonnèrent lentement. Iucounu arriva d'une pièce voisine et Cugel crut déceler un changement dans sa physionomie. Sa grande tête molle et jaune semblait plus flasque encore qu'auparavant ; les mâchoires tombaient, le nez pendait comme une stalactite, le menton était à peine plus grand qu'un bouton sous la grande bouche qui se contractait.

Iucounu était coiffé d'un chapeau carré de couleur brune, aux coins relevés. Il arborait une blouse aux losanges bruns et noirs, une culotte bouffante d'épais drap marron à broderies noires : de beaux vêtements qu'Iucounu portait sans élégance, comme s'ils n'étaient pas les siens et qu'il s'y sentît mal à l'aise. Or, il accueillit vraiment Cugel d'une façon qui parut singulière au visiteur. « Eh bien, l'ami, quelle est ton intention ? Tu n'apprendras jamais à marcher sur les murs avec les mains. » Et Iucounu ricana sous cape.

N'en croyant pas ses oreilles, Cugel leva des sourcils étonnés. « Telle n'est pas mon intention. L'objet de ma visite est de haute importance : c'est-à-dire que je viens vous rendre compte du succès de la mission dont vous m'aviez chargé. »

— « Parfait ! » s'écria Iucounu. « Tu vas pouvoir me remettre à présent les clés de la huche à pain. »

— « *La huche à pain ?* » s'effara Cugel. Iucounu était-il fou ? « Je suis Cugel, que vous avez envoyé en mission dans le nord. Je suis revenu avec la capsule magique grâce à laquelle on a une vision du Monde Supérieur ! »

— « Bien sûr, bien sûr ! » s'exclama Iucounu. « *Brzm-szzst.* Je crains d'être un peu perdu, parmi tant de situations contrastées ; rien n'est tout à fait comme avant. Mais à présent, sois le bienvenu. Cugel, bien sûr ! Comment va l'ami Firx ? Bien, j'espère ? Il m'a beaucoup manqué. Un bon petit gars, Firx ! »

Cugel acquiesça sans chaleur. « Oui, Firx a vraiment été un ami, aux inlassables encouragements. »

— « Parfait ! Entre donc ! Je dois t'offrir un rafraîchissement ! Que préfères-tu : *sz-mzsm* ou *szk-zsm ?* »

Cugel regarda Iucounu à la dérobée. Son comportement était plus qu'étrange. « Aucune de ces boissons ne m'est familière, aussi je vous remercie mais ne tiens pas à y goûter. Regardez plutôt ! La lentille magique violette ! » Et Cugel présenta la copie qu'il s'était procurée quelques heures auparavant.

— « Parfait ! » déclara Iucounu. « Tu as bien réussi et je passe l'éponge par conséquent sur tes infractions — car maintenant tout me revient en mémoire, après avoir mis de l'ordre dans diverses conjonctures. Mais donne-moi la capsule ! J'ai hâte de la mettre à l'épreuve ! »

— « Bien entendu, » répondit Cugel. « Je me permets toutefois de vous conseiller, pour être à même d'apprécier le Monde Supérieur dans toute sa magnificence, de vous munir aussi de votre propre lentille, afin de pouvoir regarder à travers les deux simultanément. C'est la seule méthode appropriée. »

— « C'est juste, c'est très juste ! Ma capsule ; mais où donc ce coquin rétif l'a-t-il cachée ? »

— « Un coquin rétif ? » s'étonna Cugel. « Quelqu'un aurait-il semé le désordre parmi vos objets de valeur? »

— « C'est une façon de parler. » Iucounu fit entendre un étrange rire étouffé, puis se laissa lourdement tomber sur le plancher, en faisant le grand écart. « Cela ne forme qu'un tout, » dit-il dans cette position à Cugel, qui le regardait avec des yeux ronds, « et cela n'a plus d'importance, du moment que tout doit se passer suivant le système *mnz*. A ce sujet je consulterai Firx prochainement. »

— « La dernière fois, » dit Cugel sans s'impatienter, « vous avez pris votre capsule dans une commode qui se trouve dans la chambre qui est là-bas ! »

— « Silence ! » ordonna Iucounu, soudain exaspéré. Il se hissa sur ses pieds. « *Szsz !* Je suis très au courant de l'endroit où la capsule est rangée. Tout est entièrement coordonné ! Suis-moi. Nous allons faire connaissance immédiatement avec la nature du Monde Supérieur ! » Il s'esclaffa sans rime ni raison.

Iucounu alla en traînant les pieds vers la chambre voisine, d'où il rapporta le coffret contenant sa capsule magique. Il fit un signe impérieux à Cugel. « Reste exactement où tu es. Ne bouge pas, si tu sais à quoi t'en tenir avec Firx ! »

Cugel s'inclina docilement. Iucounu sortit sa lentille. « Maintenant, donne-moi la nouvelle ! »

Cugel lui tendit la fausse capsule. « Placez-les ensemble devant vos yeux, pour vous délecter pleinement avec la splendide vision du Monde Supérieur ! »

— « Oui ! C'est ce qui va arriver ! » Iucounu leva les deux capsules et les appliqua sur ses yeux. Cugel, s'attendant à le voir tomber paralysé sous l'effet de la discordance, prit la corde qu'il avait apportée pour lier le magicien dès qu'il aurait perdu conscience ; mais Iucounu ne se montrait nullement incommodé. Il regardait d'un côté et de l'autre, en gloussant d'une façon bizarre. « Splendide ! Superbe ! Un spectacle qui procure le plaisir le plus raffiné ! » Il ôta les capsules, les rangea soigneusement dans le coffret. Cugel le regardait faire d'un air morose.

— « Je suis très content, » dit Iucounu, en faisant onduler ses mains et ses bras, ce qui ahurit une fois de plus Cugel. « Oui, » poursuivit Iucounu, « tu as bien réussi et tu as réparé ton odieuse offense à mon égard. Tout ce qu'il nous reste à faire maintenant, c'est délivrer Firx, qui m'est indispensable. A cette fin je dois te placer dans une cuve. Tu seras immergé dans un liquide approprié pendant environ trente-six heures, ce qui peut suffire pour inciter Firx à s'extérioriser. »

Cugel fit la grimace. Comment pouvait-on faire entendre raison à un magicien qui n'était pas seulement bouffon et irascible, mais avait aussi le cerveau dérangé? « Une telle immersion pourrait bien m'être contraire, » indiqua-t-il prudemment. « Il serait beaucoup plus judicieux d'accorder à Firx un plus long délai de parcours. »

Iucounu parut favorablement impressionné par cette suggestion, car il manifesta sa joie en dansant une gigue très compliquée, avec une agilité remarquable pour un homme ayant des membres courtauds et un corps plutôt replet. Pour terminer sa démonstration, Iucounu fit un grand saut en l'air et atterrit assez rudement sur la nuque et les épaules. Ses bras et ses jambes s'agitèrent, comme les pattes d'un hanneton retourné sur le dos. Cugel avait les yeux rivés sur lui, se demandant si le magicien

était vivant ou mort. Mais Iucounu, clignant des yeux, se redressa promptement. « J'ai besoin de perfectionner les pressions et les élans exacts, » marmonna-t-il. « Sinon, il y a choc. Il s'agit d'une opération différente de celle du *ssz-pntz.* » Il s'esclaffa de nouveau, rejetant sa tête en arrière, et Cugel aperçut, dans sa bouche grande ouverte, non pas une langue, mais une griffe blanche. Il comprit aussitôt le pourquoi de la bizarre conduite d'Iucounu. Une créature semblable à Firx avait réussi par un moyen quelconque à pénétrer dans le corps d'Iucounu et à prendre possession de son cerveau.

Cugel se frotta le menton d'un air intéressé. Quelle extraordinaire situation ! Il s'appliqua à concentrer ses pensées. L'important était de savoir si la créature conservait les dons de magicien d'Iucounu.

— « Votre sagacité m'émerveille! » fit Cugel. « Je suis rempli d'admiration ! Avez-vous augmenté votre collection de curiosités thaumaturgiques ? »

— « Non, il y en a largement assez sous la main, » répondit la créature, parlant par la bouche d'Iucounu. « Mais j'ai besoin maintenant de repos. L'évolution que j'ai accomplie il y a quelques instants nécessite la tranquillité. »

— « C'est très simple, » dit Cugel, « le moyen le plus efficace d'atteindre ce but est de se cramponner avec une extrême intensité au Lobe de la Volition Directrice. »

— « Vraiment ? » s'enquit la créature. « Eh bien, je vais l'essayer ; voyons : voici le Lobe de l'Antithèse et voilà la Circonvolution de la Forme du Subconscient... *Szzm.* Il y a beaucoup de choses qui m'intriguent ici ; ce n'était jamais ainsi à Achernar. »

La créature jeta un regard incisif à Cugel pour voir s'il avait relevé les mots qui venaient de lui échapper. Mais Cugel arborait une expression d'ennui apathique et la créature continua à chercher parmi les éléments variés du cerveau d'Iucounu. « Ah oui, nous y voilà : le Lobe de la Volition Directrice. Allons-y pour une subite et vigoureuse pression. »

Le visage d'Iucounu se crispa, ses muscles fléchirent, sa corpulente personne se ratatina sur le sol. Cugel bondit en avant, ligota en un clin d'œil les bras et les jambes d'Iucounu et colla un tampon adhésif sur sa grande bouche.

Après quoi, Cugel exécuta de joyeuses cabrioles à sa façon.

Tout allait bien ! Iucounu, son castel, sa grande collection d'accessoires magiques étaient à sa disposition ! Cugel regarda le gros corps inerte et se mit à le traîner vers un endroit où il pourrait commodément trancher la grande tête jaune. Mais il se ravisa en se rappelant les nombreux affronts, les épreuves et les humiliations qu'ils avait subis par la faute d'Iucounu. Fallait-il laisser Iucounu sombrer si vite dans l'oubli, sans qu'il reprenne conscience et soit bourrelé de remords ? Jamais de la vie !

Cugel tira le corps inanimé dans le hall, où il s'assit sur un banc pour réfléchir.

Peu après, le magicien remua, ouvrit les yeux, fit un effort pour se lever et, se voyant dans l'incapacité de le faire, il tourna vers Cugel un regard d'abord surpris, ensuite scandalisé. De sa bouche muselée sortirent des sons péremptoires. Cugel lui répondit d'un signe de tête indifférent.

Il se leva ensuite, examina les liens et le bâillon, resserra le tout, puis entreprit une inspection prudente du castel, à l'affût des pièges, leurres ou traquenards que le machiavélique Iucounu aurait pu disposer afin de mettre en échec ou duper les intrus. Il fut particulièrement vigilant pendant sa visite au laboratoire d'Iucounu, sondant toute chose au moyen d'une longue tringle, mais si le magicien avait tendu des filets ou des chausse-trapes, il n'en trouva aucune trace.

En explorant les étagères d'Iucounu, Cugel découvrit du soufre, de l'aqua simplex, un peu de zyche et des herbages, au moyen desquels il prépara un élixir visqueux de teinte jaune. Il traîna le corps flasque du magicien dans le laboratoire, administra la potion, proféra les injonctions et les persuasions rituelles, et finalement, tandis que le teint d'Iucounu devenait encore plus jaune que d'habitude à cause du soufre ingurgité, tandis que l'aqua simplex lui coulait des oreilles, tandis que ses propres efforts faisaient haleter et transpirer Cugel, la créature d'Achernar s'extirpa à coups de griffes du corps pantelant. Cugel l'attrapa dans un grand mortier de grès, la broya en pâte avec un pilon de fer, fit dissoudre le tout dans de l'huile de vitriol, ajouta du désinfectant aromatique et vida la visqueuse gadoue ainsi produite dans un conduit d'écoulement.

Iucounu, n'ayant pas tardé à reprendre conscience, fixa sur

Cugel des yeux qui étincelaient d'une inquiétante fureur. Cugel lui administra une inhalation de raptogène et le Magicien Rieur retomba en léthargie.

Cugel se rassit pour prendre un peu de repos. Un problème se posait à lui : comment priver au mieux Iucounu de la liberté de ses mouvements pendant qu'il lui énumérerait tous ses griefs ?

Ayant consulté un ou deux manuels, il scella les lèvres d'Iucounu avec un enduit collant, mit sa vitalité en veilleuse grâce à une incantation peu compliquée, puis il l'enferma dans un énorme tube de verre, qu'il suspendit à une chaîne dans le vestibule.

Cela fait, et tandis que Iucounu reprenait de nouveau conscience, Cugel prit du champ et arbora un aimable sourire. « Enfin, Iucounu, justice va être faite. Te souviens-tu des affronts que tu m'as infligés ? Ils étaient plutôt rudes ! J'ai fait le serment de te faire regretter ta mauvaise action ! Ce vœu va être exaucé. M'as-tu compris ? »

La mine décomposée d'Iucounu lui fournit une réponse adéquate.

Cugel s'attabla devant une bouteille du meilleur vin blanc d'Iucounu, dont il se versa une coupe avant de reprendre : « J'ai l'intention de régler nos comptes de la manière suivante : je calculerai la somme des épreuves que j'ai subies, en y incluant d'aussi considérables incidences que les frissons de fièvre, les courants d'air glacés, les insultes, les affres de la peur, les incertitudes, les mornes désespérances, les visions horrifiques ou répugnantes et toutes autres misères indescriptibles, dont les moindres n'étaient pas les agissements de l'ineffable Firx. De ce total, je soustrairai quelque chose pour mon indiscrétion initiale et peut-être pour une ou deux compensations ultérieures, mais la rétribution qui m'est due n'en restera pas moins imposante. Heureusement, tu es Iucounu, le Magicien Rieur. En toute objectivité, le comique de la situation te fera rire... jaune ! »

Cugel interrogea Iucounu du regard, mais le coup d'œil qu'il reçut en réponse n'avait rien de jubilant.

— « Une dernière question, » dit Cugel. « As-tu disposé des pièges ou des leurres susceptibles de m'occire ou de m'immobiliser ? Cligne des yeux une seule fois pour *oui* et deux fois pour *non.* »

Derrière son tube, Iucounu se contenta de le fixer avec mépris.

Cugel poussa un soupir. « Je comprends que je dois rester sur mes gardes. »

Emportant son vin dans la grande salle, il commença à se familiariser avec la collection d'instruments magiques, accessoires, talismans et objets curieux devenus, à toutes fins utiles, son propre bien. Iucounu le suivait partout du regard, l'air impatient, comme s'il espérait quelque chose, et cela n'avait rien de rassurant.

Toutefois, les jours passèrent sans que Cugel tombât dans un piège et il commença à croire qu'il n'en existait aucun. Pendant ce temps, il se plongea dans les grimoires et les in-folios d'Iucounu, mais ses recherches furent décevantes. Certains de ces volumes étaient écrits dans des langues archaïques, en caractères indéchiffrables, ou bien avec une terminologie hermétique ; d'autres décrivaient des phénomènes qui dépassaient son entendement ; enfin d'autres exhalaient un tel souffle de maléfice qu'il rabattit vivement leurs couvertures.

Seuls un ou deux de ces ouvrages lui furent accessibles. Ceux-là, il les étudia en grande hâte, entassant mot à mot les formules magiques dans sa mémoire, jusqu'à ce qu'il en eût la tête enflée. Bientôt, il fut à même de jeter un sort avec les incantations les plus simples et les plus primitives, dont il expérimenta certaines sur Iucounu : notamment la Démangeaison Déprimante de Lugwiler. Mais dans l'ensemble, Cugel eut des déboires dûs apparemment à un manque de compétence innée. Les magiciens éprouvés étaient capables de recourir à trois et même quatre parmi les plus puissants sortilèges ; pour Cugel, mener à bien une seule incantation était une tâche d'une extrême difficulté. Un jour, tandis qu'il appliquait une transposition spatiale à un coussin de soie, il intervertit certaines opérations et fut lui-même catapulté à reculons dans le vestibule. Agacé par le sourire goguenard d'Iucounu, Cugel emporta le tube devant la façade du castel, et l'encadra d'une paire de supports auxquels il suspendit des lanternes qui désormais éclairèrent chaque nuit les abords du castel.

Un mois s'écoula et Cugel se sentit plus à l'aise dans la demeure qu'il occupait. Les paysans d'un village voisin lui apportaient des provisions, en échange desquelles il leur rendait des

petits services. Un jour, le père de Jince, la camériste qui s'occupait de sa chambre à coucher, perdit une broche de valeur dans une profonde citerne et supplia Cugel de la lui retrouver. Cugel y consentit volontiers et descendit le tube contenant Iucounu dans la citerne. Iucounu finit par localiser la broche, que l'on put alors récupérer au moyen d'un grappin.

Cet épisode donna à Cugel l'idée de se servir encore d'Iucounu pour d'autres fins. Un « Concours de Grotesques » avait été ouvert à la Foire d'Azenomeï. Cugel y présenta Iucounu et, bien qu'il ne réussit pas à obtenir le premier prix, les grimaces du magicien ne passèrent pas inaperçues et suscitèrent de nombreux commentaires.

Ce fut à la foire que Cugel rencontra Fianosther, le marchand de talismans et accessoires magiques qui, la première fois, l'avait incité à s'introduire pour son compte chez Iucounu. Fianosther jeta un regard à la fois surpris et amusé à Cugel, qui emportait dans un chariot le tube contenant Iucounu. « Cugel ! Cugel l'Astucieux ! » s'exclama Fianosther. « Les bruits qui courent sur toi sont donc exacts ! C'est toi le nouveau maître du castel d'Iucounu et de sa grande collection d'instruments magiques et de curiosités ! »

Cugel fit d'abord semblant de ne pas reconnaître Fianosther, puis il répondit de sa voix la plus glaciale : « C'est tout à fait vrai. Iucounu a décidé de prendre une part moins active aux affaires du monde, comme tu le vois. Ce nonobstant, le castel est truffé de pièges et de traquenards ; la nuit, plusieurs bêtes affamées sont lâchées sur le pourtour et j'ai jeté un sort d'une extrême violence pour garder chaque entrée. »

Fianosther parut ignorer la froideur de Cugel. Frottant l'une l'autre ses mains grassouillettes, il s'enquit : « Du moment que tu disposes maintenant d'une vaste collection d'objets curieux, voudrais-tu me vendre certains articles de moindre choix ? »

— « Je n'ai ni besoin ni envie de le faire, » dit Cugel. « Les coffres d'Iucounu contiennent assez d'or pour durer jusqu'à ce que le soleil s'assombrisse. » Et les deux hommes, suivant l'usage de leur époque, levèrent les yeux pour évaluer la couleur du soleil couchant.

Fianosther fit un gracieux salut. « Dans ce cas, je te souhaite une bonne fin de journée et à vous aussi. » Ces derniers mots

étaient adressés à Iucounu, qui ne répondit qu'en lui jetant un mauvais regard.

De retour au castel, Cugel amena Iucounu dans le vestibule ; puis, étant monté sur le toit, il se pencha au-dessus du parapet pour embrasser du regard l'étendue des collines qui ondulaient à perte de vue comme la houle sur la mer. Pour la centième fois, il médita sur l'étrange manque de prévoyance d'Iucounu ; il ne fallait surtout pas que Cugel tombe dans la même erreur. Il jeta donc les yeux autour de lui pour s'assurer que le castel était bien protégé. Au-dessus de lui, s'élevaient les tours de verre en spirale de teinte verte ; à ses pieds, s'inclinaient les faîtages aigus et se dressaient les pignons, suivant une esthétique jugée parfaite par le Magicien Rieur. Seule la façade de l'ancien donjon permettait d'accéder facilement au castel. Ce que voyant, Cugel enduisit les saillies extérieures des courtines avec des couches de stéatite, de manière que quiconque tenterait d'escalader les parapets glisserait en y posant les pieds et ferait une chute mortelle. Si Iucounu avait pris cette précaution — songeait Cugel — au lieu d'aménager son trop ingénieux labyrinthe à panneaux de cristal, il ne serait pas maintenant enfermé dans un tube de verre géant.

D'autres moyens de défense devaient être également mis en œuvre : il y avait à cet égard bien des ressources à trouver dans la bibliothèque d'Iucounu.

Revenu dans la grande salle, il fit honneur au repas que lui servirent Jince et Skivee, ses deux accortes soubrettes, puis se remit à ses études. Ce soir-là il s'initia au sortilège de l'Enkystement Lointain, un moyen de représailles qui fut plutôt utilisé dans d'autres millénaires, et au Transfert à Longue Distance dont Iucounu s'était servi pour l'expédier promptement dans les déserts septentrionaux. C'étaient là deux puissantes incantations ; l'une et l'autre exigeaient une maîtrise aussi hardie que minutieuse, que Cugel, de prime abord, craignit de ne pouvoir jamais acquérir. Néanmoins il persévéra et finit par se sentir capable d'utiliser l'une ou l'autre, suivant les besoins.

Deux jours plus tard, comme il s'y attendait, on frappa à la grande porte. Cugel alla l'ouvrir et se trouva en présence de l'indésirable Fianosther.

— « Bonjour, » lui dit Cugel sans entrain. « Je suis souffrant et te prie de te retirer immédiatement. »

Fianosther fit un geste onctueux. « J'ai appris ta fâcheuse

indisposition et j'en ai été si contrarié que je me suis empressé de venir t'apporter un opiat. Permets-moi d'entrer. » Ce disant, il repoussa Cugel pour faire passer sa corpulente personne. « Je décanterai la dose appropriée. »

— « Le mal dont je souffre atteint mon esprit, » déclara Cugel d'un ton significatif, « et il se manifeste par de terribles éclats de colère. Je te supplie donc de partir, sinon, dans une crise irrésistible, je suis capable de te couper en trois morceaux avec mon épée ou bien, ce qui est encore pire, de te jeter un sort. »

Fianosther eut un frisson d'inquiétude, néanmoins il poursuivit, sans se départir de son optimisme. « J'apporte également une potion qui calme les désordres de l'esprit, » dit-il en sortant un flacon noir. « Bois-en une seule gorgée et tes angoisses prendront fin. »

Cugel empoigna le pommeau de son épée. « Il semble que je doive parler sans ambiguïté. Je te somme de partir et de ne jamais remettre les pieds ici ! Je devine tes intentions et je te préviens que tu trouveras en moi un ennemi moins indulgent que ne l'était Iucounu ! Et maintenant, va-t'en ! Sinon je t'inflige le Sortilège de l'Orteil Macroïde, par lequel un de tes doigts de pied s'enflera jusqu'à prendre les proportions d'une maison. »

— « Ah ! c'est ainsi ! » vociféra Fianosther avec rage. « On lève le masque ! Et Cugel l'Astucieux se montre sous son vrai jour ! Ingrat ! Qui t'a incité à piller le castel d'Iucounu ? C'est moi et cela me donne droit, en toute honnêteté, à une part de la fortune d'Iucounu ! »

Cugel dégaina vivement sa lame. « J'en ai entendu assez ; je passe maintenant à l'action. »

— « Arrête ! » s'écria Fianosther en brandissant son flacon noir. « Il me suffit de briser cette bouteille sur le sol pour libérer une pestilence contre laquelle je suis immunisé. En arrière donc ! »

Mais Cugel, rendu furieux, se fendit pour pousser une botte dans le bras levé. Criant d'effroi, Fianosther lança la bouteille noire en l'air. Cugel bondit et l'attrapa habilement au vol ; mais dans l'entre-temps Fianosther, se jetant sur lui, le frappa, ce qui fit que Cugel tituba en arrière et heurta le tube de verre qui renfermait Iucounu. Le tube culbuta sur les dalles et se fracassa ; Iucounu sortit péniblement à quatre pattes de l'amas de débris.

— « Ha, ha ! » se mit à rire Fianosther. « On dirait que la chance a tourné ! »

— « Pas du tout ! » s'écria Cugel, en saisissant un tube de concentré bleu qu'il avait trouvé parmi les instruments d'Iucounu.

Iucounu s'efforçait, au moyen d'un éclat de verre, de rompre le sceau qui le muselait. Cugel projeta sur lui une giclée de concentré bleu et Iucounu laissa sourdre un long gémissement derrière sa bouche cousue. « Jette ce bout de verre ! » ordonna Cugel. « Tourne-toi contre le mur. » Il menaça Fianosther. « Et toi aussi ! »

Il ligota très soigneusement les bras de ses ennemis, puis, passant dans la grande salle, prit le grimoire qu'il était en train d'étudier.

— « Et maintenant — tous les deux dehors! » commanda-t-il. « Et au trot ! Je vais maintenant en finir avec vous ! »

Il força les deux hommes à se rendre sur un terre-plein qui se trouvait derrière le castel et les plaça quelque peu à l'écart l'un de l'autre. « Fianosther, tu as bien mérité le sort que je te réserve. Pour ta fourberie, ton avarice et tes odieux agissements, je t'inflige le Sortilège de l'Enkystement Lointain ! »

Fianosther gémit pitoyablement et tomba sur les genoux. Cugel n'y prit point garde. Consultant son grimoire, il fit les gestes rituels puis, désignant et nommant Fianosther, prononça les syllabes fatidiques.

Mais Fianosther, au lieu de disparaître dans les profondeurs terrestres, demeura accroupi sur place. Cugel s'empressa de consulter son manuel et s'aperçut qu'il avait interverti par erreur deux pervulsions, inversant de la sorte les effets du sortilège. Aussi, au moment même où il comprenait qu'il s'était trompé, de légers bruits se firent entendre de tous côtés et, par-delà les millénaires, d'anciennes victimes de cet ensorcellement firent irruption d'une profondeur de quelque seize lieues sous terre et se répandirent à la surface. Ils gisaient là, stupéfaits, les yeux vitreux et clignotants, bien que quelques-uns fussent étendus raides, trop faibles pour réagir. Leurs vêtements étaient tombés en poussière, bien que les enkystés les plus récents portassent encore une ou deux guenilles. Bientôt, à part les plus ahuris ou les plus rigides, tous essayèrent de remuer, sensibles à l'air, cherchant des yeux le ciel, s'émerveillant d'y découvrir le soleil.

Cugel eut un rire amer. « Il y a là comme un défaut. Mais

peu importe, je ne me tromperai pas deux fois. Iucounu, ton châtiment sera à la mesure de ton forfait, ni plus, ni moins ! Tu m'as expédié au diable vauvert, dans les déserts du nord, où le soleil glisse très bas vers le sud. J'en ferai autant avec toi. Tu m'as infligé la présence de Firx ; je t'infligerai celle de Fianosther. Vous pourrez cheminer péniblement ensemble à travers les toundras, pénétrer dans le Grand Erm, affronter les Montagnes de Magnatz. Ne cherche pas à te défendre ; n'invoque aucune excuse : je serai inflexible. Reste tranquille si tu veux éviter une nouvelle décharge de concentré bleu ! »

Ainsi donc, Cugel eut recours au Transfert à Longue Distance et repassa mentalement avec soin les formules d'activation. « Préparez-vous ! » s'écria-t-il.

Là-dessus, il proféra l'incantation, n'hésitant qu'au moment d'une pervulsion, où il eut un trou de mémoire.

Mais tout allait bien. Un bruit sourd arriva d'en haut, ainsi qu'un hurlement guttural, tandis que le démon accouru était arrêté à mi-vol.

— « Apparais, apparais ! » s'écria Cugel. « La destination est la même que la première fois : sur les bords de la mer septentrionale, où le chargement doit être déposé sain et sauf ! Apparais ! Saisis les personnes désignées et emporte-les suivant cet ordre ! »

Un grand claquement d'ailes fouetta l'espace; une silhouette noire à la tête hideuse piqua du nez. Une serre s'abaissa ; Cugel fut soulevé et emporté vers le nord, trahi une fois de plus par une pervulsion mal placée.

Le démon vola pendant un jour et une nuit, grognant et gémissant. Peu après l'aube, Cugel fut déposé sur une plage et le démon s'envola dans un grondement.

Tout n'était que silence. A main droite comme à main gauche s'étendait la plage grise, découverte à marée basse, avec ici et là quelques touffes d'herbes sauvages et de ronces. A quelques toises plus haut, gisaient sur la grève les débris de la cage dans laquelle une fois déjà Cugel avait été déposé à ce même endroit. Courbant la tête, les bras noués autour des genoux, Cugel s'assit sur le sable et contempla la mer.

Traduit par Paul Alpérine.
Titre original : The manse of Iuconnu

JEAN-LOUIS M. MONOD

L'appel

Jean-Louis Monod, âgé de vingt-huit ans, a publié des articles et nouvelles dans divers journaux suisses et belges, et a déjà figuré au Banc d'Essai de **Fiction** il y a plusieurs années. Sous sa signature, voici un conte fantastique qui repose sur une troublante juxtaposition de trames temporelles.

IL était minuit moins le quart lorsqu'un des deux hommes qui s'abritaient sous l'auvent du cinéma quitta son compagnon silencieusement, suivant un accord tacite. Il releva le col de sa gabardine et, baissant la tête, traversa la rue étroite, enjambant les deux ruisseaux bouillonnants qui la bordaient. L'orage avait éclaté il y avait seulement une demi-heure, mais il était d'une rare violence. Déjà trempé bien qu'il n'eût parcouru qu'une vingtaine de mètres à découvert, il s'engouffra dans une cabine téléphonique dont il referma la porte rapidement, s'isolant soudain dans un silence moite qu'il apprécia. Il s'adossa à l'une des parois de façon à faire face au « Rex » d'où la foule, après y avoir été chercher abri, allait refluer dans la rue, une fois le spectacle terminé.

Il regarda sa montre encore une fois, sortit de sa poche un jeton de taxiphone qu'il introduisit dans l'appareil, mais ne décrocha pas l'écouteur. Il posa sur la tablette d'ébonite une photo dont il connaissait d'ailleurs tous les détails, puis alluma une cigarette et attendit, enlevant de temps en temps, du revers de la main, la buée qui opacifiait la vitre. Sur l'autre trottoir, son collègue lui fit un rapide signe de la tête lorsque les premières personnes sortirent de la salle obscure, puis il entra prestement dans une auto stationnée au bas des marches du cinéma. Il s'installa au volant et sortit de sa poche la même photographie, celle de l'homme qu'ils traquaient. Assez vite, la foule devint plus dense, mais au lieu de se déverser dans la rue comme à l'ordinaire, elle s'amassa à l'entrée, hésitante, formant un rideau der-

rière lequel d'autres silhouettes plus pressées s'impatientaient et finissaient par se répandre au-delà des extrémités des marches où elles reculaient aussitôt devant les cascades tombant des gouttières débordées.

Ils le virent au même moment, après qu'il se fût frayé un chemin entre les imperméables flottants enfilés à la hâte et les parapluies brandis en tous sens. Il semblait indécis quant à la direction qu'il allait prendre et finalement se jeta à l'eau, s'engageant sur la chaussée, la tête rentrée dans les épaules.

En même temps que le clignotant lançait le signal convenu avant que le véhicule s'éloignât, dans la cabine, un doigt nerveux actionnait le cadran...

— « ...Il correspond au signalement. Il est petit et trapu. Brun avec un commencement de calvitie au-dessus du front. Il a des sourcils épais et une petite moustache. Il porte des lunettes à larges montures... il a un manteau de pluie foncé, bleu sans doute... oui, d'accord. Norbert vient de démarrer, d'ailleurs... oui, il s'est engagé dans la rue du Canal. J'y vais...

Sous l'effet de la morphine, la malade dormait, le visage plus détendu où se lisaient cependant les récentes souffrances maintenant apaisées... Mais pour combien de temps ?

Il se leva de la chaise qu'il n'avait pour ainsi dire pas quittée de la journée, pour veiller sur sa femme. Laissant la porte de la chambre entrouverte, il alla dans le salon et y alluma une cigarette, la seconde depuis vingt-quatre heures. La pièce était plus fraîche et il respira mieux tout à coup. Derrière les vitres battues par la pluie, les éclairs ses succédaient à un rythme affolant, animant chaque objet d'une vie blafarde et spasmodique. L'atmosphère chargée d'électricité contribuait à le rendre nerveux, et il marchait de long en large devant la fenêtre ou autour du guéridon, tirant rapidement à petites bouffées, sur ce qui n'était déjà plus qu'un mégot.

Il était petit et assez gros. Son regard éteint par la tristesse, fixait le vide au travers d'épaisses lunettes qui reposaient sous des sourcils très fournis. Il avait un front haut et lisse qui se prolongeait jusqu'au milieu du crâne où seulement commençait sa chevelure noire et drue.

Les grondements du tonnerre le rendaient mal à son aise, et

de noirs pressentiments l'assaillaient. Il s'était immobilisé dans le fond du salon et faisait tournoyer d'une main crispée la cordelière de son peignoir, tandis que l'autre mettait en boule un mouchoir dans sa poche.

Il tressaillit lorsqu'il entendit un gémissement et se précipita dans la chambre de sa femme, le cœur serré, le front perlant de sueur. La demi-heure qui suivit fut terrible, tant pour son épouse tenaillée par le mal que pour lui-même, impuissant à la soulager. Si seulement il n'y avait pas eu cet orage... il semblait redoubler de force et le vacarme contribuait à augmenter les souffrances de la malade. Il regarda sa montre. Il était minuit. Tant pis ! Le docteur lui avait dit de ne pas hésiter à l'appeler... il fallait absolument qu'il fît une autre piqûre. Malgré son actuel assoupissement, elle ne tiendrait pas ainsi toute la nuit, il le savait. Il alla dans son bureau et décrocha le récepteur. La voix apaisante du docteur lui ferait du bien. Il savait le numéro par cœur, — hélas, — pour l'avoir bien souvent composé au cours des deux dernières semaines. Il n'y eut pas de sonnerie, mais son esprit tendu par l'anxiété n'enregistra pas le fait, et il lança aussitôt son appel.

— « Allô ! Docteur ?... »

Sa gorge se crispa car personne ne répondait. Il entendait des bruits confus de voix et de musique. Il insista toutefois :

— « Docteur ? Je crois que... j'ai bien peur, vous savez... Allô ! C'est M. Dorne à l'appareil ! »

La réponse vint enfin, mais il fut surpris par la voix métallique et brève qui jaillit soudainement :

— « *Il y a du nouveau...* »

Il hésita à répliquer quelque chose, car ce n'était pas une question (à laquelle il aurait pu s'attendre), mais c'était sur un ton triomphant et affirmatif que ces mots avaient été prononcés. Il allait reprendre la parole, mais il n'y avait plus personne au bout du fil. Seule la sonnerie lancinante signalait la ligne occupée. Il raccrocha et refit aussitôt le numéro, certain cette fois de ne pas s'être trompé. Il y eut un déclic, sans qu'aucun timbre retentît d'abord, mais, loin de s'en préoccuper, il demanda encore une fois :

— « C'est bien vous, docteur ? »

La même voix résonna brutalement :

— « *Allô, m'entendez-vous ?* »

Il poussa un soupir de soulagement et reprit :

— « Oui, bien sûr ! C'est vous ? Ecoutez... »

La voix se fit plus forte :

— « *Je disais, il y a du nouveau !* »

Le petit homme, de dépit, faillit reposer l'écouteur. Il tremblait de tous ses membres. Il passa une main sur son front en sueur, puis sur ses moustaches :

— « Comment ça ? Que voulez-vous dire ?... Le docteur est sorti ? C'est ça ? Répondez... ! »

— « *Oui, il est là, à côté de moi.* »

— « Ah ! il est là... alors dites-lui... ou plutôt, non, passez-le moi, s'il vous plaît... C'est ma femme qui... Ça irait mieux si... »

— « *Non, il n'y a rien à faire... plus rien !* »

— « Quoi ? Que dites-vous ? ! Je vous en prie... faites quelque chose... Il n'est pas... euh... il est tout de même possible que... je... euh... Vous m'aviez dit que vous viendriez et... »

— « *Non ! Vraiment ?* »

Il y eut un silence des deux côtés. L'homme était accablé. Il ne savait que penser : il appelait à l'aide son médecin et, loin de lui adresser un mot réconfortant, une réponse fraternelle à son appel de détresse, — on semblait se moquer de lui, faire la sourde oreille. — Qui donc, en cet instant de malheur, était assez cynique pour... ? Sa tête tournait, mais il ne voulait pas abandonner la partie. Il allait demander s'il pouvait redonner un médicament par voie buccale... Il fallait qu'on lui confirme la dose... il avait été question de la diminuer... il ne savait plus... Il était maheureux :

— « Croyez-vous que je puisse... ? »

— « *Deux gouttes d'eau !...*

La voix l'avait interrompu et il ne se souvenait même plus s'il avait eu le temps ou non de formuler complètement sa question. Il y eut le déclic habituel suivi de la sonnerie obsédante qui reprit comme avant. D'un geste las, épuisé d'émotion, il raccrocha et resta assis, rigide, sur le bord de son fauteuil. Puis il se leva brusquement, poussé par un renouveau d'énergie. Sa décision était prise. Il n'avait plus qu'à sortir pour en avoir le cœur net. Il ne l'abandonnerait pas pour longtemps... juste le temps d'aller chez le docteur, et il serait de retour dans une quinzaine de minutes tout au plus. Il s'assura que sa femme somnolait avant d'empoigner son parapluie et de se glisser sur le

palier. Mais il se ravisa avant de refermer la porte. Le vent soufflait en bourrasques, et il opta pour le trench-coat. C'était un imperméable bleu foncé...

Contournant les flaques ou sautant tant bien que mal par-dessus, enjambant des caniveaux, rasant parfois les murs ou descendant au contraire sur la chaussée pour éviter les eaux jaillissant des gargouilles, il fonça dans la nuit des ruelles étroites puis dans la lumière multicolore des grandes artères, désertes à cette heure, les unes comme les autres. A un moment, il crut voir une silhouette sombre venir dans sa direction. Mais elle disparut sous un proche et, sans y prendre garde, il poursuivit son chemin. Pourtant, lorsque quelques minutes plus tard il se sentit suivi, un désagréable frisson lui parcourut le corps. Il se retourna brusquement et eut le temps d'apercevoir un homme se cacher derrière un arbre, à une cinquantaine de mètres de lui, au bord du canal. L'endroit était désert et lugubre, et il regrettait d'avoir quitté la rue principale pour prendre ce raccourci. Essouflé par le vent qui n'avait pas cessé, il avait ralenti le pas. Derrière lui, une auto roulait lentement, tous feux éteints. Mais il ne l'entendit ni ne la vit. Au loin, l'horloge d'une église sonna, le rappelant à l'ordre. Il se mit à courir, songeant avec angoisse à sa femme restée seule.

Alors, l'auto fit un bond en avant et deux coups de feu claquèrent lorsqu'elle l'eut rattrapé, au niveau d'un bar d'où quelques consommateurs sortirent précipitamment.

On avait étendu son corps à l'entrée. Seule sa tête était éclairée par la lumière de la salle où, après un court silence, le brouhaha reprit de plus belle.

L'un des policiers dont la mission était accomplie se dirigea vers le téléphone. Les exclamations, les tasses entrechoquées, les chuintements du percolateur et la musique d'un juke-box emplissaient la salle. Il comprima son oreille gauche de sa main libre pour étouffer tout ce bruit. Il avait l'impression de ne pas arriver à se faire comprendre et sa voix métallique répétait :

— « *Il y a du nouveau... Allô, m'entendez-vous ? ...Je disais, il*

y a du nouveau !... Oui, il est là, à côté de moi... Non, il n'y a rien à faire... plus rien !... »

Son interlocuteur eut une exclamation :

— « Mais bon sang ! Nous le tenons... »

— « *Non ! Vraiment ?* »

— « Je vous assure que c'est bien lui que nous avons appréhendé... Alors, c'est que l'autre lui ressemble comme... »

— ... Deux gouttes d'eau !...

Voir en page 160 le tarif abonnements couplés.

Revue des livres

HISTOIRES D'OUTRE-MONDE

Si Jacques Papy n'existait pas, il faudrait l'inventer. Le milieu des amateurs d'insolite, riche en illuminés, a besoin d'hommes de sa trempe. Lesdits illuminés protesteront que l'esprit de sérieux n'est pas sans danger : parmi ceux qui se laissent attirer par ses austères séductions, combien finissent par entreprendre une thèse sur *la tartine de beurre au temps des croisades* (ou sur *le point de suspension chez Marie-Joseph Chénier*) et meurent au garde-à-vous, l'œil fixé sur la ligne bleue des funérailles nationales ! Mais d'autres, moins simplets, contournent le piège, font choix d'une raison sociale qui laisse place au dilettantisme et s'en donnent à cœur joie pour le restant de leurs jours ; moins riches peut-être, moins honorés à coup sûr, mais plus heureux et en tout cas plus proches d'eux-mêmes, sinon illuminés à proprement parler. Jacques Papy, qui s'achemine vers la soixantaine, est professeur dans un grand lycée parisien. L'alibi est commode, et nous a valu, entre autres, l'œuvre de Julien Gracq ; Jacques Papy, pour sa part, y a puisé le temps de traduire en français plusieurs recueils de H.P. Lovecraft et d'Ambrose Bierce, et même de les préfacer à l'occasion. Si j'ajoute que ses traductions sont généralement au-dessus de tout éloge (ce qui n'est pas fréquent) et que lui-même, par son action personnelle auprès d'éditeurs quelquefois perplexes, est à l'origine de beaucoup de ces volumes, il ne reste plus qu'à lui imputer sans réserves la révélation de ces deux maîtres au public français. Combien en ont fait plus depuis quinze ans, à part peut-être Roger Caillois (1) ?

Cette fois Jacques Papy nous revient chez Casterman, avec un recueil d'*Histoires d'outre-monde* emprunté à divers auteurs. La collection où paraît cette anthologie est bien connue des lecteurs de *Fiction* ; elle avait plus ou moins bien commencé, et les échos qu'elle a recueillis au début dans ces pages n'ont pas tous été favorables, mais *Histoires insolites* était un bien joli volume. L'anthologie de Jacques Papy se situe quant à elle à un haut niveau, bien au-dessus du reste de la collection (autant le dire tout de suite : s'il m'arrive de faire des réserves, ce sera à un degré d'exigence très élevé), et d'abord par sa cohérence : la plupart des nouvelles qui en font partie sont dues à des écrivains révélés par la célèbre revue *Weird Tales*, aujourd'hui défunte, et dont l'équipe représente peut-être, dans l'histoire littéraire, la dernière grande école vouée au fantastique orthodoxe. *Weird Tales* publia entre les deux guerres presque toute l'œuvre de Lovecraft, accueillit Robert Bloch et Henry Kuttner à leurs débuts. Ces noms bien connus

(1) Je serais tenté de citer aussi des rédacteurs de **Fiction**, surtout parmi ceux qui m'ont précédé dans l'équipe ; mais pour combien de gens ont-ils œuvré ? A en juger par le nombre de personnalités bien parisiennes qui ont « découvert » Jean Ray dix ans après **Fiction**, cette revue semble bien recruter ses lecteurs aux îles Wallis et Futuna.

Au prochain sommaire de "Galaxie"

LE DÉBUT D'UN GRAND ROMAN DE

Philip K. Dick

NOUS LES MARTIENS

Chronique réaliste et passionnante de la vie des humains sur la Planète Rouge

---

Un "classique" de l'ancien GALAXIE

LES ENFANTS DE MOEBIUS

de MARK CLIFTON

et plusieurs autres récits signés de noms nouveaux

apparaissent (hormis celui de Kuttner) dans le recueil de Papy, avec beaucoup d'autres à peu près ignorés en France et révélés ici pour la première fois. L'anthologiste a complété son sommaire par des écrivains plus classiques : Hawthorne et Bierce. Nettement étrangers à l'inspiration de *Weird Tales*, ils ont été groupés dans une section particulière vouée à l'humour, et on ne s'explique pas bien ce qu'ils viennent faire dans le recueil, sauf peut-être par le plaisir que Papy a dû éprouver à traduire quelques textes excellents, et l'envie qu'il en a conçue de les faire connaître. L'anthologie retrouve ici sa vocation naturelle pour le dilettantisme ; pourquoi s'en plaindre, si les plaisirs qu'on nous offre sont rares ?

Jacques Papy consacre une préface bien enlevée à justifier son sujet auprès du public français, considéré par lui (et ce n'est pas nous qui dirons le contraire) comme trop cartésien. Mais la raison un instant déjouée retrouve bientôt sa place, comme il est naturel chez un universitaire ; elle inspire à Papy une division de son recueil en cinq catégories (*horreur, insolite, magie, exotisme, humour*). En dehors de la cinquième rubrique, indiscutable puisqu'elle réunit des auteurs fort éloignés du reste de l'ouvrage (Hawthorne et Bierce), ces classifications nous paraissent un peu hasardeuses, et surtout propres à développer la perplexité chez ceux qui s'y arrêteront. Dans le cycle magique figurent une histoire de goules (*Ni homme ni bête*), et une histoire de harpies (*Celaeno*) ; tout cela n'a rien à voir avec les sorciers et les sorcières. Quant aux histoires insolites, elles sont difficiles à distinguer des histoires d'horreur. Jacques Papy s'efforce bien de les différencier clairement : « *Elles sont plus étranges qu'horribles ; elles nous confondent plutôt qu'elles ne nous glacent le sang.* » Mais tous ces contrastes existent surtout dans la cervelle bien compartimentée du critique ; les nouvelles classées comme insolites sont pratiquement des histoires d'épouvante, à l'exception de *Coup double*, qui doit son ambiance particulière à un scénario à la fois précis et complexe, et de *Comme une froide pierre...* la seule nouvelle dans tout le recueil avec *Irma la douce* qui rende le vrai son du fantastique moderne, à mi-chemin de *Fiction* et du regretté *Suspense*.

Ces classifications imparfaites ne doivent pas masquer la qualité majeure du recueil : son admirable unité de ton. Si jamais l'appartenance de divers auteurs à une même école littéraire fut sensible à chaque page, presque à chaque ligne, c'est bien le cas ici. La plupart des nouvelles sont fondées sur un scénario unique, exploité avec une telle ingéniosité qu'*Histoires d'outre-monde* apparaît à bien des égards comme un manuel de littérature fantastique : on raconte au héros le principe d'une malédiction ancienne ; il n'y croit pas et se moque ; le processus recommence alors devant lui ; et il commence à y croire au moment où il est trop tard. Toute nouvelle fantastique digne de ce nom consiste au fond à raconter deux fois la même histoire : une première fois, à titre de coup de semonce ; une deuxième fois, pour le tir au but. La difficulté est donc, théoriquement, de ne pas ennuyer le lecteur avec une histoire dont le secret a été désarmorcé au préalable. Mais il s'agit bien d'ennui ! La vraie difficulté, c'est de faire peur au lecteur ; le scepticisme du héros de l'histoire, il est le premier à l'éprouver. La seule solution réelle, pour l'écrivain, c'est d'engager la discussion. Le lecteur est convié à entrer dans la nouvelle, il en devient le héros ; l'auteur, dès le début, lui livre la clé de ses effets ; puis il lui donne la parole et se laisse réfuter bien tranquillement ; après quoi il ne lui reste plus qu'à s'engager tout entier dans la bataille avec des arguments proprement littéraires — et à jouir du lent effondrement de l'ennemi devant une invasion qui le mine par l'intérieur.

Mais des arguments littéraires ne peuvent être aussi décisifs que si l'histoire n'est rien et que l'imagination est tout. Le fantastique est une littérature visionnaire, voire mythique, et l'on en trouve dans *Histoires d'outre-monde* des exemples qui comptent parmi les plus beaux. Quel est, dans *L'herbe du diable*, ce minuscule jardinet inculte situé derrière la demeure, et qui paraît infiniment grand dès l'instant qu'on s'y engage ? C'est évidemment le subconscient. Mais le

fantastique n'a pas besoin d'un symbolisme aussi moderne ; il doit son efficacité, la plupart du temps, à des idées très simples, voire très banales. L'homme qui mange, dans son activité de prédateur, fait parfois penser à un cochon (l'image est passée dans la langue) : imaginons donc un homme-cochon qui soit en même temps un homme-vampire, et nous avons *Ni homme ni bête,* nouvelle qui tire une bonne part de son efficacité de ce thème incongru. Tel homme moderne, insensible et froid, est un vrai « cœur de pierre » : de là à représenter un homme qui, après avoir brisé successivement trois épouses, finit par devenir une pierre du chemin, il n'y a qu'un pas. Idée simpliste ? Elle est pourtant à la base d'une des plus belles nouvelles du livre : *Comme une froide pierre...* ; tout est dans l'art du récit. Des hommes parlent sans avoir rien à dire, comme s'ils étaient vides à l'intérieur : Hawthorne en tire l'histoire d'un épouvantail qui s'en va vivre chez les hommes, et y réussit fort brillamment. La peur inspirée par la femme qu'il aime et qu'il devra « dompter » est à la base de *La bride magique,* la peur du père pour l'enfant qui l'enterrera un jour inspire *Irma la douce* ; quant à la peur des morts, elle est presque partout. A lire ce recueil, on se demande pourquoi la France n'a pas aujourd'hui une école fantastique plus riche. Rien ne serait plus facile en vérité : il suffirait d'appliquer la recette ci-dessus à toutes les métaphores du dictionnaire et d'ajouter une pincée d'art d'écrire (de préférence abondante). A quand la grande nouvelle fantastique sur l'estomac dans les talons, les larmes de crocodile et le muselage de l'opposition ?

Dans cet univers si cohérent, et avec un choix de nouvelles aussi remarquablement étudié, seul le talent personnel des auteurs introduit une hiérarchie entre les nouvelles. Les noms les plus connus ne sont pas nécessairement les mieux représentés dans le recueil : si Robert Bloch y soutient brillamment sa réputation (*Irma la douce* notamment est un des sommets du livre), Lovecraft en revanche n'est représenté que par des textes assez moyens où la plume de son héritier spirituel August Derleth (qui travailla sur ses manuscrits inachevés) a sans doute fait des ravages, à en juger par la tenue encore plus quelconque des histoires dues au seul Derleth. Quant aux grands ancêtres, ils ne sont pas plus convaincants : Hawthorne est représenté par une nouvelle admirablement écrite, mais quelque peu étrangère à notre univers ; *Le fantôme d'Elisabeth Mary* est loin d'être un chef-d'œuvre, mais par bonheur *La cité des disparus* nous réconcilie avec Bierce : « *En ce temps-là, la Providence me plongea dans un profond sommeil et me révéla en rêve combien il était fou de travailler.* » Ce ton inimitable, unique (et divinement traduit, ce qui ne gâte rien), c'est celui du plus grand Bierce. La suite de l'histoire le montre bien.

Quant aux auteurs moins connus en France, ils s'en tirent tout à leur honneur, et d'une façon globalement plus irréprochable que les auteurs illustres qui viennent d'être cités. David H. Keller, Carl Jacobi, Joseph Payne Brennan, Henry S. Whitehead sont des écrivains capables du meilleur, à en juger par les nouvelles qui défendent leurs couleurs dans le recueil (et qui rendent presque incongrues quelques histoires manquées d'August Derleth, et aussi les deux nouvelles de Leslie P. Hartley, que ni sa nationalité britannique, ni sa tendance à allonger la sauce, ni son faible talent littéraire ne désignaient pour faire partie d'une aussi bonne anthologie américaine). Mais la découverte majeure de Papy est sans conteste John B.L. Goodwin, dont la nouvelle *Comme une froide pierre...,* déjà mentionnée, est à tous points de vue un chef-d'œuvre : non seulement une belle histoire, admirablement construite et admirablement menée, mais encore une merveille d'écriture et un point de vue personnel sur les choses qui se fait partout sentir. Des textes de cette qualité sauveraient l'anthologie la plus nulle ; dans *Histoires d'outre-monde,* ils apparaissent comme un couronnement.

Jacques **GOIMARD.**

Histoires d'outre-monde, choisies, présentées et traduites par Jacques Papy : Casterman, 13,50 F.

HUIT AVENTURES DE HARRY DICKSON, par Jean Ray

Connaîtrions-nous le nom de Harry Dickson si, vers 1930, Alain Resnais n'avait guetté l'arrivée du fascicule bimensuel de ses aventures au kiosque de la gare de Vannes, et si cet adolescent devenu cinéaste n'avait avec acharnement, depuis dix ans, projeté de les porter à l'écran ? Ainsi découvrait-il, vers 1960, ce que Jean Ray lui-même paraissait avoir oublié et ce que ses plus proches admirateurs ignoraient : une centaine des 178 brochures de la série *Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain* provenaient de la même plume que *Malpertuis* (1).

Pour vaincre l'ennui des traversées à bord du *Fulmar*, Jean Ray traduisait de l'allemand en français, pour le compte d'un imprimeur d'Amsterdam, une collection de brochures anonymes qui démarquait les personnages de Conan Doyle. De traduire, il alla jusqu'à récrire ces histoires. Puis, supportant de moins en moins leur banalité, il livra au lieu de la traduction demandée des intrigues entièrement issues de son imagination, en prenant garde qu'une de leurs scènes au moins correspondît à l'image de la couverture. Le stock des illustrations allemandes épuisé, l'imprimeur arrêta la publication, non sans aimablement permettre à Jean Ray de faire dessiner par l'un de ses amis trois couvertures pour des histoires qu'il avait écrites d'avance.

Huit de ces épisodes, choisis parmi les vingt meilleurs, forment aujourd'hui le tome IV et dernier des œuvres « complètes » de Jean Ray chez Robert Laffont. Voici leur titre, suivi du numéro de parution dans la série originale : *Les mystérieuses études du docteur Drum* (99) ; *La bande de l'araignée* (84) ; *Les spectres bourreaux* (85) ; *Le fauteuil hanté* (172) ; *La résurrection de la Gorgone* (163) ; *La terrible nuit du zoo* (167) ; *Le lit du diable* (147) ; *Le temple de fer* (93). Les quatre premiers relèvent du genre policier feuilletonnesque, encore qu'on trouve, dans *Le docteur Drum*, une référence à la quatrième dimension. Les derniers, par leur atmosphère, leur sujet, ou certains de leurs éléments, ressortissent à des degrés divers du fantastique.

Au premier abord, le héros rappelle invinciblement Sherlock Holmes. Le profil que lui prêtent les couvertures ressemble même à celui de Basil Rathbone ! Il habite à Baker Street, 111 B, entouré d'une gouvernante aux attentions geignardes et au thé réparateur : Mrs. Crown ; assisté d'un repoussoir juvénile, enthousiaste et admiratif : Tom Wills ; affligé d'une vieille baderne : le superintendant Goodfield de Scotland Yard ; et menacé par un Moriarty aussi ingénieux que redoutable : *le professeur Flax, monstre humain.* Grâce à l'intervention de Jean Ray, s'arrêtent ici les reflets exercés par le célèbre modèle. Si, de celui-ci, Harry Dickson partage l'autorité, le génie et les succès, son sens aigu de la logique lui est totalement inconnu. Aussi cachottier que le grand maître, il affirme : « *Voyez-vous, mon faible, c'est d'éveiller l'incompréhension d'autrui jusqu'à l'heure H.* » Mais, l'heure H sonnant, il se borne à dévoiler le mystère, après de vagues révélations fort insuffisantes pour expliquer le cheminement de l'enquête.

A cet égard, Harry Dickson appartient plus à l'univers du roman-feuilleton qu'à celui du roman policier. Il épouse en tous points le destin du héros de mélodrame. Les servitudes : dans *La bande de l'araignée* et *Les spectres bourreaux*, il tombe amoureux de Georgette Cuvelier, la fille de son ennemi Flax. Les triomphes : il rétablit le crédit de la Banque d'Angleterre ébranlé par le docteur Drum, parfois même le Premier Ministre interrompt une croisière pour lui réclamer son aide. Le comportement exaspéré : il détruit à coups de bombes, dans *Le lit du diable*, les adeptes de Baal. L'emphase : « *Il n'y a pas place sur terre pour des êtres pareils, qu'ils rentrent donc dans la nuit, dont ils n'auraient jamais dû sortir !* » ou encore : « *La bête a goûté du sang* » et enfin : « *Une des plus formidables criminelles que l'enfer vomit sur terre* ». Ses adversaires usent également de procédés dignes de Fantômas : pourchas-

(1) Voir, dans notre numéro 104, l'article de Jacques Van Herp : **Le monde de Harry Dickson.** (N.D.L.R.)

sant le détective au moyen d'une grue ; enlevant l'autobus qui le transporte ; attachant une bombe à retardement aux poignets d'un chirurgien qu'ils ont condamné à l'amputation ; délivrant leurs messages fatidiques à l'aide de minuscules araignées d'argent niellé.

Mais, dans ce contexte feuilletonnesque, Jean Ray ne tarde pas à insérer, puis à étaler ses obsessions personnelles et ses thèmes favoris. Si le personnage principal se détache de ceux auxquels il nous a habitués dans les œuvres de la maturité, les comparses qui jalonnent ses aventures préfigurent déjà les protagonistes futurs de *Malpertuis* ou *La cité de l'indicible peur.* Aux côtés du Premier Ministre, du chef de Scotland Yard, du bourreau albanais, de l'aspirant-détective blondinet et des criminels en cagoule, apparaissent des personnages plus familiers. Maîtresses de pensionnat au visage poupin, aubergistes madrés et mielleux, oiseleurs, gnomes solitaires, taxidermistes, comédiens râpés, guichetiers, cantatrices fanées, cochers bourrus, bourgeois dignes et désargentés, logeuses dickensiennes, clowns faméliques, directeurs de théâtre sur le retour... tels sont les masques sous lesquels se dissimulent récidivistes insoupçonnés, déments sataniques, braves gens au passé hypothéqué, fidèles auxiliaires ou serviteurs d'anciens cultes païens et maléfiques, belles et sanguinaires criminelles à la physiologie secrètement monstrueuse. *Le lit du diable, Le temple de fer* et *La résurrection de la Gorgone* voient réapparaître Baal, Moloch et la Méduse, premières de ces divinités déchues que réunira l'étrange maison de *Malpertuis.* Ces trois épisodes, auxquels s'ajoute *L'étrange nuit du zoo,* ont laissé échapper dans *Les contes du whisky* ou *La croisière des ombres* quelques-uns des loups-garous ou créatures difformes qui les hantaient. De même, aux coups de théâtre chers à la littérature feuilletonnesque, Jean Ray substitue de plus en plus l'irruption brutale du surnaturel.

Dans ce décor de mélodrame composé de repaires souterrains — temples et laboratoires — il insinue, d'épisode en épisode, une atmosphère et des décors qui lui sont propres. Odeur de fritures chaudes ; chandelles qui fument ; succulents repas qu'il offre à ses personnages (pour oublier son régime de corned beef et de biscuits) ; manoirs en ruines que rongent la vieillesse et le lichen ; cimetières aux tombes désertées ; maisons vides peuplées de vents coulis, dont la poussière aujourd'hui porte l'empreinte des pas du criminel, et dont l'obscurité abritera demain l'épouvante innommée.

Le fauteuil 27 — par ses personnages falots, d'envergure étriquée, mais si bien définis socialement ; par sa cuisine rance, ses rues mal éclairées, son vieux théâtre aux quinquets sentant le suif, aux affiches décollées ; enfin par le drame qui trouve son explication dans le passé — est, de ces huit épisodes, le plus proche du Jean Ray postérieur à 1940, lorsqu'il décrit des petites communautés qu'il situe en Angleterre mais a regardé vivre en Flandre.

En dehors des archétypes, attributs et accessoires du feuilleton qu'ils recèlent, les *Harry Dickson* diffèrent de l'« œuvre littéraire » de Jean Ray par la désinvolture de la composition (qui escamote les difficultés de construction par des ellipses) et surtout par un style oral ajoutant à ce genre de récits un charme supplémentaire à l'intention des amateurs prêts à le goûter. Au risque de les décevoir, les éditeurs de ce choix excellent ont pris la peine et encouru le blâme de récrire minutieusement le texte original de ces huit épisodes.

Jean Ray qui les dactylographiait la nuit, sur une mauvaise machine, entre un coup de roulis et un coup de whisky, n'a jamais pu relire d'épreuves d'un texte composé en français par un imprimeur ignorant sans doute cette langue. Que l'on ait corrigé les fautes de frappe ou d'orthographe — et à la rigueur de syntaxe — les coquilles, erreurs de ponctuation, lapsus ou omissions de propositions, rien de plus naturel. Mais il est des modifications d'une utilité moins évidente et d'autres très contestables. Ainsi, page 11 « *...un fauve autrement redoutable que ceux que l'on cherche dans le désert* » devient « *...que l'on traque dans la jungle* ». C'est supprimer une naïveté savoureuse et inoffensive. Plus loin, « *...son visage ne restait pas complètement impénétrable, mais laissait parfois paraître une émotion fu-*

gitive » se transforme sans motif valable en « *mais trahissait parfois une émotion fugitive* ». La phrase « *A ce petit jeu, Tom se disait qu'il allait y avoir du nouveau* » est écourtée des quatre premiers mots dans la réédition.

Page 12, là où Jean Ray écrivait : « *Le visage du détective s'était altéré, trahissant l'inquiétude, et de l'effroi même s'y lisait* » devient « *trahissant l'inquiétude et même l'effroi* », ce qui est affreusement plat. Page 13 : « *...dans une clinique pour malades mentaux. Et il n'en reviendra jamais* » se termine par « *Et il n'en sortira jamais plus* », ce qui traduit chez le rewriter une haine du style oral. N'allons pas plus loin : il en est ainsi tout au long de 502 pages dont pas une n'a échappé à un ravalement digne de celui que la même maison infligea à la réédition de *Fantômas*. Alors que tant d'éditeurs s'efforcent avec une minutie scientifique de rétablir des textes originaux, il est affligeant de constater que d'autres s'acharnent à faire le contraire. Freud, affirmant que l'altération d'un texte est comparable à un meurtre, mérite une approbation sans réserves.

Francis LACASSIN.

Œuvres complètes de Jean Ray, tome 4 : **Huit aventures de Harry Dickson :** Robert Laffont.

VIENT DE PARAITRE

UN ALBUM DE LUXE
QUI MARQUE UNE DATE
DANS L'HISTOIRE DE
L'HUMOUR FRANÇAIS

LES PIEDS NICKELES

S'EN VONT EN GUERRE (1913 - 1917)

par LOUIS FORTON

- *PREFACE DE BOILEAU NARCEJAC*
- *ILLUSTRATION ORIGINALE DE PAUL COLIN*
- *REPRODUCTION DES EPISODES PARUS DANS « L'EPATANT » DE* 1913 *à* 1917



☆ UN MAGNIFIQUE VOLUME EN COULEURS

☆ de 320 pages.

☆ FORMAT 25 x 32 - DOS CARRE.

Prix en Librairie : 65 F

Par avion. Port en sus.

. . . .

BON DE COMMANDE - Je soussigné déclare acheter au prix de 65 F, (franco de port et d'emballage) un volume des « **Pieds Nickelés s'en vont en guerre** », livrable sous huitaine, que je règle ci-joint par chèque, mandat, virement postal. (Joindre les 3 volets) à l'ordre des **EDITIONS AZUR,** C.C.P. 2301-58, PARIS.

NOM : ....PRENOM : ....

ADRESSE : ....

DATE : ....SIGNATURE : ....

Ce bon de commande doit être adressé, accompagné de son règlement, aux **EDITIONS AZUR (Service F)**, 27, rue du Faubourg Montmartre - Paris.



ce laissez passer financier

peut vous rendre 150 000 services

150.000 établissements
français et étrangers
(depuis les locations de voitures
jusqu'au bon restaurant du coin)
acceptent pour règlement,
dans l'immédiat,
votre seule signature
sur simple présentation
de cette carte prestigieuse.

Vous parez donc à l'imprévu,
mais aussi, quelle discrétion !
quelle élégance !
Et votre signature est honorée
dans le monde entier.

Comment acquérir ce privilège ?
Tout simplement en faisant
une demande d'adhésion
à l'aide du bon ci-dessous.
Vous recevrez votre carte du
DINERS'CLUB,
contre une cotisation annuelle de 50 F.
Ce sont vos seuls débours.
Ni dépôt, ni caution.
Pour votre conjoint :
cotisation de 10 F seulement.

La carte du DINERS'CLUB est plus
que pratique, elle est prestigieuse
et... à votre portée.

opta

diners'club de france **CARTE ACCRÉDITIVE MONDIALE N°1**

A découper et à retourner à OPTA
96, rue de la Victoire - Paris IXe - Service

Veuillez m'envoyer une demande d'adhésion sans engagement, et toute la documentation complémentaire.

NOM : ______________________

Prénom : ______________________

Adresse : ______________________

Le ______________ Signature :

L'écran à quatre dimensions

Revue des films

Fahrenheit 451

Le spectateur idéal est celui qui entre au cinéma par hasard, sans avoir jamais entendu parler du film qu'il va voir. Aucun préalable, aucun préjugé, aucune critique toute faite. Je suis encore ce spectateur, dans une certaine mesure, quand j'entre au Midi-Minuit — et encore, de moins en moins (1). Je ne peux malheureusement plus l'être quand je vais voir *Fahrenheit 451* ; et je crois bien que tous les amateurs de science-fiction en sont là. Tout cela n'est pas entièrement de notre faute : quand les *Cahiers du Cinéma* publient en six livraisons le journal complet du tournage, il est malaisé de ne pas s'en apercevoir ; et quand Truffaut, des mois à l'avance, multiplie les déclarations et les interviews (ce en quoi d'ailleurs il ne fait rien d'autre que d'assumer une condition d'auteur de prestige qu'il a voulue et obtenue), comment les oublier au moment de nous transformer à notre tour en spectateurs ? Toute cette publicité a sans doute fait beaucoup pour le succès du film ; et pourtant, elle a causé des dégâts irrémédiables à l'existence de *Fahrenheit 451* en tant qu'objet cinématographique : nous avons trop en mémoire les pages du journal, et la pellicule se déroule devant nous comme un puzzle, une marquetterie, où nous avons d'autant plus de mal à retrouver le projet fondamental du film que celui-ci n'est pas d'une cohérence à toute épreuve ; quant aux spectateurs qui nous entourent au Publicis et au Vendôme, ils sont amenés là par la lecture des critiques et ne valent pas ceux du Rio Avron.

A cet inconvénient s'en ajoute un deuxième, plus grave encore, et qui poursuit l'amateur de S.F. comme une malédiction depuis bien des années. Nous aimerions tous, bien entendu, voir notre littérature préférée coloniser le cinéma ; et ce louable désir suffit à empoisonner notre carrière de spectateurs. Chaque film nouveau de science-fiction nous trouve sur le pied de guerre ; des mois à l'avance, nous collectons les nouvelles, nous discutons, nous appréhendons. L'œuvre annoncée donnera-t-elle enfin, après tant de déceptions et d'échecs, une démonstration de science-fiction authentique ? Si oui, aura-t-elle du succès, et lancera-t-elle le genre ? Sinon, faudra-t-il dénoncer l'imposture, ou refouler la diatribe toute prête et s'armer d'un sourire melliflu, dans l'espoir que le malentendu se révélera utile à notre cause ? Rien ne vaut la stratégie pour saboter l'instant qui passe ; là où tout un chacun voit des fleurettes et un paysage, les plus grands capitaines ne remarquent que mamelons, mouvements de terrain et lignes de crête. *Fahrenheit*, pour nous, c'était d'abord une occasion de nous consoler de la déception d'*Alphaville* ; et pourtant, ces

(1) La frénésie d'intellectualisation est telle de nos jours qu'elle gagne jusqu'au cinéma le plus anonyme, souvent avec notre bénédiction ou même notre collaboration active ; quelque temps après nous comprenon, mais trop tard, le tort que nous faisons à nos plaisirs les plus dénués de prétention.

deux films n'ont à peu près rien de commun en dehors peut-être du penchant secret de leurs auteurs, comme de beaucoup d'hommes de la nouvelle vague, pour la science-fiction et l'insolite (penchant bien camouflé d'ailleurs, et que les intéressés ne livrent pas volontiers aux interviewers, imaginant que ça les ferait passer pour des agriculteurs de la plaine de Thèbes).

C'est vous dire qu'il ne m'a pas été facile d'aller voir *Fahrenheit*, et encore moins d'écrire cet article. Au départ, un seul atout dans mon jeu : je suis tellement épuisé par toutes ces discussions que j'avais envie de *voir* le film, uniquement, sans penser à rien. Un gros handicap aussi : l'état-major de *Fiction*, échaudé par *Alphaville*, attendait le film avec une méfiance caractérisée ; à l'heure où j'écris ces lignes, bien peu d'entre nous se sont risqués dans les salles où passe le film, et la plupart en sont ressortis très mécontents. Pourtant *Fahrenheit* m'a plu ; c'est peut-être par esprit de contradiction, mais j'espère aussi que c'est parce qu'il s'y trouve de bonnes choses, et je vais essayer de le montrer.

Beaucoup de spectateurs du film, au moins parmi les lecteurs de *Fiction*, auront déjà lu le livre de Bradbury. Il faut bien commencer par là car la référence au roman ne cesse de s'imposer pendant la projection. Non seulement parce que l'adaptation de François Truffaut est relativement fidèle (je dis bien relativement), mais encore parce que le scénario de Bradbury recélait par lui-même un tel nombre de pièges, et de si grande envergure, qu'on ne peut raisonnablement en imputer tous les ravages au seul cinéaste. Quand nous avons appris, voici plusieurs années, que Truffaut s'était mis en tête d'adapter *Fahrenheit*, nous nous sommes dit que le malheureux avait brusquement perdu la raison, et nous avons tous attendu, l'âme navrée, son internement prochain. Mais voilà que le film est fait. Il ne me reste plus qu'à démontrer qu'il était infaisable, sans me dissimuler que la simple existence de la pellicule me donne tort.

Fahrenheit 451 n'est pas à proprement parler un roman, encore moins un roman de science-fiction. C'est une allégorie, ou plutôt une « fable », pour parler comme François Truffaut. L'idée centrale, celle d'une civilisation où la lecture est interdite, et où les pompiers sont chargés de brûler les livres, est de celles qui accumulent le plus grand nombre d'inconvénients possibles pour un romancier ou pour un cinéaste. D'abord parce qu'elle est totalement dépourvue de vraisemblance : une civilisation technologiquement évoluée comme celle qui nous est présentée a besoin de livres, et Bradbury en tout cas s'en était rendu compte. Par ailleurs, il est clair que la vision d'une humanité parvenue au dernier degré de l'abrutissement, comme celle qui nous est proposée ici, n'est pas incompatible avec la lecture : le monde actuel est bourré de gens qui lisent et qui vivent exactement comme s'ils ne lisaient pas. Un film consacré à ces gens aurait eu une tout autre force que *Fahrenheit* ; il est difficile de ne pas y penser en voyant l'œuvre de Truffaut, et on ne saurait mettre cette insuffisance au compte du cinéaste. Elle est dans Bradbury, indiscutablement. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une donnée aussi irréelle s'accommode mieux de la sophistication littéraire que du réalisme du cinéma, et qu'elle convient plus à l'univers poétique de Bradbury qu'au goût de Truffaut pour le petit fait vrai, pour la vérité intime et pour le naturel dans le jeu des acteurs. En tout cas rien là-dedans ne relève de la science-fiction : il ne saurait y avoir de science-fiction sans cohérence interne et sans vraisemblance, et l'un des principaux charmes du genre est de reconstruire un univers crédible à partir de données qui ne le sont pas. D'innombrables déclarations de Truffaut montrent qu'il a surtout vu dans la S.F. la fantasmagorie ; et pourquoi d'ailleurs le lui reprocher, puisque *Fahrenheit* ne contenait guère que de la fantasmagorie ?

Bref, il s'agit d'un film allégorique et non d'un film de science-fiction à proprement parler. Mais toute allégorie, même absurde en apparence, peut passer, à condition que l'idée contenue en filigrane tienne debout. Celle de *Fahrenheit* ne résiste guère à l'examen. Elle consiste à soutenir que la culture réside d'abord dans le respect des livres.

C'est oublier une bonne moitié de la question. Il n'y a pas de culture sans discussion, et il ne se passe guère de jours, dans une carrière de lecteur, sans qu'on ne se prenne à contester un texte, ou encore à le fuir pour un autre : bref, à le brûler là où il est en réalité, c'est-à-dire en nous-mêmes. Nous sommes tous les pompiers de *Fahrenheit*, et nous ne rendons pas de plus grand service à la culture qu'en exerçant notre activité de pompiers. Celui qui ne lit que par respect et par amour est peut-être un poète, mais plus sûrement un névrosé : la lecture est pour lui une compensation et un refuge, non une source de discussion et d'enrichissement. Les hommes-livres de la séquence finale, qui apprennent les livres par cœur pour les soustraire à la frénésie destructrice des pompiers, sont des maniaques dangereux et d'authentiques produits de la civilisation moderne dans ce qu'elle a de plus contestable : ils ne savent raisonner qu'en termes d'idoles.

Vous me direz que la contestation n'est pas toute la culture, que la lecture et l'éducation sont des préalables nécessaires et que c'est à ce niveau que se place *Fahrenheit*.

Bradbury écrivait son livre au temps du maccarthysme, et les incendies de bibliothèques ne sont pas rares au XXe siècle ; l'excellent scénariste Dan Taradash y avait même, à peu près à l'époque où Bradbury publiait *Fahrenheit*, puisé la matière d'un film d'une rare nullité. Mais où est le maccarthysme dans la France d'aujourd'hui ? Le film de Truffaut n'est-il dirigé que contre Yvon Bourges et tante Yvonne ? Si contestables que soient ces personnages, il faudrait avoir perdu tout sens des nuances pour ne pas comprendre que Hitler, Mussolini et le sénateur Joseph McCarthy furent des épouvantails autrement plus consistants. D'ailleurs *La Religieuse* n'avait pas encore été interdite à l'époque où Truffaut a écrit son scénario. Le metteur en scène déclare bien qu'il a pensé à l'occupation et à la clandestinité, en particulier dans la séquence des hommes-livres, mais lui-même y croit-il beaucoup ? Reconnaissons qu'il sait *cacher* tout ce qui ne doit pas être vu, comme savent le faire toujours les enfants — et l'on sait quels liens de sympathie unissent Truffaut et les enfants ; mais le maquis des hommes-livres ne fait pas sérieux, et Truffaut aggrave son cas en admettant dans son journal de tournage que la télévision y est une invraisemblance. Tous ceux qui ont une expérience des mouvements clandestins, d'un côté de la barricade ou de l'autre, savent bien que ces mouvements ont *toujours* ce qu'il faut, si difficile que ce soit à obtenir.

Toutes ces difficultés, Truffaut les tient de Bradbury, mais il les a dans l'ensemble aggravées. Bradbury admettait les livres techniques dans sa cité monstrueuse. Truffaut les fait disparaître, et aggrave son cas en faisant ânonner Montag la première fois qu'il lit un livre, ou en plaçant un abécédaire parmi les livres qui brûlent, comme si les pompiers ne savaient pas lire. Ce n'est pas la seule incohérence due à l'initiative de Truffaut : Montag, lorsqu'il s'est mis à lire, ne peut plus remonter par le mât des pompiers, comme s'il avait perdu un « pouvoir » d'ordre psychique ; que vient faire le fantastique là-dedans ? Un véritable amateur n'aurait pas commis cette faute de goût ; un véritable amateur n'aurait pas non plus, dans un film aussi abstractisant et aussi confiné, introduit le grotesque plan des quatre poursuivants aériens de Montag, justement salué dans le public par un éclat de rire que les amateurs de science-fiction n'hésiteront pas à partager. Un metteur en scène qui introduirait du space-opera dans *L'homme démoli* ne ferait pas autrement. Il est vrai que la faute de goût est accentuée par la banalité de certains décors que Truffaut affirme regretter. Le critique ne sait donc pas à qui s'en prendre ; il doit néanmoins constater les faiblesses objectives du film.

Pourtant ce film impossible est à certains égards un film réussi, et beaucoup plus souvent encore un film sympathique. Mon « Truffaut » préféré, c'est *Tirez sur le pianiste*, beaucoup moins réussi que *Jules et Jim*, mais aussi beaucoup plus honnête. *Fahrenheit*, c'est un peu le petit frère de *Tirez sur le pianiste*. On y trouve la même dose de canular, de poésie et de brouillon. Le canular, c'est la réduction de la cité monstrueuse à l'état de jouet, en amorce dans l'uti-

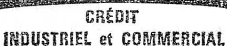
des intérêts 2 %

une prime 2 %

un prêt



l'épargne logement
dans toutes les banques du
groupe CIC



CRÉDIT
INDUSTRIEL et COMMERCIAL

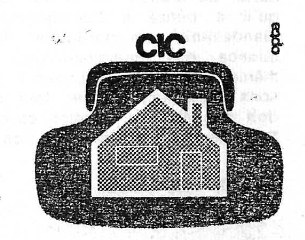
BANQUE DUPONT
BANQUE RÉGIONALE de L'AIN
BANQUE RÉGIONALE DE L'OUEST
BANQUE SCALBERT
BANQUE TRANSATLANTIQUE
CRÉDIT INDUSTRIEL d'Alsace et de Lorraine
CRÉDIT INDUSTRIEL de NORMANDIE et Crédit Fécampois
CRÉDIT INDUSTRIEL de L'OUEST
SOCIÉTÉ BORDELAISE de Crédit Industriel et Commercial
SOCIÉTÉ LYONNAISE de DÉPOTS et de Crédit Industriel
SOCIÉTÉ NANCÉIENNE de CRÉDIT INDUSTRIEL

Au total : 1 200 guichets en France et en Afrique du Nord

L'Epargne-Logement est une formule simple : d'abord vous épargnez,
ensuite vous obtenez :

- des intérêts (2 %) exonérés de tous impôts
- une prime (2 %) exonérée de tous impôts
- un prêt au bout de 18 mois

Mais les banques du Groupe C.I.C. vous offrent mieux :
la possibilité d'étoffer ce prêt par :
un crédit complémentaire adapté à votre cas.
Ce cas, venez l'exposer simplement à l'une des banques figurant ci-dessus. Vous y êtes attendu par des gens qui connaissent bien vos difficultés de logement et qui vous aideront.



lisation par Bradbury du thème des pompiers, mais que Truffaut a développé ; le capitaine lui-même, équivalent allégorique de l'ogre de la légende, fait figure de papa-gâteau qui sait à l'occasion se transformer en père fouettard — sévère mais juste (l'acteur Cyril Cusack, qui incarne le rôle, est une véritable révélation ; non seulement il domine le film de très haut, mais encore je n'avais jamais vu, je crois bien, une aussi brillante démonstration des avantages du jeu décalé). Truffaut a une veine grotesque que probablement il n'exploite pas assez, et qui prouve son efficacité, par exemple, dans la scène du dialogue télévisé, un peu dans la manière de Billy Wilder.

Mais le meilleur du film, sans discussion possible, est la séquence des hommes-livres. J'observais tout à l'heure que ces personnages ne tiennent pas debout au niveau de l'allégorie et qu'un être humain qui se conduirait comme eux serait forcément un sacré névrosé. Mais renversons la proposition : admettons que ces gens soient névrosés et que leur créateur le soit aussi ; admettons que la critique sociale ne soit finalement qu'un point secondaire pour Bradbury comme pour Truffaut, et que l'essentiel soit de se réfugier dans cette forêt d'au-delà du fleuve, où les livres font rêver plus qu'ils ne font vivre et bercent plus qu'ils ne tonifient. Dorémieux se déclare persuadé que l'idée des hommes-livres (qui est une idée de poète) est la première qu'ait eue Bradbury, et qu'il a tiré *Fahrenheit* de là. Bradbury a-t-il réellement suivi cette démarche ? Même dans le cas contraire il paraît peu contestable que cette idée soit l'idée maîtresse du livre ; et je crois qu'il faudra beaucoup pardonner à Truffaut pour avoir si remarquablement réussi la séquence correspondante. N'a-t-il pas, lui aussi, tourné le film pour les hommes-livres ? En tout cas, ces personnages lunaires, ces chevaliers de l'inutile, voués à une promenade solitaire et peuplée comme dans une cour de récréation, « et dont l'unique soin paraît d'approfondir le secret douloureux qui les fait languir », sont vraiment des personnages prenants, au rebours des fantoches de la ville. *Fahrenheit* comme message social, c'est un échec ; *Fahrenheit* comme affirmation de la solitude poétique, c'est une éclatante réussite.

Jacques GOIMARD.

Superman contre les femmes vampires

Nous ne connaissons absolument pas l'épouvante mexicaine, à l'exception des *Proies du vampire* de Fernando Mendez, digest très agréable, soigné et plutôt réjouissant de tous les plus célèbres exploits vampiriques, de Nosferatu à Dracula. On peut ajouter à la rigueur *Le monstre sans visage*, réalisé par le même Mendez, film d'envergure moindre, se rapprochant davantage du mélodrame horrifique et du policier sanguinolent, mais qui contenait, au hasard d'une mise en scène relâchée, quelques plans surprenants par leur violence et leur symbolisme. En dehors de ces deux titres qui se sont égarés sur les écrans parisiens, l'amateur n'a rien d'autre à se mettre sous la dent, le Mexique envoyant plutôt de soi-disant épopées révolutionnaires ou de vertueux mélodrames paysans, toujours photographiés par l'immuable Figueroa, grand impressionneur de nuages devant l'Eternel. De temps en temps, un critique globe-trotter revient d'une ville italienne, d'une campagne belge ou d'un raid espagnol, et vous glisse dans le creux de l'oreille qu'il a vu un génial film d'horreur mexicain dont il ne se rappelle plus le titre.

Plusieurs résumés fort alléchants ont paru, ainsi, dans diverses revues (peut-être s'agit-il du même film, comme me le suggère méchamment un confrère bien intentionné). En tout cas, le véritable amateur conditionné par tous ces murmures ne peut que se précipiter à la première séance de *Superman contre les femmes vampires*, prêt à exhumer le chef-d'œuvre méconnu. Hélas, on ne découvre pas *Le masque du démon* ou

Le voyeur tous les mois et l'on risque fort d'en sortir tête basse, surtout si on est venu seul. *Superman* est un film à voir à plusieurs, afin de prendre un minimum de plaisir, très relatif d'ailleurs.

Signalons tout d'abord que le titre seul tente un rapprochement hasardeux avec le héros américain. Superman n'est autre que Santos, catcheur célèbre, au visage éternellement dissimulé derrière un masque d'argent. Il ne dispose d'aucun pouvoir surnaturel et se contente de combattre le Mal, comme Zorro ou le Justicier Solitaire, avec sa force et accessoirement son intelligence. Car cet avatar de Maciste ne brille pas par la réflexion, se contentant d'égrener quelques phrases définitives, dont le doublage renforce brillamment l'absurdité. Tous les autres personnages du film adoptent le même ton pompeux, répétant à plaisir exigences ou lamentations.

Il faut dire que l'intrigue ne leur donne guère le temps de faire autre chose : bâtie sur un postulat ultra-linéaire, elle réussit le tour de force d'éviter tous les rebondissements prévisibles pour pouvoir mieux se répéter avec une persistance quasi héroïque. Un groupe de femmes vampires se réveille une belle nuit. Leur reine leur ordonne d'enlever une jeune fille et de la sacrifier, afin de réussir une opération qui avait échoué deux siècles auparavant avec une ancêtre de la demoiselle. Le père de la jeune fille fait appel à Santos, qui décide de la protéger. Malheureusement, de temps en temps, il doit s'absenter pour livrer un combat de catch (ce qui nous vaut une demi-heure de lutte sur le ring où le héros se fait souvent étriller). Ceci mis en place, l'action va devenir cyclique et les mêmes péripéties, les mêmes plans, les mêmes tentatives d'enlèvement se dérouleront selon un rituel fatidique, jusqu'à ce que le père, relisant une fois de plus de mystérieux manuscrits égyptiens, découvre tout à coup le repaire des vampires, le manque de pellicule aidant. Malgré Santos qui n'arrive pas à mener à bien la moindre action, l'héroïne s'en sortira.

Cette prodigieuse absence de scénario, jointe à une mise en scène assez proche de Méliès, dégage parfois un certain charme. Le travail d'Alfonso Corona Blake, l'un des spécialistes des aventures de Santos, se fait remarquer au début par une certaine naïveté, une fraîcheur assez agréable : le réveil des femmes vampires, tout en mouvements d'appareils dans des décors proches de ceux des *serials* de la grande époque, surprend par son manque de rouerie. Mais peu à peu la répétition des péripéties, l'incroyable pauvreté des décors semblent le paralyser et vers la fin, on se surprend à s'ennuyer malgré de prodigieux acteurs (le fiancé et le père surtout). On voudrait plus de délire, plus d'action, plus de trouvailles comme ce vampire qui court dans la rue, se trouve face à face avec une croix et se met à brûler. L'innocence du récit ne nous touche plus. On se vaccine très vite contre l'innocence, hélas !

Bertrand TAVERNIER.

Avant-première

En novembre sortira à Paris, distribué par Mac Mahon Distribution, *Incubus*, un film produit, écrit et réalisé par Leslie Stevens, à qui l'on doit *Propriété privée*, *Hero's island*, un chef-d'œuvre inédit en France, et la série de télévision *Outer limits*, l'une des meilleures émissions de science-fiction américaines.

Incubus est un film démonologique, tourné en espéranto. Stevens nous conte, dans un pays et dans un siècle indéterminés (d'où l'espéranto) les efforts d'un démon femelle, très ravissant, pour séduire un homme totalement bon (joué par William Shatner qui fut l'interprète de Corman et de Brooks). En partie repoussée, elle fera appel à Incubus qui, pour se venger, enlèvera la sœur de cet homme et la violera au cours d'une

messe noire avant de s'en prendre au héros.

Réalisé entièrement en extérieurs à Big Sur, cher à Henry Miller, *Incubus* est un étonnant poème plastique qui confirme la personnalité très originale de Stevens, sa thématique qui tourne autour du viol, de la possession morale et physique, de l'introduction d'un élément diabolique dans un univers étranger au diable. On retrouve l'esprit d'une certaine école littéraire américaine, celle de la Nouvelle-Angleterre, la tradition puritaine du fantastique américain qui n'avait presque jamais été porté à l'écran. C'est tout à l'honneur de Stevens de l'avoir réussi. Amateurs de fantastique, guettez la sortie d'*Incubus*.

Dans un autre registre, on verra bientôt à Paris le chef-d'œuvre bien caché de Donald Siegel, *Invasion of body snatchers*, qui est considéré en Amérique et en Angleterre comme l'un des meilleurs films de science-fiction jamais réalisés. Le scénario est de Daniel Mainwaring, à qui l'on doit *Baby Face Nelson* et surtout *The lawless* (Haines) de Joseph Losey. Le film décrit l'envahissement progressif d'une ville américaine par un ennemi extra-terrestre qui s'empare des esprits, annihilant toute sensation chez les individus. Tout le monde pense la même chose, réagit aux mêmes choses. Comme on le voit, le film se veut également critique d'un état d'esprit, d'une civilisation, et en plus d'une action passionnante nous offre une satire morale.

B.T.

Quatrième festival de Trieste

par Demètre Ioakimidis

Quatre ans, pour un festival, c'est l'âge où l'affirmation s'achève, et où l'on commence à attendre la confirmation. Avec quatre éditions, un festival est considéré comme « entré dans les mœurs », le stade du feu de paille étant dépassé. On a donc plaisir à noter que la manifestation de Trieste en était, du 9 au 16 juillet de cette année, à sa quatrième version. On en éprouve un plaisir d'autant plus vif que le programme comportait à nouveau certains éléments qui peuvent faire de ce Festival international du film de science-fiction un Festival de science-fiction, tout court, qui constituerait alors le rendez-vous de ceux qui aiment ce genre dans les pages d'un livre et d'une revue, aussi bien que des fervents du cinéma.

En plus des présentations de films, en effet, le programme comprenait un certain nombre de conférences et de discussions publiques sur des thèmes en rapport avec la science-fiction et la science ; et notamment sur les possibilités de vies extra-terrestres. Les données du problème astronomique ont été résumées avec une exemplaire clarté par Margherita Hack, directrice de l'observatoire de Trieste, dont la conférence fut suivie de celle d'Arthur Clarke. Nonchalamment occupé, jusqu'au dernier moment, à prendre quelques notes en vue de son propre exposé, Clarke parla de communications au-delà du système solaire avec la lucidité et l'originalité visionnaire qui ont fait de lui un des maîtres de la science-fiction contemporaine. Après avoir terminé, il sembla très occupé par la consultation d'un numéro de **Playboy** tenu sur ses genoux ; ce qui ne l'empêcha pas d'intervenir avec pertinence dans la discussion qui suivit. La troisième communication, due à Henri Sulzer, se rapportait aux liaisons interplanétaires permettant le transfert de messages, tandis que Harry Harrison exposa le problème de la vie extra-terrestre, parlant en biologiste au moins autant qu'en romancier. Ce furent là deux séances extrêmement intéressantes — en dépit de l'inévitable question sur les soucoupes volantes — et l'on souhaite vivement en voir régulièrement figurer de semblables aux programmes des années prochaines.

En rapport avec le Festival, une exposition d'œuvres de Gustave Moreau était présentée à Trieste. Sans doute avait-on là la plus importante réunion de ses œuvres qui ait jamais été exposée hors des frontières françaises. Elle aura contribué à permettre une évaluation plus juste d'un grand spectateur du fantastique, que l'on a trop souvent classé parmi les figures de transition. La diversité des styles de Moreau répond à l'étendue de sa sensibilité envers l'insolite et le merveilleux, et on peut clairement distinguer dans sa production l'ébauche de ce qui allait devenir d'une part l'impressionnisme, de l'autre le fauvisme. Ces qualités étaient clairement apparentes dans les images du court métrage que Nelly Kaplan a consacré au peintre. Mais l'univers fan-

tastique de Moreau est-il **aussi** nettement dominé par la Femme **que le** suggère, dans son commentaire, Belen Kaplan ? Il est permis d'en douter.

En plus de ce film sur Moreau, le programme de Trieste comportait la présentation de courts-métrages que l'on peut répartir en plusieurs groupes nettement séparés. Il y eut, en premier lieu, un certain nombre de films scientifiques, de qualité généralement élevée. De France arrivèrent des bandes consacrées à l'observation astronomique ; le meilleur moment en fut peut-être la succession d'images impressionnantes montrant la granulation du soleil ; le plus mauvais passage se trouvait dans une phrase de commentaire, où il était question de « Mars, la planète la plus proche de la Terre » (**sic**). Des Etats-Unis, il y eut des présentations déjà relativement anciennes des projets **Gemini** et **Apollo**, et surtout les vues obtenues par les derniers engins de la famille **Ranger** : le défilé rapide des images statiques produisant, dans ce dernier cas, une extraordinaire impression d'écrasement.

L'U.R.S.S. avait envoyé **La lune accueille les Terriens**, une œuvre remarquable dans laquelle l'anticipation succède sans solution de continuité aux événements ayant déjà eu lieu (c'est un peu ce que Pierre Boulle avait tenté de faire avec son piteux **Jardin de Kanshima** en littérature ; mais ici la réussite est aussi notable que l'avait été l'échec du romancier : c'est dire la qualité du film soviétique). La première partie présente un exposé des connaissances astronomiques sur la lune, puis quelques lancements spatiaux. Il faut relever qu'une place est faite, dans cette partie, aux tentatives américaines — tout au moins à celles qui se sont soldées par des échecs — tandis qu'on ne voit guère d'images de fusées soviétiques : on a recouru soit à des films de la N.A.S.A., soit à des montages de maquettes. Ces derniers sont véritablement **excellents** tout au long du film, et ils deviennent mémorables durant la dernière partie, celle qui montre la lune colonisée par les Terriens. On perçoit, dans ces images, un écho très clair des anticipations de Robert Heinlein et d'Arthur Clarke, ce qui est tout à l'honneur des réalisateurs soviétiques.

L'apport français à cette partie du programme était constitué par un dessin animé de Topor, **Les escargots**, où mouvement et images statiques sont mis au service d'un humour noir plus funambulesque que grinçant, et par **La planète verte**, plaisamment surréaliste, de Piotr Kamler. La Belgique envoya **Apparences**, un bon documentaire sur les automates des musées neuchâtelois, où le commentaire et les prises de vues apportaient une note de fantastique à un sujet plus proche de la science que de la fiction. **L'urlo** est un réquisitoire italien contre la mécanisation croissante des sociétés humaines : réquisitoire éloquent parce que bref. Contre cette même mécanisation, un film de marionnettes yougoslaves proteste sur un ton moins grave (**Année 3003**). Et de Yougoslavie encore arrive un dessin animé, **Visite de l'espace**, où le thème du premier contact entre humains et extra-terrestres est abordé selon une optique que Zenna Henderson ne désavouerait pas, pour amener une morale maintes fois énoncée par Clifford Simak : les points communs seront peut-être beaucoup plus importants que les différences. Tout cela sur un mode poétique, et avec une sensibilité vraiment cinématographique.

Dans la section rétrospective, le plus ancien film présenté à Trieste est **La cité foudroyée**, qui date de 1923, et dont le scénario porte la signature d'un auteur bien connu des lecteurs de **Fiction** : Jean-Louis Bouquet. Anticipation scientifique et interpénétration entre la

réalité et l'imagination projettent une lumière originale sur ce qui eût pu être une simple série de poncifs. A noter un fort bon gag. Celui d'un personnage mystérieux et taciturne, auquel son nom de Hans Steinberg fait associer dans l'esprit du spectateur de maléfiques et teutonnes activités (c'était cinq ans après la première guerre mondiale...) jusqu'à ce qu'il se révèle être « le grand éditeur strasbourgeois » ; ce qui lui permet évidemment de contribuer à l'heureux dénouement final.

L'île mystérieuse est une adaptation soviétique, honnête et fidèle sinon inspirée, du fameux roman de Jules Verne ; elle date de 1941. **Invaders from Mars**, de 1953, est une assez triste bande illustrant ce que le terme de science-fiction doit suggérer au profane américain — en commençant par le gamin bricoleur et en s'achevant par le méchant Martien dont les raisons agressives restent mystérieuses du début à la fin. Film en couleurs et à petit budget, semble-t-il, des vues d'actualités photographiées avec des dominantes bleues s'incorporant plutôt mal que bien dans ce qu'on doit, faute de mieux, appeler l'action. Ce genre de film est une parfaite justification pour le profane qui conclut que la science-fiction est une chose bien bête.

Le même argument est fourni, avec peut-être plus d'intensité encore, par **Croisières sidérales**, réalisé en 1941 en France. L'idée fondamentale est scientifiquement valable, puisqu'il s'agit de la différence entre le temps qui s'écoule pour des voyageurs cosmiques se déplaçant rapidement, et celui que connaissent, « simultanément », les gens restés sur Terre. C'est le paradoxe dit du voyageur de Langevin. Mais on l'a utilisé à propos d'une... ascension en ballon : la vitesse reste trop petite, à un facteur de quelques millions près. On serait encore disposé à pardonner cette liberté si le film ne dégénérait en un mélange de pantalonnade, revue de music-hall et adaptation de pages choisies de l'almanach Vermot. On est content de voir ce film pour une unique raison : on est débarrassé de la nostalgie inassouvie que suggérait, dans telle ou telle **Histoire du cinéma**, ce titre si prometteur de **Croisières sidérales.**

A côté d'un tel navet, **Batman** fait figure de chef-d'œuvre. Et c'est, d'ailleurs, un chef-d'œuvre en son genre. Chef-d'œuvre de l'absurde (ces justiciers qui doivent revêtir leurs déguisements à toute vitesse avant de pouvoir intervenir, chaque fois qu'un méfait se commet sous leurs yeux), du « suspense » prévisible (les explosions, chutes et accidents de train qui terminent, à un moment crucial, chaque épisode) et de la naïveté (principalement celle de la petite amie de Batman, qui voit ce dernier aussi souvent sous son déguisement qu'« en civil », et qui ne fait jamais le rapprochement des voix, des carrures ou des gestes). Mais qu'importe, puisqu'on ne s'ennuie pas un seul instant ? Ces poursuites frénétiques et ces bagarres (généralement accompagnées par des fragments de la **Symphonie fantastique**) sont valables, en 1966 peut-être plus encore qu'en 1943, comme réaction contre tant de cinéastes si désireux de transmettre un message qu'ils en oublient de faire un vrai film.

La diversité de la section rétrospective se retrouvait, pour le ton comme pour la qualité, dans le programme des films nouveaux.

City under the sea, de Jacques Tourneur, présenté le premier soir, ouvrit le Festival proprement dit sur une fausse note. Vincent Price, dans le rôle d'un marin possesseur d'un secret de longévité, donne l'impression de charger à plaisir dans un film qui ne sort du grandguignolesque que pour plonger dans l'ennui : Price garde prisonniers, dans sa cité au fond de la mer, trois personnages venus du dehors. S'évade-

ront ? S'évaderont pas ? Ils s'évadent, après avoir longuement palabré. Price les capture, après avoir longuement palabré. Puis ils s'évadent à nouveau, après avoir longuement palabré. Puis Price... mais le schéma de l'intrigue devient assez rapidement évident, hélas. Pauvre Edgar Poe ! Le film est en effet présenté comme ayant été inspiré d'un de ses poèmes, **The city in the sea.**

Mais il y eut mieux, sur le plan de l'ennui. **L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine,** film soviétique de M. Berdicevsky, est inspiré du roman homonyme d'Alexei Tolstoï, dont il a parfaitement capté la lenteur et la naïveté involontaire.

Cependant, **City under the sea** et **L'hyperboloïde de l'ingénieur Garine** sont largement dépassés, sur le plan des faiblesses cinématographiques, par **L'or et le plomb,** envoyé de France par Alain Cuniot. Chacun a vu, dans de nombreux films, ces scènes de conversations fastidieuses, dont on dit après coup qu'elles ralentissent l'action. On peut donner une idée assez précise de **L'or et le plomb** en disant que le film compte **uniquement** des scènes de ce genre. Les intentions d'Alain Cuniot ne sont pas en cause : il a voulu protester contre certaines injustices sociales, chercher peut-être une raison d'accepter le monde actuel, c'était son droit le plus strict. On a parlé, à propos de **L'or et le plomb,** de cinéma-vérité. Vérité, peut-être. Cinéma ? Certainement pas. Et ce n'est pas le visage grassouillet et mal réveillé d'Alain Cuniot lui-même (s'estime-t-il acteur ?), présent dans toutes les scènes, qui ajoute à l'intérêt cinématographique de l'œuvre. Il reste en outre à trouver les rapports de cette dernière avec la science-fiction. Il ne suffit pas de la proclamer inspirée de **Le monde comme il va** de Voltaire. L'extra-terrestre qui enquête pour savoir si la Terre doit être détruite (Alain Cuniot, en l'occurrence) a l'allure et l'emploi d'un assistant social un peu demeuré. **L'or et le plomb : la pellicule et la poubelle.**

Moins ennuyeux car involontairement comique, voici **Lost in space.** Il s'agit d'un film produit pour la télévision américaine, et délibérément projeté à l'état « brut » à Trieste (c'est-à-dire que les scènes sont interrompues, aux moments jugés palpitants par le cinéaste, par des avis tels que « Ici, publicité » ou « Placer à ce point la réclame du producteur »). Cela est déjà fort gai, mais le comique principal est ailleurs. On le trouve chez un personnage qui est, en principe, le traître. Prenons les choses par le commencement. Ce film est le premier épisode d'un « serial » racontant un vol — en 1997 — vers Alpha du Centaure, les passagers devant être placés en état d'animation suspendue. Les décors et les « effets spéciaux » ne sont d'ailleurs pas spécialement mauvais, dans l'ensemble. Tout se gâte avec l'apparition du traître, chargé de saboter l'astronef. Ce pauvre homme, appliqué mais manifestement intelligent, perd un tel temps à vérifier que tout est bien en ordre, c'est-à-dire en désordre, qu'il demeure à bord au moment du départ. La suite n'offre qu'un intérêt anecdotique, mise à part l'expression lourdement calculatrice que s'efforce périodiquement de prendre l'acteur jouant le rôle du saboteur raté. Le film peut être intéressant pour les moins exigeants des spectateurs dont l'âge ne dépasse pas six ans : au-delà de cette limite, il est difficile de le prendre au sérieux.

En s'élevant assez nettement dans le domaine de la qualité, on arrive à **Invasion,** très honnête travail britannique d'Alan Bridges. Le film est bâti sur une idée familière à tous les lecteurs de science-fiction : les événements qui, pour nous, ont de graves conséquences, ne sont peut-être que de futiles incidents du point de vue extraterrestre. Il y a dans ce film une tension d'autant plus efficace qu'elle n'est pas pesamment soulignée ; et le décor

d'un hôpital est utilisé avec une parfaite discrétion, sans scènes d'opérations ni cris de malades. **Invasion** est un bon exemple de film utilisant un thème de science-fiction sans chercher à provoquer un dépaysement artificiel.

D'une qualité comparable, **El sonido prehistorico** est un film à monstre, mais avec une louable originalité. Dans cette œuvre espagnole, on a cherché à suggérer l'horreur par des moyens auditifs et non point visuels. On ne voit jamais le monstre — et pour cause — et la vraisemblance du récit, en fin de compte, y gagne de façon appréciable.

I criminali della Galassia est un récit policier situé à une époque de voyages interstellaires et de miracles biologiques et chirurgicaux. Ni meilleur ni pire que bien d'autres films de ce genre. Mais cette œuvre italo-américaine se distingue par la qualité des effets spéciaux et des maquettes : c'est à ces dernières qu'il appartient de dépayser le spectateur, de le plonger dans l'avenir — et, dès l'excellent générique, l'entreprise est réussie. La couleur est utilisée avec passablement de discernement, comme par exemple dans une simple scène ayant pour décor une centrale électrique photographiée à contre-jour : il n'en faut pas plus pour suggérer un univers de merveilles scientifiques. Tout cela est fait, de plus, avec le sourire, comme l'atteste ce clin d'œil aux initiés : à un certain moment, l'enquêteur principal feuillette une liste sur laquelle il trouve le nom des personnes enlevées par les criminels ; un de ces noms est, comme par hasard, celui d'un des producteurs du film...

Même si l'on n'est guère friand de films de monstres, force est de reconnaître que Terence Fischer a fait, une fois de plus, du très bon travail avec **Island of terror.** Ce film anglais raconte (en couleurs) les résultats d'une expérience biologique qui a mal tourné, et l'invasion de l'île du titre par une multitude de monstres qui sont les produits de cette expérience. Ces monstres se nourrissent du calcium contenu dans les os de leurs victimes, et se reproduisent par scissiparité, ce qui double régulièrement leur nombre. L'horreur de la situation est décrite en une série de scènes qui évitent heureusement le grand-guignolesque, et l'interprétation, dominée par Edward Judd (également protagoniste de **Invasion**) et surtout Peter Cushing, est uniformément excellente.

Reste l'œuvre sans doute la plus réussie du programme, **Kdo chce zabit Jessii,** production tchèque de Vaclav Vorlicek. **Qui veut tuer Jessie ?** demande le titre de ce film plein d'humour et de fantaisie. Il y est question d'une machine à filmer les rêves, et de l'apparition dans notre monde réel de trois personnages de bandes dessinées. Le principal de ceux-ci, qui est la pin-up prénommée Jessie, détient de remarquables gants permettant de vaincre la gravitation ; ceux-ci rendaient bien service au brave professeur dont Jessie hante — bien par hasard — les rêves. Les complications qui résultent de cette incursion peuvent être devinées dans leurs grandes lignes, mais non la verve avec laquelle Vaclav Vorlicek a multiplié les gags et les trouvailles, ni les pointes qu'il adresse à gauche et à droite.

Le quatrième Festival de Trieste aura montré la diversité et la vitalité qui distinguent actuellement le cinéma d'anticipation. Nombre de producteurs ont senti qu'il y a là un domaine à exploiter. Puissent-ils le faire en se choisissant des conseillers qui connaissent véritablement la science-fiction : la bonne volonté et le métier cinématographique ne suffisent pas pour dépayser valablement le spectateur. S'ils n'indiquent pas la formule définitive pour parvenir à ce résultat, les meilleurs des films présentés à Trieste montrent que ce dépaysement est possible.

Chronique artistique

Les grands transparents

par Anne Tronche

Depuis sa première toile peinte en 1937, l'œuvre de Matta s'est toujours affirmée davantage comme la synthèse poétique de l'univers et du « moi intime » du peintre. Fasciné par les problèmes de l'espace, Matta **les résout** avec le lyrisme de notre temps. En nous faisant découvrir le règne machinal, il exprime la conscience moderne de notre civilisation qui découvre avec frénésie des réponses extrêmes à ses angoisses anciennes. C'est sans doute dans le passé du peintre que l'on peut trouver une réponse à cette détermination de peupler et de meubler de grands ciels mobiles.

Né à Santiago du Chili en 1911, Roberto Sebastian Matta Echaurren obtient son diplôme d'architecte avant de découvrir l'Europe et Le Corbusier avec lequel il travaille. **Introduit par Dali** dans le groupe surréaliste, il tente la même année l'aventure picturale. Depuis 1954, il vit en France. On peut voir à l'Unesco la fresque murale qu'il réalisa en 1956. Notons également que le peintre a publié, aux Editions du Minotaure : **Mathématiques sensibles, architectures du temps.** C'est avant tout avec la conscience d'un humaniste qui assume totalement son présent que Matta construit son œuvre.

Les créatures de Matta sont tour à tour des insectes érotiques malfaisants et les « grands transparents » que sont les hommes issus du **règne machinal**, créatures toujours en éveil, qui agitent dans l'espace leurs membres-télescopes à la recherche d'ondes et de parcelles transformables. Formes, machines, êtres se rencontrent en donnant lieu à des luttes et des transformations qui déchirent et recomposent inlassablement leur monde mouvant.

Cette cosmogonie de géants cruels et efficaces est dominée par les grands solitaires, guetteurs stellaires qui sondent l'espace à l'affût des vibrations d'ondes secrètes et des passages de la lumière et de l'ombre, que frôlent leurs bras compteurs. Les toiles sont toutes remplies de vibrations, de déchirements métalliques, de crissements aigus, comme si brusquement les couleurs acides qui jaillissent audacieuses se transformaient en sons.

Ce qui apparaît comme très surprenant dans l'œuvre de Matta est la confusion entre le métal et la cellule organique. Les frontières se sont diluées et les chairs se sont fondues aux hélices, aux pistons et aux tiges. Par ces transformations latentes, la machine est devenue un « être » nouveau qui renaît perpétuellement en variant ses formes comme la cellule. L'homme tente de s'adapter aux villes-carcasses, aux œufs de plastique qui le propulsent dans le ciel à des vitesses qui brouillent le regard, et il se fraie un chemin

difficile parmi l'agitation furieuse de tiges et de moteurs.

Cet homme moderne expérimente son siècle et il en résulte des échanges passionnés nés de la quête réciproque entre l'élément et l'homme intérieur. Il y a toujours lutte et affrontement, car l'homme représente le hasard et la machine l'efficacité et la précision. Ces « justes » géants découvrent l'angoisse en expérimentant la mort et l'érotisme. Angoisse qui se traduit par de grands gestes d'appel et de conjuration, par des bouches ouvertes dans des visages de carnaval, par des groupes d'êtres figés. L'homme tente de se protéger des créatures démonologiques qu'il a créées et se laisse fasciner par la vertu exaltante de son pouvoir créateur.

Si Matta apparaît bien comme le seul peintre de science-fiction actuel, les mythes et les rêves qu'il développe ont pris naissance dans les villes d'aujourd'hui, et son œuvre traitée dans un ton futuriste semble le prodigieux réceptacle des hantises, des rêves et des prophéties de l'homme moderne. Ce n'est certes pas en tant qu'illustrateur de space-opera qu'il se présente à nous mais en tant que créateur d'univers

Sa dernière exposition présentée à la Galerie Iolas organise en plus l'espace du spectateur. Les toiles engendrent des polygones qui enserrent le corps comme une ville béante. Par cette organisation aventureuse, les œuvres apparaissent comme les pièces d'un gigantesque scenic railway cosmique où les trajectoires se perdent au sein des nébuleuses. Nous voici enfin pris au piège des grands mouvements d'astres et des musiques stellaires, surpris par le rêve qui recrée la vie, prêts pour l'ultime métamorphose.

Galerie Iolas,
196, bd St-Germain, Paris (17e)

Fiction

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction, administration et abonnements :
Éditions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).
Vente : 24, *rue de Mogador, Paris-9e* (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S A.)
Le no : France. 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F
C.C.P. 1848-38

REFERENDUM SUR LE Nº 156

1. Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI | NON

2. Avez-vous aimé l'illustration de couverture ?

OUI | NON

3. Désirez-vous d'autres couvertures dans ce style (photomontages) ou préféreriez-vous des dessins réalistes ?

....

4. Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

1. ....
2. ....
3. ....

5. Citez celui que vous avez le moins aimé :

....

6. Avez-vous apprécié la série « Cugel l'Astucieux » de Jack Vance ?

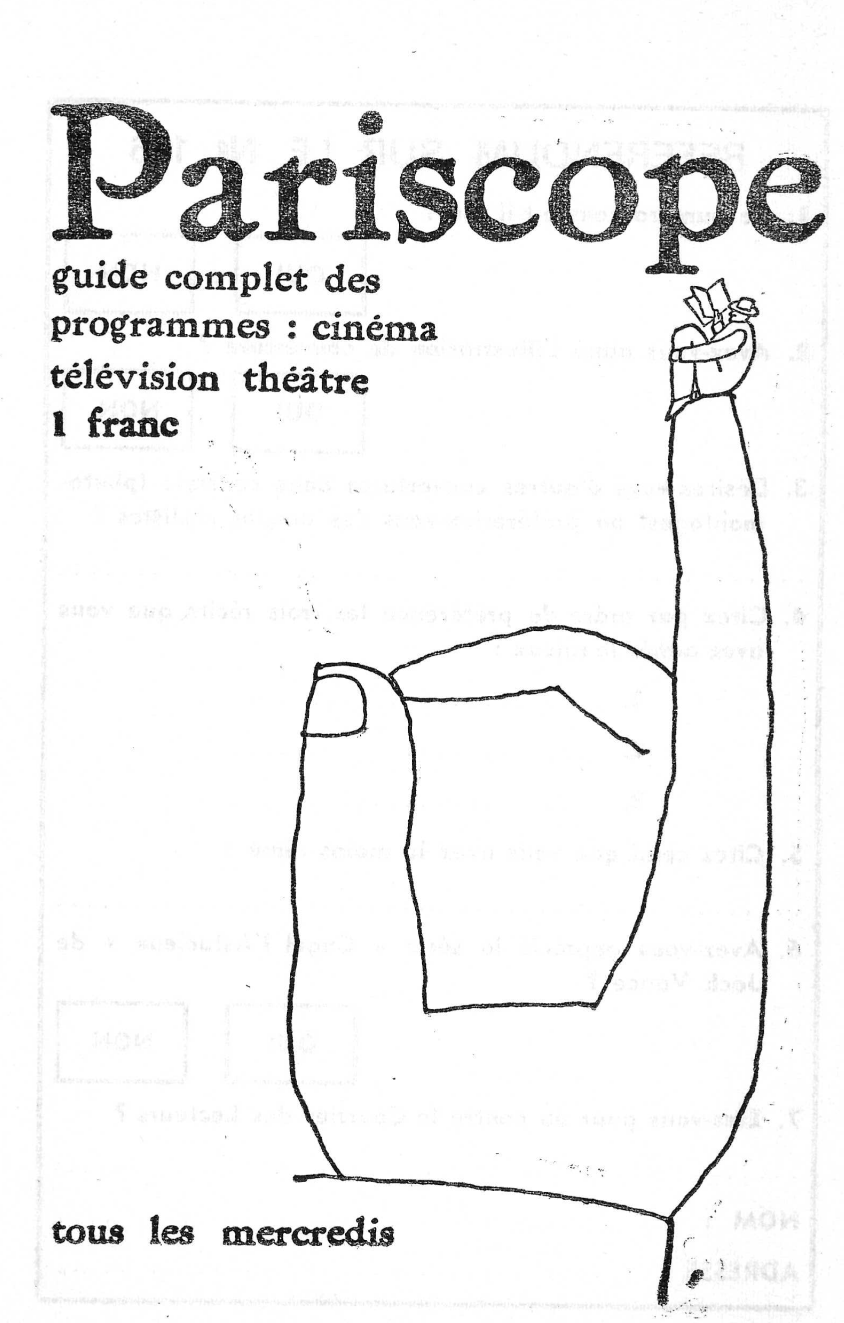
OUI | NON

7. Etes-vous pour ou contre le Courrier des Lecteurs ?

....

NOM : ....

ADRESSE : ....


Pariscope
guide complet des
programmes : cinéma
télévision théâtre
1 franc
tous les mercredis

RESULTATS DU REFERENDUM SUR LE N° 153

1 — Ce numéro vous a-t-il plu ?

OUI	70 %
NON	20 %
MOYENNEMENT	10 %

2 — Avez-vous aimé le dessin de couverture ?

OUI	30 %
NON	65 %
MOYENNEMENT	5 %

3 — Citez par ordre de préférence les trois récits que vous avez aimés le mieux :

De mémoire d'homme de Philip K. Dick : 29 % des suffrages.
L'arbre à salive de Brian W. Aldiss : 26 %.
Un rivage bleu de Michel Demuth et **Les gants d'écailles** de Daniel Walther, ex-aequo : 18 %.

4 — Citez celui que vous avez le moins aimé :

Un rivage bleu de Michel Demuth. (N.D.L.R. : Nouvelle controversée, comme on peut le voir.)

5 — Depuis combien de temps lisez-vous FICTION ?

Depuis le début : 42 %.
Depuis plus de 10 ans : 8 %.
Depuis 8 ans : 8 %.
Depuis 6 ans : 9 %.
Depuis 3 ans : 8 %.
Depuis 2 ans : 10 %.
Depuis 1 an : 10 %.

6 — Etes-vous également lecteur de GALAXIE ?

OUI	74 %
NON	16 %
QUELQUEFOIS	10 %

7 — Si oui, laquelle des deux revues préférez-vous ?

FICTION	51 %
GALAXIE	40 %
LES DEUX	9 %

8 — Expliquez les raisons de votre préférence.

La majorité des lecteurs qui préfèrent FICTION déclarent le faire parce qu'ils estiment que la revue est plus littéraire. La majorité de ceux qui préfèrent GALAXIE, parce qu'ils aiment mieux la S.F. que le fantastique. A noter aussi une assez forte proportion de lecteurs qui préfèrent FICTION parce qu'ils aiment les chroniques et rubriques.

Courrier des lecteurs

Je viens de recevoir le numéro 154 de votre revue à laquelle je suis abonnée depuis le premier jour. Depuis quelques mois, le centre d'intérêt en est pour moi les aventures de Cugel l'Astucieux. Les deux premières nouvelles, Le Monde Supérieur et Les Montagnes de Magnatz, constituent d'excellents contes qui méritent d'être rapprochés de ceux d'Henri Pourrat (Contes du Pré Carré). Pharesme le Sorcier et Les pèlerins ne déparent en rien la suite des tribulations du héros de Jack Vance. Le légendaire de l'enfance adapté pour des adultes, une bonne formule pour un écrivain de talent. Quoi de mieux pour la littérature fantastique ? Si Peau d'Ane m'était conté...

Le numéro de mai était très bien dans son ensemble. Thomas Owen, qui perpétue la tradition de Jean Ray, est toujours bienvenu. Idylle dans un relais temporel du XIe siècle de Young s'adressait aux nostalgiques des contes de Perrault. Le même auteur imagine à sa manière dans le Fiction de juillet une Jeanne d'Arc de haute fantaisie. Comme je viens de jeter un coup d'œil sur le Galaxie de septembre, je suggérerais tout de même qu'il abandonne pour un temps le Moyen Age et ses légendes, car l'histoire de son Saint-George dans sa Dragonmotive était vraiment tirée par les cheveux.

Il est évident que des anthologies aussi abondantes que les vôtres comportent des inégalités. Par exemple, j'ai acheté Astounding 2e série : L'âge d'or de la science-fiction. Quelle déception ! Ce prétendu âge d'or serait plutôt l'« âge de plomb ». Et l'on comprend que les nouvelles présentées soient longtemps restées ignorées du public français. Le texte lourd et confus n'accroche pas l'intérêt du lecteur souvent découragé avant la conclusion. Sturgeon et Simak n'auraient rien perdu à ce que leurs récits parus dans cet exemplaire restent ignorés. Seriez-vous devenu par hasard, monsieur le rédacteur en chef, anti-américain ? Non, ne vous fâchez pas ; d'ailleurs les meilleures nouvelles des meilleurs romanciers d'outre-Atlantique spécialisés dans la S.F. ont toujours paru dans les revues mensuelles et à ce sujet, je ne peux que vous adresser mes félicitations et aussi mes remerciements pour les heures de dépaysement que je vous dois. Inutile de donner la liste des morceaux les plus passionnants qui ont paru dans Fiction, l'énumération en serait trop longue et vous les connaissez autant que moi.

Germaine ROBERT
Paris

⁂

Je profite de ce référendum pour émettre quelques souhaits. Pourriez-vous passer dans Fiction des nouvelles de Daniel Keyes, le Daniel Keyes de Des fleurs pour Algernon, et d'Howard Fast, le Howard Fast des Premiers hommes ? Pourrait-on trouver plus souvent à vos sommaires les noms de Philip José Farmer et de Chad Oliver que j'apprécie beaucoup ?

J'aimerais savoir aussi ce que sont devenus les auteurs français de la première centaine des numéros de Fiction, par exemple Bruno Vincent, André Coypel, Daniel Drode et Claude Veillot.

Qu'est devenue l'anthologie annuelle des auteurs de langue française d'antan ?

Encore une chose : j'aimerais savoir à qui attribuer les couvertures des numéros de Fiction **1, 2, 11, 13, 18, 19, 34, 36 et Spécial 6.**

« Notre » Jean-Claude Forest est devenu trop grand pour nous donner des couvertures, mais dans les vingt et une de Lepiez il y a beaucoup de réussites. Qui est Lucien Lepiez ?

Ceci dit, Gilles de Cock, votre vingt-huitième illustrateur, n'est pas trop mal non plus.

Christian CITE
Fraize (Vosges)

Keyes et Fast ne sont que des auteurs occasionnels de science-fiction et, à notre connaissance, n'écrivent plus de nouvelles dans le genre actuellement. Farmer et Oliver reparaîtront vraisemblablement dans *Fiction*, de même que le premier cité dans *Galaxie*. Les quatre auteurs français que vous citez semblent malheureusement avoir pour l'instant abandonné la science-fiction.

En ce qui concerne nos numéros spéciaux, nous avons adopté à l'heure actuelle un principe les basant sur des revues américaines. Ce qui ne veut pas dire que nous ne revenions pas un jour ou l'autre à la formule des anthologies françaises.

Au sujet de la question que vous nous posez sur les couvertures, voici les réponses que nous pouvons vous apporter :

— Nos 1 et 2 : Montages de Jean Maroquène.

— Nos 11 et 13 : Dessins d'origine américaine, auteurs inconnus.

— No 18 : Montage d'après des documents prêtés par les organisateurs du cinquantenaire de Jules Verne.

— No 19 : Montage de Jacques Sternberg.

— Nos 34 et 36 : Photo-montages de Philippe Curval.

— Spécial 6 : Dessin de Lucien Lepiez.

La situation de Jean-Claude Forest vis-à-vis de nous est très exactement celle que vous décrivez : nous nous en sommes d'ailleurs expliqué à l'occasion du Courrier des Lecteurs de notre dernier numéro. Nous ajouterons néanmoins à cela que, piqué au vif par nos commentaires à cette occasion, Jean-Claude Forest nous a fait savoir son intention de nous redonner d'autres couvertures à l'avenir. Il n'est donc peut-être pas entièrement « perdu » pour ses admirateurs.

Lucien Lepiez et Gilles de Cock sont deux jeunes artistes dont l'orientation principale est la peinture, mais que leur amour du fantastique et de la science-fiction a poussés à nous donner des couvertures.

En bref

« Nosferatu », « Métropolis » et la suite...

Signalons, quoique un peu tardivement, que deux revues — l'une française, *Image et son* (3, rue Récamier, Paris-7e), l'autre italienne, *Oltre il cielo* (nouvelle adresse : Corso Trieste, 10, Rome) ont consacré chacune, ces derniers mois, un numéro spécial, copieux et abondamment illustré, au cinéma fantastique et au film de science-fiction. *Image et son* (n° 194, mai 1966) nous offre des textes attachants de Philippe Haudiquet, Raymond Lefèvre, Guy Gauthier, Gabriel Vialle, Michel Caen, Jean-Claude Romer et Jacques Zimmer. Quelques-uns de ces noms se retrouvent dans une intéressante table ronde, *A la recherche du fantastique,* à laquelle participent également Guy Allombert, François Chevassu, Michel Ciment et Alain Dorémieux. *Oltre il cielo* (n° 140, mars 1966) rassemble une série d'articles et d'études, tous excellents, qu'ont signés Dario Armani, Gianfranco De Turris, Cesare Falessi, Sebastiano Pusco, Piero Prosperi, Piero Zanotto et quelques autres. Au total, deux numéros spéciaux à consulter. Félicitations.

R. S.

Présence de Jean Ray

Le grand conteur belge semble décidément en passe de devenir l'un des sujets de prédilection des étudiants en lettres modernes. En effet, après *Le fantastique chez Jean Ray* de M. Paul Salles (voir *En bref, Fiction* n° 142), voici que nous parvient un nouveau mémoire, *L'atmosphère dans l'œuvre de Jean Ray,* dû, celui-là, à Mme Lucette Furlan. Cet important ouvrage a été mené à bien sous la direction éclairée de M. Robert Escarpit et présenté à la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Bordeaux. L'auteur y étudie successivement « *le monde de Jean Ray* » (cadre, milieu, personnages) et ses méthodes de travail (principaux schémas des nouvelles, surnaturel, ressorts de la création littéraire). Cela, qui est traité avec assez de bonheur, se laisse lire agréablement. Toutefois Mme Furlan a tort d'attribuer à Thomas Owen certaine *Berlue de Madame d'Estrailles* qui revient de droit à Maurice Renard, comme aussi de croire que Jean Ray n'eut point de foyer ni d'enfant. En fait, marié, puis veuf, il mourut chez sa fille, à Gand.

R. S.

Henri Fescourt

Il est mort, le 9 août dernier. Ce fut un grand metteur en scène du temps du « muet » et des débuts du « parlant ». Il a droit à une pensée des lecteurs de *Fiction,* parce que, dans certains de ses très nombreux films, il fut un précurseur du cinéma de science-fiction et de fantastique. Dès avant la guerre de 1914, il imagina et tourna un scénario, *Un obus sur Paris,* dans lequel il y avait une sorte de préfiguration de la fameuse « grosse Bertha ». Il réalisa, en 1919-20, *Mathias Sandorf,* d'après Jules Verne, et là encore il y avait des éléments d'anticipation. Peu après, il écrivit et tourna *La nuit du 13* (titre combien de fois plagié ou démarqué !), curieux scénario dans lequel une jeune femme coupable était obsédée par le spectre de sa victime et dont l'action était, si l'on peut dire, teintée d'occultisme.

J. L. B.

Les histoires d'O

J.H.O. — lisez Jacqueline H. Osterrath — nous a donné cet été, avec le numéro de juillet de son fanzine *Lunatique*, un ramassis de textes surprenants qui se veulent érotiques et dont certains, tel celui de Jean-Pierre Andrevon, témoignent de qualités évidentes. Pourtant deux récits, entre autres, signés comte Harbourg (soyons drôles, que diable !) et Rohmer von Claas relèvent fort exactement de cette « littérature spéciale » qui se débitait autrefois, sous le manteau, dans de louches et poussiéreuses officines du Palais-Royal. Il n'est pas donné au premier tâcheron venu d'égaler Hugues Rebell, Robert Margerit ou, même, Pauline Réage : il y faut la manière... Pouah !

B. W.

La mode à l'heure de la S. F.

La Galerie Iris Clert a présenté, au cœur même du Faubourg Saint-Honoré, les créations de Paco Rabane, jeune turc de la mode féminine. Le plastique et le métal employés ne viennent pas donner un petit air insolite aux créations ; ils innovent totalement, puisqu'ils ont définitivement remplacé le tissu. Les mannequins de cire surgissaient dans des architectures irisées, ou dans des manteaux-gaines en métal et en cuir, et s'apparentaient ainsi à d'étranges oiseaux précieux ou à des aventurières galactiques. Tentative intéressante à l'exotisme « bradburyen », auquel nous souhaitons une vulgarisation rapide dans le marché de la haute couture. (Galerie Iris Clert, 28, rue du Fbg-Saint-Honoré).

A. T.

Un « Mercury » spécial

Prochainement : un numéro spécial de *Mercury* consacré à ce joailler de l'étrange qu'est Jean-Louis Bouquet. Au sommaire, des nouvelles de Jean-Louis Bouquet ; des articles de Jean-Louis Bouquet, Francis Lacassin, Roland Villeneuve, Jacques Chambon, etc. ; des commentaires de personnalités diverses ; une bio-filmo-bibliographie de l'auteur établie par Francis Lacassin ; des photos ; des illustrations... La plus importante documentation réunie à ce jour sur ce grand contemporain de la littérature fantastique.

Ne manquez pas de retenir ce numéro au tirage limité et numéroté. Prix de souscription : 4,50 F à verser à J.P. Fontana, 90 rue Verlaine, La Plaine, 63 - Montferrand, ou au C.C.P. du même : 920-62 à Clermont-Ferrand.

Science-Fiction à Carrara

Les 3 et 4 septembre derniers, a eu lieu à Carrara une réunion relativement importante d'auteurs de S.F. en majorité italiens. Organisée par le journal *Il Carrarese* de M. Vitti et par C. Bordoni, elle a eu surtout l'avantage de faire mieux connaître aux quelques Français présents la situation, apparemment inextricable, dans laquelle s'est placée la *fantascienza* italienne. Après la cérémonie d'ouverture et l'agréable remise de cadeaux aux invités étrangers — une médaille d'or fut remise à l'équipe de *Mercury* pour son activité pro-italienne — les travaux se déroulèrent dans une ambiance tour à tour amicale, tendue et passionnée. Un cocktail à Marina di Carrara permit aux invités français de poursuivre d'intéressantes conversations avec les auteurs présents dont, entre autres, Piero Prosperi, Gianfranco De Turris, Luigi Naviglio.

Dépôt légal : 4me trimestre 1966 — Le Gérant : D. Domange.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)